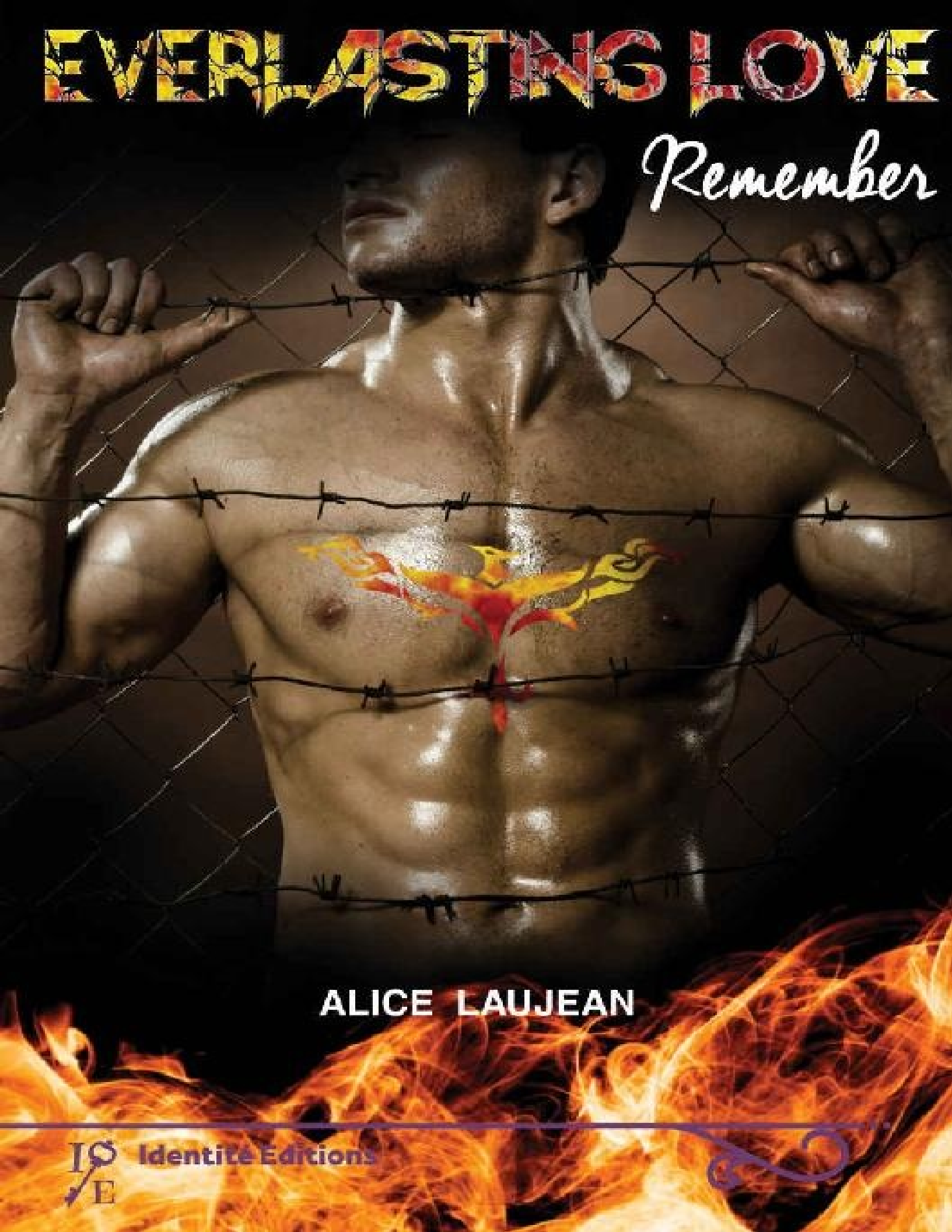


EVERLASTING LOVE

Remember



ALICE LAUJEAN



Identité Editions



Alice Laujean

Everlasting love
-Remember-

« On est tous différents...
Ce qui nous fait un point commun. »

Auteur inconnu

Collection Améthyste

*Identité Éditions...
à chacun sa romance*

Site internet : www.identite-editions.com

Facebook : identité éditions

Insta : identite_editions

PROLOGUE

Paris, 15^e arrondissement.

Enfouie sous ma couette, je sens la lumière du soleil transpercer les épais rideaux qui ornent ma chambre. Je tends mon bras à travers le lit, à la recherche de mon bel étalon, mais je me heurte au satin des draps. J'ouvre un œil, puis deux, la vision trouble, je distingue le vide à mes côtés. Je me penche par-dessus le lit en quête d'un indice qui confirmerait encore sa présence, mais rien. Je scrute méticuleusement le sol où sont étalés vulgairement mes habits de la veille. Je constate que les siens ont disparu. Je me retourne lamentablement sur mon oreiller, refermant les yeux en attendant son retour ; il est sans doute parti chercher les croissants pour le petit-déjeuner. J'ai une chance inouïe de l'avoir comme petit copain.

Je respire les draps pour me remplir de son odeur de cèdre. Me laissant happer par Morphée, je repense à notre histoire un peu épique. Notre rencontre, son caractère sombre et arrogant, mais cette façon délicate de se conduire avec moi, bien qu'elle soit un tant soit peu autoritaire. J'ai là entre les mains, un homme, un vrai. Un charisme à faire tomber, des yeux noirs parfois terrifiants, un visage diablement sexy, un corps sculpté à la perfection, et un amant en or. Déjà un mois que je partage, quasi toutes les nuits, mon lit avec lui. Je sens que je commence à m'endormir quand la sonnerie de mon portable résonne. Je décide de ne pas répondre en voyant le nom de ma mère s'afficher. Maintenant que je suis bien réveillée, je décide de me préparer. Je trouve tout de même étrange que Jonas ne soit pas encore rentré, la boulangerie est juste en bas de la rue. Par acquit de conscience, je pars à sa rencontre, au cas où il lui serait arrivé quelque chose le long du chemin. Personne. En faisant demi-tour, je m'aperçois que sa voiture n'est plus là. Je l'appelle, mais un répondeur m'indique que le numéro

n'est plus attribué. Depuis mon iPhone, je me connecte à Messenger, mais il est inexistant, comme s'il m'avait bloquée.

Bredouille et perdue, je rentre chez moi. Je me torture l'esprit avec des scénarios tous aussi pathétiques les uns que les autres. Je fouille minutieusement l'appartement espérant trouver un mot, un signe, quelque chose qui pourrait me rassurer. J'ai un mauvais pressentiment. Colère et tristesse naissent en moi, un dernier espoir en allant sur Facebook pour pouvoir le retrouver, mais quand je tape son pseudo « Black Hell », rien n'apparaît, comme s'il avait supprimé son profil. Je m'agace et commence à me ronger les ongles. La psychose naît en moi et me possède à toute vitesse. Quel scélérat ! Je m'affaisse dans les coussins du canapé quand des sanglots surgissent subitement.

Puis passe les heures et les semaines et toujours aucune nouvelle. Face à mon désarroi, face à son absence qui prend une place immense dans ma vie, je me rends compte qu'il ne reviendra pas. Il m'a abandonnée. Je ferme un instant mes yeux humides et je prie. Oui, je prie pour que le temps me délivre des maux qui m'habitent, me libère de son image, m'apprenne à survivre, en oubliant sa voix, et vivre sans lui.

* * *

Au même moment quelque part au cœur de l'enfer.

Suspendu au-dessus du vide à une barre par les poignets, ma chair mordue par les liens, je ne pense qu'à *elle*. Ce n'est pas tant la douleur des coups de fouet que je subis qui me fait le plus mal, mais celle qui m'arrache le cœur que je croyais indomptable. Savoir qu'*elle* souffre à cause de moi, de mon insolence, de mon égoïsme et égocentrisme m'épouvante au plus haut point. L'instrument de torture sur mon dos nu lacère ma peau à vif et la fait disparaître partiellement. Des grosses gouttes de sueur tombent dans ce trou béant au-dessus duquel je

pendis lamentablement. La prière étant aux antipodes de mes valeurs, j'implore en silence les forces de la nature, quelles qu'elles soient pour *la* libérer de moi. Je veux qu'*elle* me déteste au point de pouvoir m'oublier pour toujours. Ma condition physique assume en ce moment même la gravité de mon comportement qu'ici, ils qualifient de trahison envers mes pairs. Je suis sorti du rang, soi-disant. Cette séance de barbarie, bien qu'elle soit tout de même coriace, reste ridicule face au poids de ce que je ressens au fond de moi. Un coup violent dans l'abdomen m'arrache un cri démoniaque, jusque-là inconnu. Je serre les dents et je reste fort et digne. Saisissant la large planche brûlante de métal, je comprends ce qui m'attend. Je suis néanmoins rassuré d'être bel et bien en enfer, car certains d'entre nous laissent entendre que l'enfer est sur Terre. Ils me détachent de mes liens et je m'écroule sur le sol. Sans pouvoir reprendre mes esprits, ils me saisissent, me plaquent sur le ventre me maintenant les quatre membres et appuient fermement la plaque corrosive sur mon dos endolori. Ne pouvant plus surmonter la douleur, je ferme les yeux et m'évanouis en emportant une dernière fois *son* image.

I

Souviens-toi

« Comment t'oublier, tu ne cesses de me hanter ? »

Auteur inconnu

CHAPITRE 1

« *Elle habite Paris, elle a des converses blanches.* »

Christophe Maé

Trois ans et demi plus tard.

À peine rentré à l'appartement, Andrew s'active à ranger nos affaires bien que je lui ai assuré que je m'en occuperai plus tard. Mais non, il préfère tout faire maintenant, car je reprends le travail lundi matin et il ne veut pas que je coure partout. C'est gentil, il a souvent cette tendance à faire des choses qui lui semblent bienveillantes à mon égard. Je ne peux pas lui en vouloir, il est si prévenant, adorable. Tandis que Plume, mon chat, se frotte à moi, je m'affale au fond des coussins du canapé, exténuée du voyage. Nous venons tout juste de rentrer d'une semaine de vacances en Bretagne, chez la famille d'Andrew. La route m'a paru interminable sous cette pluie battante, surtout que notre séjour n'a pas été de tout repos. Allant de musée en musée, d'exposition en exposition, rien n'a été laissé au hasard. Moi qui rêvais tant de me reposer et de me laisser vivre, tant pis. Ses parents sont très agréables, très accueillants, très chaleureux, je n'ai vraiment rien à dire là-dessus, mais ils sont un peu trop prévoyants, un peu maniaques du détail, comme si les temps morts les inquiétaient, les paralysaient, les angoissaient. J'ai eu beau essayer de leur demander un peu de liberté pour respirer et profiter des vacances, à chaque tentative, ils trouvaient une parade. Andrew a bien vu mon agacement par moment, mais, bien sûr, il a préféré se taire plutôt que de se mettre sa famille à dos. Il est comme ça mon homme, pour la paix des ménages. Je ne peux, bien évidemment, pas le lui reprocher. Je comprends bien sa position délicate, sensiblement tiraillé entre sa copine et sa famille. Il suffit que l'on trouve le juste équilibre pour tout le monde. Je ne suis pas inquiète, parce que j'ai foi en notre couple et notre avenir. Après tout, ceci n'est qu'un détail quand j'y pense. Ses parents habitent au fin

fond de la Bretagne et nous sommes sur Paris, cela limite les dégâts, et heureusement dans un sens.

Le miaulement de Plume me tire de ma rêverie. Je regarde, amusée, ma petite boule de poil qui me couvre de ronronnement en laissant échapper quelques miaulements timides. Sans aucun doute elle est affamée. Péniblement, je me lève du canapé pour rejoindre la cuisine et lui donner ses croquettes. Tout en la regardant dévorer sa gamelle, je sens des gargouillements dans mon ventre, j'ai faim. Je commence à pratiquer une inspection méticuleuse des placards, mais rien. Le vide total. Forcément, nous avons pris soin de les vider avant de partir en vacances. Du coup, nous devons aller faire les courses. À cette idée, je suis vraiment enchantée ; faire les courses un samedi après-midi, quoi de mieux ?

J'entends Andrew qui rouspète dans la salle de bain, certainement l'ampoule qui vient de claquer. Il a une sainte horreur de changer les ampoules à cause de son vertige. Et moi, j'ai du mal à les fixer correctement, ce qui l'oblige à passer derrière moi quasiment à chaque fois.

— Andrew, tout va bien ?

— Oui, c'est juste l'ampoule qui vient de nous lâcher et je crois que nous n'en avons plus en réserve.

— Nous en achèterons tout à l'heure, nous devons aller en courses. Les placards sont aussi vides que le désert.

Il arrive vers moi lassé de cette situation, qui pourtant n'est pas catastrophique.

— Bien sûr chérie. Il faut que l'on fasse la liste du coup ?

— Perspicace en plus ? Toi, tu me plais !

— Et toi, encore plus.

Il m'embrasse sur la tempe avant d'ouvrir la porte du frigo et de constater le grand vide qui l'habite. Je me tourne vers lui en l'enlaçant par la taille.

— Ça te dérange si l'on invite Laetitia à venir prendre l'apéro à la maison ce soir ?

— Je sais ce que tu as derrière la tête, toi.

Il me fait face, me prend dans ses bras et me chuchote au creux de mon cou :

— C'est toi la reine, chérie.

Je me redresse et pose un baiser sur ses lèvres avant de filer téléphoner à ma meilleure amie.

— Coucou ma belle. De retour ?

— Oui, et je t'avoue que je suis bien contente. Comment vas-tu ?

— Ça va et toi ? Tu m'as l'air bien joyeuse, tout va bien ?

— Je suis un peu fatiguée du voyage, mais ça va. Je voulais savoir si ça te disait de venir à la maison pour que l'on se fasse un petit apéro dînatoire ce soir.

— Avec plaisir. J'avertis Mika et c'est tout bon. Tu as besoin de quelque chose ?

— Mika ?

— C'est mon passe-temps du moment. Je devais le voir ce soir, mais je vais le décommander. Je ramène quelque chose ?

— Merci, ça va aller. À tout à l'heure, alors.

— Heu... Oui, à tout à l'heure Al.

Je raccroche rapidement, un peu contrariée, je déteste quand elle m'appelle comme ça. En plus, elle le sait, elle le fait exprès pour m'ennuyer. Balayant furtivement la chambre du regard, je m'aperçois qu'Andrew a défait toutes les affaires des valises et qu'il les a posées en vrac sur le lit. Ça me fait de l'avance ! Je savais que ce n'était pas une bonne idée de tout ranger maintenant. C'était sans doute parti d'une bonne intention.

Calme-toi Allison !

Je prends une grande inspiration pour chasser toutes ces ondes négatives et voir le bon côté des choses. Ce n'est pas si grave, c'est un détail, il y a pire dans la vie. *Ressaisis-toi ma vieille !* Je sors en affichant un grand sourire à la vue de mon homme penché sur le plan de travail et l'enlace tendrement. J'ai besoin de le sentir contre moi, de humer son parfum, de toucher les muscles de son dos, de me rassurer dans ses bras. Il me saisit par la taille et me plaque contre lui, sa chaleur envahit mon corps, et réveille en moi quelques frissons. Il ne faut pas beaucoup de sollicitations pour qu'il m'emmène dans la chambre. D'un amour sincère et profond, nous abusons d'une sieste quelque peu crapuleuse.

Remis de nos ébats, nous revenons à la réalité et à la corvée des courses. Comme c'était à prévoir, le supermarché est bondé. Sur ce point, Andrew et moi, nous nous entendons à la perfection, armés de notre liste, nous nous faufileons à travers les allées pour vite remplir le caddie et nous sauver rapidement de cette foule étouffante. Bien sûr, les caisses sont saturées et les files d'attente s'étirent jusque dans les rayons. Super, j'adore ! Je prends mon mal en patience. Pour supporter ce moment, je commence à imaginer toutes les possibilités sur notre projet à Andrew et moi. Et en un rien de temps, nous voici de retour à l'appartement les bras chargés. Jetant un coup d'œil furtif à la pendule, je lui dis qu'il faut s'activer cette fois. Face à mon affolement, Andrew essaie de me faire relativiser :

— Ne t'inquiète pas chérie, tu sais si nous ne sommes pas prêts quand elle arrive, comme dirait Céline Dion, « face à l'éternité ça va même pas se voir ».

— Moi aussi, j'aime bien cette chanson. Et même si elle a tout à fait raison, j'aimerais bien que tout soit prêt pour mon invitée. Ce n'est pas une soirée comme les autres, je te rappelle.

— Oui, tu as raison. Tu veux que je t'aide ? Au fait, j'ai invité Mika.

— Ah bon ?

— Il y a un problème ?

— Non, bien sûr, affirmé-je. Tiens, épluche et coupe les carottes s'il te plaît.

C'est Titia qui va être contente... elle et ses plans foireux. Ils vont être mignons ces deux-là ce soir, surtout si Andrew n'est au courant de rien. Je suis bien, au milieu de tout ça, encore.

Il passe derrière moi pour attraper l'économe et se mettre à la tâche. Pendant toute la préparation, je reste silencieuse. J'ai un sentiment confus au fond de moi que je ne saurais expliquer. Je suis agacée, mais impossible de savoir pourquoi. Plus je réfléchis, plus je m'acharne sur mon concombre.

— Chérie, tu vas finir par rayer le plan de travail. Calme-toi bon sang, ça ne sert à rien.

La remarque d'Andrew ne fait qu'accroître mon énervement, mais je préfère me taire. C'est vrai, je suis ridicule. *Bon, allez ma vieille, reprends-toi !*

Afin de m'aider à me détendre, je mets un peu de musique. Mais où il est mon album ? J'étais persuadée de l'avoir rangé dans mon sac à main, jamais je ne m'en sépare.

— Tu cherches ton remède magique ?

—Oui et j'étais sûre de l'avoir mis là quand nous sommes descendus de la voiture.

— Attends, je l'ai vu dans le sac à dos noir. Je vais te le chercher.

Il n'a pas fallu dix secondes pour qu'Andrew revienne avec mon remède. J'adore ce chanteur, je pourrais l'écouter en boucle jour et nuit contrairement à mon homme. Mais le plus important, c'est qu'il ne dit rien quand je le mets à tue-tête, il n'y a que ses chansons qui me redonnent le sourire quand je suis particulièrement agacée ; il me redonne de la force quand elle s'amenuise. Une seule chanson permet d'apaiser mes tensions, c'est magique. Les premières notes de « Loin » de Maître Gim's envahissent l'appartement et me voici en osmose. Je me mets à bouger sur le rythme diabolique et me voilà heureuse. Il ne m'en faut vraiment pas beaucoup. Je me mets à me trémousser devant Andrew, qui

évidemment, joue le jeu. Du coup, la fin de la préparation se passe dans le calme et la bonne humeur.

Je me sauve à la salle de bain pour me rafraîchir et me préparer afin d'être convenable pour nos convives. Je passe mon jean fétiche, un pull manches trois quarts, noir et blanc. Je chausse mes fameuses converses blanches qui me sont fidèles depuis huit ans au moins. Très simple, très bien, très moi. Je n'aime pas tout ce qui est sophistiqué, le maquillage, le vernis, les chignons... tout ça ne m'intéresse pas. Je suis telle que je suis et Andrew m'aime ainsi, c'est le principal. Il y a bien Laetitia qui essaie de me féminiser, mais c'est peine perdue, pourtant, elle persévère. D'accord, une fois, elle a réussi à me faire porter une robe et des talons, elle avait même osé me maquiller. J'avais l'impression de m'être déguisé pour le concours du personnage le plus ridicule au niveau national.

Pour le coup, j'étais sûre de gagner. Malgré les compliments de mon amoureux, je me sentais affreusement mal. Tout ça pour l'anniversaire du meilleur copain d'Andrew, le fameux Mika. Quand je lui avais demandé ce qu'il voulait pour son anniversaire, il m'avait juste fait part de son souhait de me voir venir au restaurant en robe. J'avais accepté sans me douter de ce qui m'attendait. Laetitia m'avait complètement transformée en Barbie, version film d'horreur. Quel soulagement quand nous avons quitté le restaurant. Mes amis m'avaient autorisée à me changer et à enfiler mes chaussures fétiches pour aller danser dans un club branché de la ville.

À peine sortie de la salle de bain, voilà que la sonnette retentit. Sans trop de surprise quand j'ouvre la porte, Laetitia me saute au cou, avec un gros bouquet de roses bleues, suivie de Mika qui avance dans le salon à la rencontre d'Andrew. Moi qui pensais qu'ils allaient être gênés, ils sont plutôt à l'aise et font comme si de rien n'était ; impressionnant. Après cette accolade qui en dit long sur notre amitié, je dépose délicatement les fleurs dans un vase, un regard absent fixé sur le bouquet.

— Ça va, Allison ?

— Désolée Titia, j'étais ailleurs.

— Je vois ça, il y a comme un problème, on dirait.

— Ne t'inquiète pas, c'est juste ces roses bleues qui m'ont rappelé un événement, mais c'était il y a longtemps.

Mon amie, Titia, comme je l'appelle, se rapproche de moi et pose ses mains sur mes épaules, me fixant avec ses grands yeux verts.

— Je suis désolée, j'avais oublié cette histoire. Mets-les à la poubelle, ce n'est pas grave, je comprends.

— Non, dis-je en regardant les roses bleues, son amour n'était pas éternel par contre notre amitié à toutes les deux l'est bel et bien, alors je vais garder ce bouquet.

— Merci poulette.

— Arrête avec ce surnom ridicule, ce n'est pas parce que je sors avec un flic que tu dois m'assimiler à une poulette et Andrew à un poulet !

— Pourtant, il travaille bien dans un poulailler !

— Continue Laetitia, tu vas voir ce qui t'attends, rétorque Andrew.

— J'ai peur Monsieur le policier, rigole-t-elle.

Je ne peux m'empêcher de partir dans un fou rire. Toujours le mot pour détendre l'atmosphère, m'apaiser, me faire rire et tout oublier, *l'*oublier. J'adore Laetitia, c'est ma meilleure amie, mon âme sœur, ma moitié. Qui l'aurait cru, une fille comme elle et une fille comme moi qui finiraient liées comme les deux doigts de la main ? De caractère bien distinct, de tempérament opposé, elle est mon équilibre, mon grain de folie, mon soupçon de légèreté, mon soleil dans la nuit, mon réconfort dans mes peines et bien plus encore. Sur ces taquineries, nous passons au salon prendre l'apéritif ; Andrew sert le champagne sous l'œil attentif de Mika. Nous avons pour habitude de boire du vin cuit, donc forcément, le champagne sur la table attire les regards interrogateurs.

— Nous fêtons quelque chose de particulier pour que tu sortes du Jacquard ce soir, Andrew ?

— Je te trouve bien curieux.

— Je ne veux pas être indiscret.

— Alors, lève ton verre Mika.

Chacun lève son verre pour trinquer, mais nos convives semblent attendre que nous annoncions une nouvelle. Je décide donc de briser ce silence rempli de sous-entendus.

— D'accord, je vous avoue que si nous vous avons invités ce soir, ce n'est pas par hasard.

— Je me disais bien que vous aviez mis les petits plats dans les grands.

— Tu as tout à fait raison Mika. Nous avons quelque chose à vous annoncer.

Je sens tous les regards braqués sur moi, ce qui me gêne considérablement. Je prends une grande inspiration pour poursuivre et faire fi de toutes leurs questions silencieuses.

— Pendant notre séjour chez les parents d'Andrew, lors d'un dîner en tête à tête dans un petit restaurant charmant, Andrew a demandé ma main !

— C'est super, félicitations à tous les deux, sourit Mika.

— Tu as répondu oui, j'espère.

— Franchement, Titia, réfléchis, la sermonne Mika. Tu crois que nous serions là si Allison avait décliné cette demande ?

— Ah oui, désolée, l'émotion. Je suis trop contente pour vous, c'est formidable.

Mika se lève et vient m'embrasser pour me féliciter, il fait de même avec Andrew. Laetitia emboîte le pas de Mika pour l'imiter et me somme, émerveillée :

— Bon je veux tout savoir, de la demande en mariage à ce soir. Ce que vous avez décidé, la date du mariage, le lieu, le traiteur, le nombre de convives, enfin tout dans les moindres détails.

— Tu serais ma copine, je t'étriperai de ton indécatesse et de ta curiosité malade. Tu es vraiment infernale comme femme. Courage à celui qui t'épousera.

— Fort heureusement, nous ne sommes qu'amis *Mika*, répond Titia amusée.

Elle lui met un coup de poing dans le bras en lui tirant la langue avant de poursuivre.

— Ma meilleure amie va se marier et tu voudrais que je reste calme ? Tu es devenu fou, poussin !

Je ne peux m'empêcher de pouffer à ce surnom, elle est barge. Par contre, j'en ai recraché mon champagne et mouillé mon jean, zut ! Je m'excuse un instant pour aller me changer pendant que Laetitia et Mika se chamaillent. Andrew, comme à son habitude, a pris les devants pour essayer mes sottises. Je pars dans ma chambre me déshabiller, mais une odeur nauséabonde me provoque des hauts le cœur. Oh la canaille ! Je ne peux que constater l'ampleur des dégâts sur ma couette. Plume a tout simplement pris mon lit pour sa litière. Je ne vois qu'une solution : la poubelle.

— Ce n'est pas possible, tout est fichu, je suis bonne pour tout refaire et racheter une couette.

Laetitia me fait sursauter en arrivant comme un boulet.

— À qui tu parles ?

Je me retourne face à elle, décomposée.

— À personne. Je suis dégoûtée, mon chat a ruiné mon lit ; je vais descendre tout ça directement à la poubelle sinon l'appartement va être une puanteur.

Je me décale pour laisser place au spectacle et Laetitia n'est pas avare de commentaires.

— Plutôt que d'en rajouter, tu ne voudrais pas m'aider à tout enlever s'il te plaît ?

— Bien sûr, mais tu n'as pas un masque par hasard ?

Je la regarde en levant un sourcil et avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, elle renchérit :

— OK, je ne dis plus rien, mais faisons vite, car je t'avoue que c'est insupportable et je me retiens de ne pas vomir.

— Titia...

— Oui ?

— Tais-toi et aide-moi, merci.

Très rapidement et habilement nous défaisons les draps et les enroulons en boule. Je pars à la hâte chercher un sac poubelle sans donner d'explications aux garçons qui sont en train de boire un coup tout en bavardant assis sur le canapé.

Une fois notre opération accomplie, j'ouvre grand la fenêtre et inspire une grande bouffée d'air. Je remarque la clarté de la nuit, je lève les yeux et aperçois la lune bien ronde qui surplombe le monde. Magnifique image que je m'imagine déjà peindre.

— Titia ?

— Oui ?

— Tu as déjà exposé des peintures de lune dans ta galerie ?

— Quelques fois, mais j'avoue que ce n'est pas ce qui prédomine dans la galerie, pourquoi ?

— Pour rien.

— Pouvons-nous, par pitié, en parler en dehors de ta chambre, car l'odeur est vraiment désagréable.

— Tu as raison, je vais descendre le sac dans le local poubelle.

Juste avant de me reculer de la fenêtre, sans savoir pourquoi, mon regard vagabonde dans la rue où je remarque une silhouette statique sur le trottoir en face. Je la fixe un instant très court. Une voiture passe et me bouche la vue, mais, une fois partie, il n'y a plus rien. La silhouette a disparu. Mes yeux s'affolent et cherchent à droite et à gauche, mais personne. Je me passe une main sur le visage et me secoue la tête mentalement. J'ai sans doute dû rêver. Ma paranoïa me joue encore des tours. Nous rejoignons les hommes dans le salon où les petits fours disparaissent à grande vitesse. J'en chope un au saumon, mes préférés. Avec les bêtises de Plume, je n'ai même pas eu le temps d'en déguster un.

— Andrew, Plume a fait des siennes, je descends à la poubelle jeter le sac.

— Tu veux que je le fasse ?

— Merci, mais c'est bon, je vais y aller.

— Je t'accompagne, comme ça, je vais pouvoir me fumer une petite cigarette en même temps, renchérit Titia.

— Et merci de nous garder deux, trois mises en bouche à grignoter, dis-je en refermant la porte.

Nous dévalons les escaliers rapidement pour nous débarrasser de notre fardeau. Décidément, j'aurais dû laisser Andrew y aller, je déteste cet endroit.

En un rien de temps, nous voici sur le trottoir en bas de l'immeuble pour respirer un peu de fraîcheur et enlever cette odeur affreuse qui semble s'être incrustée partout sur nous. Tout en allumant sa cigarette, Laetitia s'avance vers ma voiture, je la suis du regard quand j'aperçois quelque chose sur le pare-brise. Immédiatement, voyant la rose bleue, je plaque ma main sur ma bouche comme pour empêcher mon cri de surprise d'effrayer le quartier.

Ce n'est pas possible, Allison !

Je prends la rose et découvre une petite carte accrochée à la tige où est dessinée une boule de billard numéro huit. Je connais cette boule de billard.

Comment pourrais-je l'oublier ? Mais ce n'est pas tout, il a laissé un mot, je reconnais son écriture. Sous le regard impatient de mon amie, je lis à voix haute : « Je reviens te chercher. »

Je relève aussitôt la tête et scrute la rue rapidement. Je reste sans voix devant cette découverte. Laetitia pose une main sur mon épaule, un peu maladroitement.

— Allison, qu'est-ce que cela veut dire ?

Totalement perdue, je lui réponds du bout des lèvres :

— Je n'en ai aucune idée.

— Comment ça, tu n'en as aucune idée ? Et ça veut dire quoi « je reviens te chercher » ? Tu l'as revu ?

— Titia, arrête, tu es ridicule !

— Alors, explique-moi.

Je sens mon ventre se nouer et mon dos se contracter, je suis agacée et anxieuse.

— Que veux-tu que je te dise ? Je ne sais pas comment cette rose est arrivée là et ce que cela signifie. Et non, je ne l'ai pas revu, cela fait plus de trois ans qu'il a disparu, je te rappelle. Quand j'étais à la fenêtre, tout à l'heure, j'ai vu quelqu'un qui a disparu aussitôt. D'abord, j'ai cru le reconnaître, mais je me suis dit que c'était une affabulation. Mais là, cette rose et cette carte qui viennent d'être déposées, j'ai peur de ce que ça induit.

— Il est revenu, Allison. Pour toi. Il revient te chercher.

Quelques émotions enfouies au plus profond de moi depuis sa disparition semblent refaire surface. La colère fait son entrée et prend possession de mes nerfs.

— Qu'il vienne, il ne va pas être déçu. J'ai tiré un trait sur lui depuis longtemps. Je vais épouser un homme formidable et rien ni personne ne pourra

m'en empêcher, surtout pas lui.

— Tu en es vraiment sûre ? Car pour quelqu'un qui prétend l'avoir oublié, tu prends son retour très à cœur, je trouve.

Titia, tais-toi, pitié !

Elle procède à une inspection méticuleuse des environs, sans doute à la recherche d'un autre indice. Mais je sais que c'est peine perdue. Disperser plusieurs indices au même endroit, ne fais pas partie de sa personnalité. Non, il est plus subtil, plus joueur, plus énigmatique. Oui, c'est ça, Jonas est une énigme à lui tout seul.

— Il n'y a rien d'autre.

— Je m'en doute. Il a activé son mode chasseur et je suis sa proie.

— Il va te rattraper et ne faire qu'une bouchée de ton joli minois.

— Pas cette fois, car je suis une proie avertie qui connaît son prédateur, j'ai un coup d'avance sur lui.

— Tu comptes faire quoi ?

— Remonter à l'appartement et faire comme si rien ne s'était passé. Personne ne doit être au courant.

Un coup de vent me cingle le visage. Je frissonne et m'engouffre dans le hall de l'immeuble.

Gérer la soirée fut compliqué. J'ai eu de grosses difficultés à dissimuler mon malaise et mes tourments. Je n'ai cessé de penser à *lui*. Et parler du mariage, qui plus est mon mariage, n'y a rien changé. Mon corps était bien là, sur le canapé, mais mon esprit avait fait un saut dans le temps, revenant trois ans auparavant. À plusieurs reprises, Andrew m'a demandé si quelque chose n'allait pas. Honteusement, je lui ai menti en lui faisant croire que j'étais barbouillée à cause de la route. Laetitia me regardait du coin de l'œil en esquissant un léger sourire

ce qui a eu le don de m'agacer. Au moment de raccompagner nos amis à la porte, Titia m'a glissé un vieux « ça va aller » à l'oreille. Une fois nos invités partis, nous nous sommes affairés à débarrasser.

Je reste pensive face au bouquet que ma meilleure amie m'a offert un peu plus tôt tout en fixant la rose que j'ai rajoutée discrètement. Celle que j'avais cachée dans la manche de ma veste, celle qui fait naître en moi des émotions ambivalentes face à cette situation. Andrew, qui arrive dans mon dos et qui m'enlace, me fait sursauter.

— Tu vas bien chérie ? Tu avais l'air complétement ailleurs depuis que vous êtes remontées. Il y a eu un problème avec Laetitia ?

— Tout va bien. D'avoir officialisé notre mariage m'a émue plus que je ne l'aurais imaginé.

Je prends ses bras et les resserre sur ma taille me persuadant que c'est lui l'homme de ma vie, que c'est lui pour qui mon cœur bat.

— Va te coucher chérie, je finis de ranger et je te rejoins.

Il me claque un baiser sur la joue et je pars dans la chambre. Elle est fraîche et le lit est refait. L'odeur familière du linge propre me reconforte et m'assure que ma place est ici, avec Andrew. Mais d'une curiosité indécente, je me plante derrière la fenêtre, regardant dehors. Soupir et pincement au cœur face au vide de la rue.

* * *

Au même moment, Paris 18^e.

Planqué derrière le volant de ma 308cc, il m'est impossible de détourner les yeux de la fenêtre d'où elle épie la rue. La revoir est une sensation indescriptible. Elle est encore plus belle qu'avant. Un régal pour mes pupilles. J'ai adoré le moment où elle a vu mon petit message sur sa voiture. Elle semblait si troublée,

c'est très bien, c'est ce que je voulais. Avant d'entamer la deuxième phase d'attaque, il fallait que je sache si elle m'avait oublié. Vu sa réaction, je sais maintenant que je hante toujours ses pensées. Même si j'en étais convaincu, je voulais m'en assurer de mes propres yeux. Je reviens la chercher, car elle est à moi.

CHAPITRE 2

« Je n'ose y croire, troublée et tourmentée par cette distance, par ce fossé abyssal qu'il a érigé entre nous. »

Lanabellia

Le ronronnement de Plume m'arrache de mon sommeil. Un coup d'œil à mon réveil et le chiffre qui s'affiche me confirme que l'heure est bien trop matinale en ce dimanche matin. Ne bougeant pas d'un pouce, Plume passe à la vitesse supérieure, elle miaule. Un miaulement plaintif et suppliant, celui auquel Andrew ne peut pas résister. D'un pas chancelant, il se lève pour aller à la cuisine donner les croquettes à mon quatre pattes. Il est adorable cet homme, vraiment. Et sans le voir venir, mon imagination s'invite dans ma tête ; et si c'était Jonas à mes côtés, se serait-il levé pour donner à manger à mon chat ? Bien sûr que non, il aurait pesté, j'en suis convaincue.

Allison, arrête !

Mais je ne peux m'empêcher de penser à lui. À sa peau, son sourire, son visage, son charisme, son charme et j'en passe. J'ai un goût amer dans la bouche, un goût de nostalgie. Puis, aux souvenirs de la veille, la colère chasse tous les autres sentiments. Oui, je suis en rogne contre lui et son audace. Il faut quand même avouer qu'il est fort cet enfoiré ; me retrouver plus de trois ans après m'avoir plantée et poser une rose sur mon pare-brise, c'est brillant. Son attitude est à la limite du réalisme. Mais il m'a retrouvée. Il n'est pas impossible qu'il me cherche depuis longtemps, il a peut-être fait tout Paris pour obtenir mon adresse. Ce fantasme rouvre la plaie que j'ai au cœur qui, je crois, venait enfin de se refermer. Je concède que c'est douloureux, plus que je ne l'aurais estimé. Je replonge dans mon oreiller pour oublier tout ça. Andrew revient et se faufile sous la couette, il s'approche et m'enlace tendrement. C'est étrange, mais je suis agacée, je n'ai pas envie de ses bras, ni de ses câlins. Le sentiment de culpabilité

a pris possession de ma raison. Ma réaction est semblable à une fuite. Facile, diraient certaines personnes. Mais quand l'homme que vous aimiez par-dessus tout et qui vous a laissé tomber sans explication revient dans votre vie à l'annonce de votre mariage, il y a de quoi être perturbée. Je ferme très fort les yeux et prie pour me rendormir.

Ma prière a été exaucée, il est quasi midi quand je me réveille. Le lit est désert et une once de culpabilité naît de nouveau au fond de moi, provoquant un certain malaise. Je n'ai pas le droit de penser à Jonas et d'être désagréable avec Andrew. C'est l'homme idéal et je serais trop bête de prendre le risque de le perdre parce qu'*il* est revenu en ville.

Réveille-toi Allison !

Une douche bien chaude pour tout effacer et hop, c'est parti pour la journée, ou plutôt pour l'après-midi. Andrew est installé dans la cuisine avec un café et le journal. Il est toujours en pyjama. Étrangement, je le reluque de la tête au pied, désespérée. Il y a urgence. Il va falloir faire quelque chose. Son pyjama bleu et blanc à carreaux n'est juste pas possible. Vraiment, il faut qu'il change, il faut que je lui dise tout en douceur pour ne pas le blesser. Au même moment, il lève les yeux vers moi et affiche son plus beau sourire, je fonds. Tant pis pour le pyjama, j'y reviendrai plus tard.

— Salut chérie, bien dormi ?

— Oui merci. Ça m'a vraiment fait du bien, j'étais assez fatiguée hier.

— J'ai cru comprendre. Je suis content si tu as pu te reposer. Tu veux un croissant et un café ?

— Tu es allé à la boulangerie ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Je vais te choyer bien plus qu'avant puisque tu vas devenir ma femme.

— Si j'avais su, je t'aurais demandé en mariage dès notre rencontre !

Son rictus me vaut un éclat de rire. Je ne vois pas du tout comment il pourrait se montrer encore plus attentionné ; il est déjà aux petits soins, tel un valet au service de Sa Majesté. Tout en me préparant mon café, il s’amuse à rouler des mécaniques pensant me faire envie, mais son pyjama est vraiment un frein important. Ignorant sa gestuelle, loin d’être des plus gracieuses, je me rends compte que mon bouquet a disparu.

— Pourquoi les roses de Laetitia ont disparu ?

— Regarde, je les ai mis près de la fenêtre pour que les roses soient à la lumière du jour.

— Merci, c’est gentil.

Le flou m’envahit en fixant les fleurs, disons, une en particulier. Andrew semble me parler, je l’entends, mais je ne l’écoute pas, il insiste :

— Hé, ho, chérie... ton café, noir ou au lait ?

— Désolée, j’étais ailleurs, noir s’il te plaît.

C’est plus fort que moi, je repars dans mes pensées. *Son* retour me tourmente, il faut que j’oublie tout ça, je ne dois pas le laisser me gâcher la vie.

Tu ne me détruiras pas une fois de plus, Jonas, j’en fais la promesse.

— Chérie, tu m’entends ?

Je me secoue intérieurement.

— Pardon, tu disais ?

— Je te demandais si tu étais partante pour une ballade sur les quais cet après-midi.

— C’est adorable, mais je dois aller à l’entrepôt pour récupérer deux, trois affaires pour demain.

— Super, je vais venir t’aider.

— Écoute, tu sais... Loïc va passer et il voudrait me parler seul à seule, il a sans doute quelque chose qui le tracasse.

Premier mensonge, ma vieille.

Même si je vais téléphoner à Loïc une fois sur place. Il s'approche de moi, me prend les mains au creux des siennes et ses yeux parcourent mon visage.

— Je comprends, ne t'en fais pas, je vais en profiter un peu pour travailler sur mon concours.

Une impression de trahison m'envahit à l'idée de penser à Jonas alors que lui fait tout pour moi, il est si compréhensif.

— C'est vrai que tu as pris un peu de retard sur tes révisions cette semaine.

— Oui, mais ça va aller, je vais bosser un peu plus ces jours-ci pour me rattraper.

— J'ai confiance en toi, je sais que tu vas y arriver.

— Je t'aime chérie, du fond du cœur.

— Je t'aime aussi.

Il m'embrasse passionnément avec un soupçon de tendresse. D'une main, il me serre contre son puissant torse et de l'autre, il remonte le long de mon dos, ses doigts s'aventurant sous mon haut. Je m'accroche à ses larges épaules, me cramponne fermement, comme si j'avais peur de tomber ou qu'il me lâche. Je lui rends son baiser, j'ai un besoin intense de le posséder et de me sentir en vie. À ce moment-là, une seule chose compte : nous. Je le veux, de suite, maintenant. Étrangement, je ne veux pas quelque chose de tendre, j'ai besoin d'un contact tenace, limite bestial. C'est comme une pulsion incontrôlable qui s'apparente à une exigence, une nécessité d'être bousculée pour qu'il me prouve que je lui appartiens. J'ai cette concupiscence qu'il se montre possessif pour savoir que je suis à lui, rien qu'à lui. Alors que mes doigts s'enfoncent dans son dos et que mes dents se resserrent dans son cou, c'est le drame. Il prend ma main

tendrement, trop à mon goût, et m'attire dans la chambre. Moi qui avais soif d'innovation, c'est perdu ! Soupir.

Sans grande surprise, il m'allonge sur le lit, m'embrasse délicatement, me caresse maladroitement. Face à ce qui pourrait ressembler à un manque d'entrain, je me languis. Je trépigne d'impatience allant jusqu'à être exaspérée. Du coup, je pense. Évidemment, il faut que je pense à *lui*. Je ne peux pas avoir une liste de course en tête ? Non, c'est lui qui me vient en premier, Jonas ! Forcément, aux souvenirs de nos ébats sexuels, il est difficile de nier ses compétences inégalables.

Oups, Andrew s'active, il faut que je simule. Je suis un peu honteuse de mon comportement. Et puis zut, au diable les principes, il faut relativiser, le principal, c'est que chacun prenne son plaisir même si à l'instant T, je dois fantasmer pour atteindre l'orgasme. Après tout, que celle qui n'a jamais pensé à un autre ou simulé pendant l'amour me jette la première pierre. Après de longues minutes, son corps s'écrase de tout son poids sur moi. Soulagement. Je le repousse délicatement pour me précipiter aux toilettes. Je sais que c'est mal ce que je fais. J'ai parfaitement conscience de mon comportement de garce et je me hais de ne pas avoir les capacités de garder la maîtrise. Mais pour l'heure, c'est beaucoup plus facile de remettre la faute sur Jonas, de par sa force inconsciente de me tenir et d'en vouloir à Andrew de ne pas lui ressembler. Un mécanisme de défense et de protection, dirait la psy tandis que d'autres qualifieraient mon attitude de petite conne arrogante.

En sortant de l'immeuble, je ne peux m'empêcher de guigner de droite et de gauche. Soupir. J'arrive à la hauteur de ma Twingo bleue, espérant un autre message, mais rien. Il faut juste une petite vingtaine de minutes pour rejoindre l'entrepôt où est disposé tout le matériel de l'association. Depuis plus de trois ans, je suis investie dans cette institution associative « L'élan du cœur ». Ce mouvement a pour mission d'améliorer au sein de l'hôpital la qualité de vie de

l'enfant et de sa famille, dans le respect des structures hospitalières et en étroite collaboration avec le personnel médical et soignant. Nos actions reposent surtout sur la création d'un club de lecture, de jeux de société, de jeux d'imitations, mais aussi d'activités manuelles, la décoration par stickers des couloirs et des chambres et bien d'autres encore. Nous travaillons également sur la réalisation de fresques murales dans la salle d'attente des consultations, ça, c'est mon domaine, dans lequel j'excelle d'ailleurs. Je peins depuis que je suis enfant, c'est une passion voire une addiction. Le manque de place à l'hôpital nous contraint à disposer notre matériel dans une annexe mise à disposition. Notre local de stockage se trouve dans un lieu désaffecté, mais surveillé par Henri. C'est un brave homme, il est toujours heureux de voir quelqu'un à qui il peut parler. Il faut dire qu'il n'a pas grand monde avec qui bavarder dans sa guérite. Mais aujourd'hui, ce sont deux policiers qui sont de garde, puisque le week-end Henri est de repos. D'ailleurs, il n'a jamais voulu me dire pourquoi un tel lieu avait besoin d'être sous surveillance en continu. Je n'ai jamais trop insisté malgré ma forte curiosité. De temps en temps, je le titille, mais il est coriace. Un jour, je saurai, je ne désespère pas.

Arrivée sur les lieux, j'envoie un message à Loïc pour qu'il me rejoigne. C'est mon ami le plus proche avec Laetitia, ça doit être le petit air de famille qui m'a conquise. J'en profite pour répondre à ma meilleure amie qui m'a harcelée de SMS toute la matinée. Je lui envoie juste un « t'inquiète, je gère. Bisous ». Je sais que cela ne lui suffira pas. Jackpot !

Titia : « Tu es sûre que tout va bien ? Tu es chez toi ? Tu veux que je passe ? Tu as parlé à Andrew ? Tu as eu d'autres nouvelles de Jonas ? »

Moi : « Je suis à l'entrepôt, pour me vider la tête. J'ai besoin de calme et ton insistance ne m'aide pas. Je t'appelle demain, c'est promis. »

Titia : « Je suppose que je ne dois pas me vexer. Si tu as besoin, je suis là. À demain. Hâte de voir ton nouveau tableau. Il faudra que l'on parle du

vernissage. J'attends de tes nouvelles. Je t'embrasse. »

Cette fois, au tour de Loïc :

Moi : « Salut, serais-tu dispo maintenant pour passer à l'entrepôt ? »

Loïc : « J'arrive. »

Moi : « Merci, à tout de suite. »

Trente minutes plus tard, tandis que je trie les affaires nécessaires pour demain, la lourde porte de fer claque bruyamment, ce qui me vaut un sursaut impressionnant. En me retournant, j'aperçois mon ami, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Tu m'as fait une de ces peurs.

— Désolé minette, je ne voulais pas t'effrayer.

Loïc est bien le seul à avoir le droit de me donner un surnom aussi ridicule.

— Comment es-tu entré ? Le lieu est sous surveillance.

— J'ai eu droit à une fouille méticuleuse.

— Ah OK, dis-je sceptique.

Je m'approche vers lui et l'enlace. Il me prend également dans ses bras pour un gros câlin. J'ai connu Loïc lors d'une soirée organisée par Laetitia, qui n'est autre que sa demi-sœur. C'était il y a un peu plus de deux ans, juste avant que je fasse la rencontre d'Andrew. Nous avons tout de suite sympathisé. J'ai été immédiatement séduite par sa légèreté et son optimisme. Loïc tente de percer dans le monde de la mode. C'est un fêtard et un célibataire endurci, il est toujours présent pour moi et je lui en serai à jamais reconnaissant.

Je l'ai appelé aujourd'hui, car j'avais vraiment besoin de son point de vue et de son soutien face aux derniers événements survenus dans ma petite vie tranquille. Il me saisit les épaules et me détaille avec attention.

— Toi, minette, tu as un problème.

— Non, non, pas du tout. Je voulais juste passer un peu de temps avec toi, dis-je en fouinant dans un carton.

— menteuse !

Je relève aussitôt la tête, choquée de son accusation.

— Je ne te permets pas.

— Peu importe ce que tu me permets ou pas, raconte-moi tout. C'est la demande en mariage qui te turlupine ?

Soupir.

— Tu as raison. Si je t'ai appelé, c'est pour une bonne raison. Tu veux un café ?

— S'il te plaît. Mais tu me fais peur.

Nous allons tous les deux dans le petit coin-cuisine aménagé à la sauvette ; une cafetière, un frigo et un micro-onde. Ce n'est pas grand-chose, mais cet espace me rend bien service au vu des nombreuses heures que je passe ici. J'y ai installé mon propre atelier. En tant que présidente de l'association et responsable du secteur activités manuelles, je fais partie des rares personnes à posséder les clés. Je ne me plains pas de cet avantage non négligeable. Je peux venir quand je veux pour peindre, je suis totalement autonome ce qui est assez confortable. Pendant mes congés, c'est ma collègue Justine qui assure mon remplacement.

Le café coulé, nous nous installons face à face à table, très sérieux l'un comme l'autre. Inspiration et expiration, je me lance :

— Il est revenu.

Ses yeux sont à la limite de sortir de leurs orbites, il manque de s'étouffer.

— De quoi ?

Une boule se forme dans ma gorge, je me triture les doigts, signe d'anxiété.

— Jonas, il est en ville, il revient me chercher.

— Comment ça, il revient te chercher ? Tu l'as vu ?

Je pars dans un monologue confus d'émotions. En lui racontant ma soirée de la veille, je ne sais pas quoi penser. Je suis tiraillée entre la joie de le retrouver et la colère que j'ai tenté d'étouffer au cours de ces trois dernières années.

— Et ben, si ça ce n'est pas du lourd, je ne sais pas ce que c'est.

— Tu en penses quoi ? grimacé-je.

— Alors là, minette, il me faut un double café et deux minutes de réflexion.

Je le ressers, tout en repensant à ce que je viens de lui révéler. Mettre en mots les faits bouscule un peu mon cœur, ce n'est pas très agréable.

Diab!e, pourquoi je me monte autant la tête ?

— Pendant que tu réfléchis à mon cas, je vais aux toilettes.

— Hm, hm.

Quelques minutes après mon retour, Loïc est debout, près de la fenêtre.

— Tu veux vraiment que je te dise ce que j'en pense ?

— Oui, sinon je ne te le demanderais pas.

— Tu es sûre de vouloir savoir ?

— Loïc !

Il se retourne pour me faire face et je découvre un air grave sur son visage comme jamais je ne lui ai vu. C'est assez effrayant venant de sa part.

— Tu n'as jamais cicatrisé de son départ. Tu l'aimes toujours et son retour te déstabilise plus que tu ne l'imagines. Tu vas épouser Andrew, d'ici la fin de l'année, et *lui* revient te chercher. Comment ne pas être perturbé ?

— C'est faux, je ne l'aime plus. Je suis juste en colère contre lui. Comment peut-il avoir l'indécence de revenir après ce qu'il m'a fait ? Pile au moment où Andrew me demande en mariage. Il n'a pas le droit, c'est mal, bordel !

Sans m'en rendre trop compte, le ton de ma voix a monté.

— Tu es sûre que c'est après lui que tu es en colère ?

— Enfin, Loïc, quelle question.

— Moi, je ne serai pas si affirmatif. Tu es surtout en colère après toi, car son retour ne te laisse pas de marbre, dit-il en me pointant du doigt.

— C'est ridicule !

— Tu crois ?

— Arrête tes insinuations, c'est n'importe quoi.

— Vraiment ? Tu es sûre de toi ? Donc, c'est parce que son retour t'importe peu que tu réagis comme ça ?

— Ce que tu peux m'agacer !

— Donc j'ai raison.

— Oui... Non... Peut-être... Et puis merde, je ne sais plus.

Je m'affaisse dans le gros fauteuil en cuir marron comme si tout le poids du monde venait de s'écrouler sur mes épaules ou plutôt le poids de la vérité, devrais-je dire.

Foutaise, ma veille, réveille-toi !

Loïc, appuyé sur la table en face de moi, reste dubitatif.

— C'est normal, je te l'ai dit. Je ne t'ai pas connue quand tu étais avec Jonas, mais je me souviens de ta tristesse quand je t'ai rencontrée. Tu m'as toujours dit que tu l'aimais plus que tout et qu'en disparaissant comme il l'a fait, il avait emporté une partie de ton cœur. Tu ne peux pas nier l'évidence, la blessure profonde s'est rouverte. C'est à toi de savoir ce que tu décides, soit tu l'ignores soit tu te jettes dans la gueule du loup. Mais de toute façon, quoique tu décides, tu vas avoir mal quelque temps, minette.

Mon cerveau est au bord de l'explosion, je ne sais plus trop où j'en suis. Je prends les choses trop à cœur, sans doute.

— Et si c'était l'occasion d'avoir les réponses à mes questions ?

— Tu en feras quoi de ses réponses, s'il te les donne ?

— Tu as raison, je suis pathétique. Je vais me concentrer sur mon avenir et mon mariage. Au diable Jonas !

Je me redresse fièrement, confiante, déterminée à oublier l'épisode de la rose bleue. Je me suis un peu emballée, c'est hors de question qu'il vienne détruire tout ce que j'ai reconstruit après son départ. Quand il est parti, mon cœur s'est brisé en mille morceaux et cet abruti en a pris un bout avec lui. Le problème, c'est qu'il a fui très loin avec, sans que je ne puisse jamais le retrouver. Pour le reste de mon cœur, c'est comme s'il l'avait mis en boule puis jeter par terre pour le piétiner afin de s'assurer qu'il soit bien abîmé. Aucun doute, tout en moi était esquinaté. Ah ça, du temps, j'en ai mis pour remonter la pente. Heureusement que j'ai des amis formidables et un travail captivant. Sans compter ma rencontre avec Andrew, l'homme parfait sous toutes les coutures.

— Voilà de bonnes résolutions, n'en parlons plus. Tu t'es remise au patin à glace ?

— Non. Pourquoi es-tu si radical ?

— Pour que tu évites de ruminer. Il y a des patins à glace près de l'entrée, sur la chaise, je pensais que c'était à toi. Retourne-toi.

Effectivement, je ne peux que constater les patins blancs à lacets roses. Mais qu'est-ce que c'est que ça encore ? Suivie de Loïc, je me dirige vers l'entrée. En les saisissant, je découvre un petit mot glissé dedans : « Tu es et tu resteras mon unique. » (C'est quand le bruit métallique des lames entre en contact avec le sol bétonné que je me rends compte que je les ai lâchés. Je reste inerte face à cette nouvelle découverte. Je ne vois même pas Loïc se baisser pour les ramasser.

— Jonas ?

— Oui, c'est son écriture. Et les patins, c'est une longue histoire, il ne me lâchera pas, soufflé-je.

—Tu veux appeler la police ?

— Andrew est flic, je te rappelle et loin de moi l'idée de le mettre au courant que Jonas est revenu.

— Comme tu voudras. Mais comment est-il entré ? C'est une vraie forteresse ici.

— Ça, c'est une énigme, tout comme lui d'ailleurs.

— Et tu sais ce que cela veut dire, les patins ?

— Oui, c'est qu'une mise en scène. Il joue, il me teste, je le sais, je le sens. Il y a toujours eu une connexion particulière entre lui et moi, je répons pensive.

— OK, et on fait quoi maintenant ?

D'un œil bienveillant, je regarde mon ami et me dirige vers les grands cartons à l'autre bout de la salle, tout en lui répondant.

— Rien, absolument rien. S'il veut jouer, qu'il joue tout seul. J'ai un mariage à préparer. Mon mariage ! Je l'ai déjà dit et je le répète : au diable Jonas.

— Fin de la discussion ?

— Affirmatif. Tu peux venir m'aider à transporter tout ça dans la voiture s'il te plaît ?

— Dans ta Twingo ?

— Oui, oui, ça devrait passer.

— Je suis ton homme.

Nous restons à l'entrepôt encore une bonne heure. Le temps de préparer et de charger toutes les affaires nécessaires pour les ateliers du lendemain à l'hôpital. En quittant les lieux, je ne peux m'empêcher de poser mes yeux sur les patins. Alors tout un tas de questions me vient à l'esprit, toutes plus loufoques les unes que les autres. Loïc me tire de mes pensées en hurlant à pleins poumons. Je souris devant ce qui se présente à moi. Il est figé derrière moi à cause d'une araignée sur le sac qu'il tient. D'un geste rapide, je le débarrasse de la

monstrueuse bête à huit pattes et lui pose un baiser sur la joue, laissant les questions vagabonder entre mon cœur et ma tête.

De retour à la maison, Andrew m'accueille tendrement et je me blottis dans ses bras. Rien de tel que de sentir l'odeur de mon homme pour me ramener à la réalité. *Ma réalité, c'est lui, un point c'est tout !*

Après une fin d'après-midi, où l'on a établi grossièrement les préparatifs du mariage, nous enfilons chacun une tenue décontractée et commandons notre repas au petit restaurant chinois du coin. Le temps de boire un verre d'apéritif, notre dîner est livré. Je suis confortablement installée dans le canapé, avec Plume à mes côtés, tandis qu'Andrew prépare le film que nous allons regarder pendant notre repas.

— Mika est passé tout à l'heure. Il nous a prêté un film assez sympa pour ce soir, une bonne comédie américaine.

— C'est quoi le titre ?

— Very Bad Trip.

— Je crois que j'en ai entendu parler.

— D'après lui, c'est un super film à ne pas louper. Apparemment, c'est hilarant.

— Super, ça va faire du bien une bonne comédie.

Alors que le début du film commence, mon cœur rate un battement devant la ressemblance flagrante entre *lui* et un acteur. Je saisis la pochette du DVD et l'aperçois en arrière-plan. *Allison, ce n'est qu'un acteur, ce n'est pas Jonas.*

Impossible, je ne vais jamais pouvoir tenir tout le film avec son clone devant mes yeux. Soupir et désespoir. Une fois le repas terminé, malgré mon appétit coupé, je m'allonge sur le canapé, Andrew fait de même, collé à mon dos, et m'enlace. Je suis prisonnière des souvenirs face à cet acteur, Bradley Cooper,

tout en étant dans les bras d'un autre. Ou plutôt, je suis câlinée par mon futur mari en repensant à mon ex à cause d'un acteur.

Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ma tête ?

* * *

Au même moment, quelque part dans Paris.

J'en suis à ma troisième vodka et ce n'est que le début. Je suis satisfait de mon petit stratagème, le coup des patins, c'était pas mal. Un rictus sur le coin des lèvres en repensant à sa tête quand elle les a découverts. Tout va dans le bon sens, elle a encore des sentiments, c'est une évidence. Assis sur le tabouret de bar d'un club de strip-tease, j'admire la vue qui s'offre à moi. Une jolie brunette se déhanche sous mes yeux et j'imagine déjà ma fin de soirée. À ces pensées salaces, une jolie blonde, que je connais trop bien, s'installe à mes côtés en me toisant d'un œil mauvais. Je lâche la brunette des yeux et me concentre sur ma voisine.

— Joli décolleté.

— Que fais-tu ici ?

— Madame n'est pas d'humeur, dis-je en rigolant.

— On a du pain sur la planche et toi, tu bois au milieu de femmes en chaleur.

— Pourquoi ne pas lier l'utile à l'agréable ?

— Je te laisse déjà batifoler avec Allison, n'en rajoute pas.

Électrochoc ; je bois mon verre cul sec, me lève d'un bond, la chope par le bras et l'embarque avec moi de force. Une fois dans la rue, je la stabilise devant moi, la colère aux tripes.

— Et d'une, je ne batifole pas avec Allison, je suis venu la chercher et de deux ce que je fais en dehors de notre collaboration ne te regarde pas. Compris ?

— Arrête ton numéro ! Il n'y a pas de « en-dehors de notre collaboration », car on bosse ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Veux-tu que je te remémore les termes du contrat ?

Échec et mat, fais chier ! Face à ma défaite, elle poursuit :

— On rentre, on a du boulot qui nous attend.

— OK, on rentre.

La tension entre nous redescend et nous nous détendons peu à peu. Peu importe si j'éprouve de l'affection ou de l'aversion pour ma soi-disant collègue, elle a raison sur un point : nous sommes dans le même bateau en continu. Si je fais des vagues, on va se noyer tous les deux. Et il est hors de question que ce soit sans Allison. Je suis revenue pour elle, c'est ma priorité, mon but ultime.

CHAPITRE 3

« *Ce n'est pas dans la tête, mais dans le cœur que tout commence.* »

Inconnu

Mon réveil sonne bien trop tôt à mon goût. J'ai une certaine affection pour mon lit et j'avoue que l'idée de le quitter ne m'enchant guère. D'un geste non-gracieux, je l'envoie valdinguer de la table de nuit. Bon, ça c'est fait.

J'enfouis ma tête sous l'oreiller en prenant soin de remonter la couette sur mes épaules. Je n'aime pas me lever le matin, surtout quand c'est le réveil qui m'arrache à mon sommeil. En plus, j'ai mal dormi. Je n'ai pas arrêté de rêver de Jonas et d'être agitée. Bien sûr, je culpabilise de rêver de lui alors que je dors aux côtés d'Andrew. À chaque phase d'éveil, je me blottis contre mon futur mari en me répétant que c'est lui l'homme de ma vie, celui qui me rendra heureuse et qui sera toujours là pour moi. Je referme les yeux et sombre dans un profond sommeil où la folie m'emporte depuis plusieurs jours. Là, où je rêve de Jonas, de nos retrouvailles, là où je quitte tout pour lui, parce *qu'il est venu me chercher*. Sans penser aux conséquences, je le suis, mais il finit toujours par s'évaporer et disparaître et à ce moment-là, je me réveille, en transe.

Quelques minutes plus tard, Andrew arrive à pas feutrés dans la chambre. Il s'allonge près de moi et m'embrasse le long du cou, tout en me caressant la joue. Un jour, comprendra-t-il que je hais cette délicatesse matinale ? Plus je suis agacée, plus je suis en colère contre moi. Ce n'est pas possible d'avoir autant de pensées pour un homme qui se joue de vous alors que vous avez le bonheur à porter de main. *Mais diable pourquoi ne veut-il pas sortir de ma mémoire ?*

Je me secoue mentalement pour chasser toutes ces idées et ouvre difficilement un œil. Mais à la vue d'Andrew et des étincelles dans ses yeux, je tente de me convaincre que ma vie est ici, avec lui, mon futur époux. Je glisse mes mains sur son torse musclé en le caressant du bout des doigts. Je sais parfaitement que

nous avons le temps pour un câlin matinal. Je l'invite de manière officieuse à me rejoindre sous la couette. D'un geste sûr, il retire son haut, ce qui laisse entrevoir l'ensemble de ses pectoraux. Je n'ai pas le droit de me plaindre ; j'ai à mes côtés un Apollon sculpté à la perfection, d'une gentillesse inégalable. Ses mains parcourent ma peau qui s'embrase à son contact, je me trémousse sous ses effleurements. Et le reste nous appartient, à nous seuls !

Me voici à l'hôpital après avoir affronté les bouchons quotidiens ; ils ne m'avaient pas manqué ceux-là. C'est avec un grand sourire que je franchis les portes et pars rejoindre le service pédiatrique. La petite aventure de ce matin m'a remise dans le droit chemin, notre étreinte était si profonde que cela a confirmé mon envie de passer le reste de ma vie avec Andrew. C'est décidé, j'occulte tous les signes de Jonas. Son audace le perdra, tant pis pour lui. Je suis accueillie par ma collègue Justine, qui m'ouvre grand les bras. Je réponds avec joie à son accolade. Avant d'aller voir les enfants, je la suis dans le bureau, afin de procéder à un débriefing.

— Alors, quelles sont les nouvelles ?

— Assieds-toi, il y a eu quelques changements.

— Bien, je t'écoute, dis-je impatiente.

— Nous avons accueilli deux bénévoles.

— J'aime les bonnes nouvelles comme ça.

—Toi, tu as des choses à me dire, sourit-elle.

Le rouge me monte aux joues.

— Rien de plus que tu ne saches déjà. Qui sont ces deux nouvelles personnes ?

— Alors, l'une s'appelle Hahona et l'autre Martin, tiens voici leurs dossiers. Tu as un sourire ridicule depuis que tu es arrivée, ce qui veut dire que tu me caches quelque chose.

Je saisis les dossiers de nos deux nouveaux arrivants et me lève de la chaise en lui tirant la langue. Je traverse le couloir qui mène aux bureaux de l'équipe médicale pour les transmissions des entrées et des sorties des enfants. Comme je m'en doutais, la semaine a été plutôt calme ; une sortie, la petite Julie est enfin rentrée chez elle après plusieurs mois d'hospitalisations, mais son lit n'est pas resté vide très longtemps. Malaurie nous a rejoint samedi matin. Je fais le tour du service afin de dire bonjour à tous les enfants. Ils m'avaient vraiment manqué. C'est toujours aussi surprenant de voir à quel point je me suis attachée à eux, j'ai toujours une, voire plusieurs pensées pour eux, chaque jour. J'accumule les dessins dans mes mains et les bisous sur mes joues. J'aime passer du temps avec eux. Je mets un point d'honneur à ce que nos interventions soient de qualité, c'est indispensable au bien-être de l'enfant. Les quelques personnes de l'association, présentes ce matin me font un retour approfondi sur l'avancée des préparatifs pour la grande fête du mois prochain. Cette année, comme toutes les années, nous organisons une fête dans le parc de l'hôpital pour commémorer le 14 juillet. Chaque fois, nous optons pour un thème différent, cette fois-ci le thème, choisi par l'ensemble des enfants, sera la kermesse. Les fonds récoltés seront intégralement reversés à « L'élan du cœur ».

Tandis que les médecins s'attellent à leurs visites quotidiennes, les collègues et moi, nous réunissons dans la salle de pause autour d'un café. Nous faisons une rapide inspection du planning du mois de juin pour vérifier que tout est calé. Étant donné que ce matin les doyens ne sont pas présents, j'en profite pour faire mon annonce ; je ne peux plus attendre pour partager ma joie.

— Excusez-moi, j'aimerais vous dire quelque chose.

Tous se taisent et me regardent surpris.

— Tout d'abord, comme bien souvent lorsque je reviens de vacances, je suis heureuse de vous retrouver. Ces congés ont eu un goût exceptionnel et je suis ravie de vous faire partager ma joie. Andrew et moi allons nous marier.

— Je savais que tu me cachais quelque chose. Toutes mes félicitations, ma belle, je suis heureuse pour toi, dit Justine en s’approchant de moi.

— Oui, toutes mes félicitations également, Allison, renchérit Hugues.

— C’est une superbe nouvelle. Félicitation à vous, poursuit Angèle.

La petite dizaine de personnes devant moi me félicitent tour à tour chaleureusement. *Ça y est, c’est officiel ma vieille !*

— Et à quand le grand jour ?

— Noël, dis-je enthousiaste.

— Noël ?

J’ai cru que Justine allait recracher son café.

— Mais ça caille à Noël !

— Je trouve cette idée géniale, c’est top de se marier le jour de Noël, en plus cette année ça tombe un samedi.

— Bon, allons pour Noël, conclut Justine.

— Merci de ton approbation, cela me fait chaud au cœur, la taquiné-je.

— De rien.

Nous partons dans un sacré fou rire toutes les deux. Je me sens bien, ici. Je me sens en sécurité, protégée, chez moi. Cet endroit représente pour moi bien plus qu’un lieu de travail, c’est un lieu d’accomplissement, de partage, de richesse, d’amour et d’humanité. Ici, je l’oublie.

La journée passe à une vitesse faramineuse. J’ai l’impression que nous avons eu le temps de ne rien faire. Et je dois encore passer à l’entrepôt récupérer les matériaux de recyclage pour l’atelier de demain. Avec, nous allons fabriquer des objets afin de les vendre le jour de la fête. Assise derrière mon bureau en train de faxer les dernières commandes de peinture, Justine entre tristement.

— Il y a un problème ? Tu fais une de ces têtes, tu es fatiguée ? Malade ?

Elle baisse les yeux et je l'entends glousser :

— Je ne peux pas être moche tranquillement !

Sans pouvoir se retenir plus, elle éclate de rire, fière de sa blague. Je ne peux m'empêcher de la rejoindre dans son hilarité, jusqu'à en avoir mal aux joues.

— Trêve de plaisanterie, elles arrivent quand déjà nos deux jeunes recrues ?

— Demain matin, chef !

— J'aime quand tu m'appelles ainsi, subalterne.

Je lui tire la langue avant de quitter les lieux.

— Bonne soirée.

Mais elle ne m'entend pas.

Je rentre à la maison en début de soirée et découvre Andrew en pleines révisions. Ces examens se déroulent demain et dureront deux jours.

— Coucou, ça travaille dur, à ce que je vois ?

— Hm.

— Café ?

— Hm.

Je pars dans la cuisine pour nous préparer un petit café, mais Plume se glisse entre mes jambes pour réclamer ses croquettes. Gourmande. En même temps, je jette un rapide coup d'œil dans le frigo pour le repas. Ce soir, ce sera vite fait : omelette aux lardons et salade. Pendant encore une heure, mon chéri est, comme qui dirait, aux abonnés absents. J'en profite pour me doucher et répondre au message que Titia m'a envoyé plutôt :

Moi : « Pas de nouvelles depuis dimanche et j'en suis ravie, et toi comment vas-tu ? »

Titia : « C'est le rush avec l'exposition et en plus Julien m'appelle toutes les cinq minutes, c'est lourd. Je t'appelle demain. Bisous. »

Laetitia et ses conquêtes. C'est une fille qui ne s'engage pas sur du long terme même pas sur du moyen terme. En bref, elle passe du bon temps avec un garçon pendant quelques jours et le jette avant qu'il puisse y avoir un quelconque attachement. À ma connaissance, elle n'a jamais entretenu une relation de plus de quinze jours, c'est pour dire.

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'un nouveau message arrive.

Loïc : « Alors ta reprise, minette ? Jonas est-il réapparu ? »

Moi : « Super. Abonné absent et tant mieux. »

Bon sang, ils vont arrêter de me parler de lui, c'est pénible et embarrassant. Surtout qu'Andrew est en face de moi. Ceci me met mal à l'aise, j'ai l'impression de lui être infidèle.

Allez ma vieille, à la cuisine !

Repas léger et soirée détente devant Joséphine Ange gardien, me voilà sereine. Je me cale dans les bras de mon chéri, une fois au lit, tout en bavardant de ses examens.

— Ne t'inquiète pas, tu vas l'avoir ton concours, j'ai confiance en toi. Tu as travaillé d'arrache-pied, tu vas réussir.

— Merci chérie, c'est gentil.

— Ce n'est pas une question de gentillesse, c'est sincère. Je crois en toi.

Il pose un baiser dans mes cheveux et je m'endors directement.

* * *

Je saute dans mon jean, enfile un débardeur et chausse mes converses blanches. Je suis en retard, il est neuf heures et je devais être à huit heures trente

à l'hôpital pour la réunion hebdomadaire avec le personnel soignant. Loïc m'a embarquée, la veille, dans une soirée pittoresque jusqu'au petit matin et je n'ai pas entendu mon réveil. Andrew est parti aux aurores pour passer son dernier test, l'épreuve sportive. Cinq jours se sont écoulés depuis la dernière fois que Jonas est réapparu. Pour quelqu'un qui était censé venir me chercher, il n'est pas très performant ou peut-être a-t-il un mauvais GPS. Quoiqu'il en soit, je suis plutôt contente de ne pas avoir eu à supporter sa présence, même par procuration une fois de plus.

J'arrive totalement essoufflée au travail. Je m'en serais douté, la réunion est finie. Heureusement que Justine était là pour représenter les membres de l'association. Accompagnée d'un café, qui est le bienvenu, elle procède au compte-rendu qui est plutôt satisfaisant. Je pars ensuite retrouver mon petit groupe d'enfants et termine avec eux le travail que nous avons commencé la veille. Avec Laetitia, nous avons monté un projet qui implique leur collaboration. Ce soir se tient un vernissage dans sa galerie d'Art et nous avons pensé les faire peindre quelques toiles, pour les présenter et avec un peu de chance les vendre. Ils ont été enjoués par cette idée et tous ont souhaité y participer. C'est avec joie que nous finalisons les tableaux. Chacun était libre de peindre ce qu'il voulait, comme il voulait. Le but était de laisser libre cours à leur imagination.

— Tu peux allumer la radio Allison, s'il te plaît ?

— Bien sûr, Gabin. Tu as raison, un fond musical sera parfait.

— Le moment des dédicaces, j'adore ça. J'aimerais bien un jour avoir une dédicace moi aussi, dit joyeusement Chloé.

— Ton tour viendra ma belle, sois patiente, répond Hahona.

Notre nouvelle recrue est très appréciée des enfants, son côté « bling-bling » chic en fait rire plus d'un. Elle est assez sophistiquée, mais c'est une personne douce. La trentaine, hauts talons, jupe droite et paillettes. Je ne sais rien de ce qui motive sa présence, mais peu m'importe, tant qu'elle se conduit bien avec les

enfants, c'est le principal. Étrangement, la voix de l'animateur de la radio m'interpelle alors que je n'y prête jamais grand cas.

— Nous avons quelqu'un en ligne. Bonjour, comment vous appelez-vous ?

— Je préfère garder l'anonymat.

— Très bien et quelle chanson voulez-vous dédicacer et pour qui ?

— Je souhaiterais « Si tu m'voyais » de Grégoire. Je voudrais la dédicacer à toi, All. Souviens-toi.

Mon cœur rate un battement, sa voix, cette chanson, ce surnom. Je me crispe aux premières notes. Comment est-ce possible que pile au moment où j'allume la radio, il passe une dédicace ? Les probabilités doivent être infimes, c'est surréaliste ; j'en reste bouche bée. Le fruit du hasard, diraient certains. Je n'entends pas les commentaires de l'animateur, mais lorsque les premières notes résonnent, mon esprit voyage à travers le temps, le cœur au bord des lèvres.

« Si tu me voyais là, à t'attendre »

Mais tu es parti.

« Si tu me voyais là comme ça »

Tu m'as quitté.

« Si tu m'entendais, si tu peux m'entendre »

Comment ?

« Si tu m'entendais parler de toi »

Eh ben ?

« Si tu savais ce que je pense »

Je ne préfère pas.

« Si tu savais que je ne pense qu'à toi »

Menteur.

« S'il n'y avait pas la distance »

À qui la faute ?

« Si tu pouvais voir que je manque de toi »

Tu es un fantôme Jonas.

« Si tu me croyais, si tu peux me croire »

Va te faire foutre !

Trop, c'est trop. Je ne peux pas en entendre davantage. Prise de vertiges, je quitte précipitamment le service. Une fois dehors, j'expire tout l'air contenu dans mes poumons. C'est un cauchemar, je ne vois pas d'autre explication. *Réveille-toi ma vieille !* C'est pire que l'enfer. Je tremble de colère, il faut absolument que je me ressaisisse. Je fais les cent pas sur le perron, en espérant retrouver le calme, je suis hors de moi. J'applique la méthode du contrôle de la respiration, mais en vain. Je ne sais même pas pourquoi je suis dans cet état. Est-ce le fait qu'il cherche par tous les moyens à me pourrir la vie, en voulant me remettre dans son lit ou le fait que son petit numéro me perturbe plus que je ne l'aurais pensé ?

De toute façon à quoi bon chercher une réponse, je vais me marier à la fin de l'année et c'est inenvisageable que je le laisse me manipuler comme il l'a fait, il y a un peu plus de trois ans. Mais quelle audace !

Il me faut au moins un bon quart d'heure pour redescendre en pression. Je repars dans le service, mais les questions liées à mon absence soudaine se lisent sur le visage de tous, comme dans un livre ouvert.

— Désolée, j'avais une urgence à régler, tout va bien. Continuez, c'est parfait. Bientôt, ce sera terminé et je pourrai déposer toutes vos toiles à la galerie de Laetitia.

Quand sonnent dix-sept heures à la pendule, tout est terminé. Je pars, avec l'aide d'Hugues et Hahona, charger les toiles dans ma voiture.

— Hahona ?

— Oui, Allison.

— Les personnes ayant participé au projet sont conviées ce soir au vernissage. Venez faire un tour, je serai contente de vous accueillir et de partager ce moment avec vous.

— Avec plaisir.

— Voici la carte de mon amie qui tient la galerie, vous y trouverez l'adresse. Venez pour dix-neuf heures.

— Merci Allison. Très jolie la chanson de Grégoire, celui qui vous l'a dédicacée doit être sacrément amoureux de vous. Vous avez de la chance.

— À ce soir, Hahona.

Je monte dans ma voiture brutalement. Quand est-ce que l'on me fichera la paix avec *lui* ? Je ne veux plus en entendre parler. Jamais. Je démarre en trombe et monte le volume de la musique afin de pouvoir me détendre. Car seul Maître Gims a le pouvoir de me calmer. Je conduis sans trop savoir où je vais, tel un automate. Je n'ai prêté aucune attention à la route tout le long du trajet. Ce n'est qu'une fois garée, sur le petit parking, que je réalise où je suis. Évidemment, je suis là. Devant chez lui, ou devrais-je dire à sa dernière adresse connue. Je ne peux m'empêcher de descendre de la voiture, et d'avancer jusqu'à sa porte d'entrée. S'il était là, s'il avait réaménagé ici, s'il me voit, que pourrais-je bien lui dire ? Ai-je seulement envie de le voir ? *Mais bien sûr ma vieille, tu es venue ici exprès, tu n'attends que ça !*

L'estomac noué et les mains moites, j'avance prudemment dans le renfoncement de la ruelle. Mon cœur bat la chamade, la chaleur a envahi mon corps asséchant ma bouche. Je souffle bruyamment, pour me donner du courage. Quel courage ? Celui de faire la plus grosse erreur de mon existence ? Si je fais demi-tour, je m'en voudrai toute ma vie, si je poursuis et qu'il est là, eh ben... je ne sais pas... je verrai bien, j'improviserai. Ma curiosité est bien trop forte et une force inexplicable me pousse à frapper à la porte. J'attends. Des palpitations

envahissent tout mon corps, c'est insupportable. La poignée s'abaisse. *Sauve-toi ma vieille !*

Je reste. La porte s'entrouvre légèrement en grinçant. Je ne cesse de me frotter les mains puis de me les passer dans les cheveux. J'ai l'impression que mon cœur va exploser sous la pression que le stress lui impose. Les yeux fermés, je ne fais qu'entendre une voix féminine me saluer. La jalousie me foudroie violemment. Dans une grimace déplorable, j'ouvre les yeux sur cette bonne femme au visage d'ange avec de grands cheveux blonds soyeux et un corps de rêve et qui doit être sensiblement de mon âge.

— Bonjour, je peux vous aider ?

La douleur qui m'assaille à l'idée de penser qu'elle est la fiancée de Jonas me fige.

— Madame, vous cherchez quelque chose ?

Décoince ma vieille, bouge-toi ! Tu ne peux pas rester là, inerte.

— Heu... c'est-à-dire... je cherche quelqu'un... mais j'ai dû me tromper, je réponds confuse.

— Donnez-moi son nom, je peux sans doute vous aider, je connais bien le quartier, cela fait trois ans que nous sommes installés ici avec mon copain.

Je déglutis alors qu'au même moment, un homme, de corpulence moyenne au crâne chauve, apparaît dans l'embrasure.

— Que se passe-t-il, poupée ?

— Rien, Madame s'est apparemment égarée.

J'expire bruyamment et relâche tous mes muscles comme si on venait de me libérer d'un poids énorme.

— Désolée de vous avoir dérangé, je croyais qu'un ami, Jonas Frene habitait encore ici.

— Mr Frene ?

— Oui, fais-je timidement.

— Il n’habite plus ici, c’était l’ancien locataire. C’est tout ce que je peux vous dire.

Soupir et déception.

— Merci beaucoup. Je suis navrée du dérangement.

— Aucun problème, bonne journée.

— Pareillement.

Mais qu’est-ce qui m’a pris de venir ici ? Franchement, c’est du grand n’importe quoi, je déraile totalement. J’aurais eu l’air fin s’il avait ouvert la porte ou si cette fille avait été sa nouvelle copine. Voilà de nouveau la colère qui monte en moi ; ma nouvelle amie, en ce moment.

Je remonte dans ma voiture, mon rappeur aux platines. Je me détends et me concentre sur la route et mon itinéraire pour éviter une autre surprise. Une fois rentrée chez moi, je me fais un café bien serré pour me remettre de mes émotions. C’est fou quand même, j’ai beau vouloir me débarrasser de tout ce qui me rappelle Jonas, il y a toujours quelque chose pour m’en empêcher, comme si mes pensées étaient sous son emprise. En repensant à la dédicace, je me demande comment Hahona a su qu’elle m’était destinée. Personne ne m’appelle All, sauf lui. Ceci est un mystère, comme cette folle semaine. Perdue dans mes pensées, je n’entends pas la porte d’entrée qui s’ouvre délicatement, Andrew rentre du travail...

— Coucou chérie, tu es là ?

— Oui, oui, à la cuisine.

Je crois que je ne me ferai jamais à ce surnom : chérie. Si cela ne m’a pas dérangée jusque-là, maintenant ça commence à me chiffonner. Jonas, lui, m’appelait bébé.

Ne commence pas à jouer à ça ma vieille.

Je dois me recentrer sur mon couple, mon mariage et la soirée à la galerie.

— Raconte-moi tout, comment ça s'est passé ?

— Plutôt bien. Je suis assez content de ma journée et j'aurai les résultats lundi, mais tu me connais, je n'ai pas envie d'en parler, tu m'excuses ?

— J'imagine que tu as la tête bien farcie.

— Tu as tout compris. Au fait, à quelle heure est le vernissage de Laetitia ?

— Il faut que je sois là-bas à dix-huit heures trente pour installer les toiles des enfants.

— Tu as vu l'heure, il est presque dix-huit heures quinze, il va falloir te dépêcher.

— Mince ! Bon, je file me préparer. Tu viens avec moi ?

— Pas de soucis, je me change aussi.

En moins de cinq minutes, je suis prête. Une douche rapide, un pantalon en lin noir assorti à un chemisier Desigual et des chaussures ouvertes noires font de moi quelqu'un de très... banal. L'avantage de ne pas être superficielle, c'est que je ne perds pas de temps avec le maquillage, la coiffure et tout le reste. Andrew est vêtu d'un jean bleu brut et d'une chemisette blanche. Assez simple aussi. Rapidement, nous nous engouffrons dans la voiture en direction de la galerie, qui est juste à quelques rues d'ici. Il pose une main sur ma cuisse. Je la regarde un court instant avec tendresse, mais sans passion. Je pose ma main sur la sienne et exerce une légère pression. Cet homme est le mien, il va devenir mon mari et rien ni personne ne pourra empêcher notre union.

* * *

Quelque part, au même moment dans Paris.

Je rentre dans ma chambre d'hôtel avec un grand sourire. Une fois de plus, j'ai réussi à la déstabiliser, à la faire douter. J'occupe toujours ses pensées, c'est une

certitude. Je balance mes chaussures à travers la pièce et jette vulgairement ma veste. Cette fois, je ne peux plus reculer, surtout, je n'ai pas envie de faire demi-tour. Alors que je continue de me déshabiller pour aller me doucher, quelqu'un tambourine à la porte. Ce n'est pas vrai !

D'un geste brusque, j'ouvre et découvre ma soi-disant collègue en tenue de soirée.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je viens voir si tu es libre.

— Je n'ai ni le temps ni l'envie d'être libre.

Elle me pousse pour entrer et je reste toujours plantée dans l'entrée tenant la porte ouverte.

— Je ne t'ai pas conviée à entrer.

— Arrête d'être désagréable, tu es épuisant. Et puis prépare-toi, nous sortons ce soir. Quand tu sauras où je t'emmène, tu me remercieras. Profite, c'est jour de fête.

Elle s'approche de moi, me tend une carte puis quitte ma chambre.

— Je t'attends au bar dans dix minutes.

Et elle disparaît dans les couloirs. J'étudie la carte méticuleusement, je me réjouis.

CHAPITRE 4

« Et la douleur était toujours présente. Aimer c'est prendre le risque de souffrir, c'est ce qu'il m'avait appris. »

N.C. Bastian

Les bras chargés des peintures des enfants, nous entrons dans la galerie. Laetitia est en pleine action avec l'aide de Mika et Loïc. Celui-ci vient à ma rencontre me libérer. Tellement happés par les préparatifs, nous oublions de nous faire la bise. Laetitia a décoré avec goût et les peintures qu'elle expose sont magnifiques. Ce sont les œuvres d'un jeune peintre du nom de Paul Werner qui sont présentées. D'ailleurs, il devrait arriver d'une minute à l'autre. Apparemment, il y aura du beau monde ce soir, dont le maire du 18^e arrondissement et le directeur de l'école artistique du 15^e. Je suis sûre que cette soirée va marcher, autant pour Paul que pour Titia, et même pour l'association.

Tandis que Mika et Andrew disposent les toiles par-ci, par-là, Loïc termine la mise en place des tables pour le cocktail et Titia et moi, nous éclipsons dans la pièce annexe qui sert de dépôt, cuisine, vestiaire...

— Tu as fait un sacré travail, toutes mes félicitations.

— Tu es adorable, merci. Je dois beaucoup à Loïc, il m'a vraiment aidée sur ce coup.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu le faire.

— Tu n'as pas à te justifier, tu avais beaucoup de choses à régler cette semaine. Pendant que l'on est toutes les deux, tu as eu des nouvelles ?

— Jonas ?

— Oui.

— Il continue de jouer aux fantômes et de m’envoyer des messages. Aujourd’hui, il m’a dédié une chanson.

Les garçons me coupent en pleine confiance.

— Tout est installé, chérie. Tu veux venir voir si ça te convient ?

— Bien sûr, j’arrive.

Tant pis pour les potins de filles, il y a plus important. Revenant dans la pièce principale, je constate l’accord parfait de toutes les œuvres présentent ici ce soir.

— Très bien, vous avez fait du bon boulot, rapide en plus.

— Attends, tu crois quoi ? Nous ne sommes pas là pour enfile des perles !

Je souris à sa boutade. Loïc arrive avec le champagne et Mika avec le registre des invités. C’est une soirée privée, cela facilite la gestion du cocktail et la sélection des personnes importantes qui auront de l’influence sur l’évolution des carrières. Eh oui, tout n’est qu’une question de stratégie ! Je me faufile vers Titia qui vérifie une dernière fois les quantités de boissons.

— Pas trop stressée ?

— Non, ça va, répond-elle, et toi ?

— Je gère.

— Ce week-end, on se prévoit un petit moment entre filles pour pouvoir papoter pendant des heures, car je suis en manque de toi.

— Volontiers, car moi aussi je suis en manque de toi.

Un câlin comme je les aime et c’est parti. Paul vient d’arriver, Loïc lui saute à moitié dessus, ce qui me fait rire. Mika se poste à l’entrée et accueille les premiers invités. Titia les gratifie d’une accolade chaleureuse, tandis que j’explique à Andrew toutes les étapes de la réalisation des toiles des enfants. Je me prends à mon propre jeu, passionnée par ce que je fais et, du coup, je ne vois pas la première heure passer. Andrew boit mes paroles et me complimente généreusement. Une fois ma visite guidée terminée, nous allons à la rencontre du

Maire pour le saluer. La galerie est pleine à craquer. Loïc et Mika s'activent en cuisine pour réapprovisionner les tables. Je parle avec aisance de l'association à la femme du Maire qui semble fortement intéressée par nos œuvres. Entre temps, je lui présente Justine, qui vient de nous rejoindre. Quand, au loin, j'aperçois Hahona, je m'excuse auprès d'elles pour aller l'accueillir.

— Hahona, je suis ravie que tu sois là. Allons voir Laetitia, c'est à elle qu'appartient la galerie.

— Merci, Allison, c'est très aimable.

Nous partons à la recherche de Titia qui est en pleine conversation avec le directeur adjoint de l'académie des arts du 15^e arrondissement. Elle s'interrompt pour nous présenter. Et c'est là, à ce moment précis, qu'un haut-le-cœur me prend de court, quand je *le* vois face à moi. Abasourdie et effrayée à la fois, je reste là, figée, statufiée. Nos regards s'accrochent, je me liquéfie. Pourquoi faut-il qu'il soit encore plus beau ? Je me gifle mentalement et, le plus discrètement possible, je m'éclipse de la conversation pour filer aux toilettes. Je tremble, j'ai chaud, mon cœur bat la chamade, mes jambes flageolent. C'est impossible !

Je me précipite pour ouvrir le robinet d'eau froide et m'asperge le visage. Je me claque vigoureusement les joues pour me réveiller. Doucement, je me regarde dans la glace, je suis livide. Je m'essuie et prends encore un instant pour recouvrer mes esprits. Je me cramponne à la vasque, les yeux plongés au fond du lavabo, quand j'entends la porte s'entrouvrir. Je ferme très fort les yeux. Inutile de me retourner, je sais que c'est lui. L'odeur de cèdre envahit déjà la pièce, ses pas lourds et pesants, cette façon singulière de refermer délicatement la porte, je sais que c'est lui. Même après plus de trois ans, même les yeux fermés, je le reconnais, nul n'a son pareil. Je suis en transe, projetée hors du temps.

— Si tu penses que je t'ai oubliée, oublie ce que tu penses.

Décharge au creux de l'estomac, je perds pied. Sa voix résonne en moi, c'est agréable et douloureux à la fois. Je suis incapable de bouger.

— Regarde-moi.

Non.

— Ne fais pas l'enfant, retourne-toi.

Pars, Jonas, pitié, pars.

— Je sais que tu es en colère, mais c'est du passé. Nous devons aller de l'avant. All ?

Nous ? Ne cède pas, ne te retourne pas.

— Je sais que tu vas te marier, mais je sais aussi que je t'ai manqué, bébé.

Ne joue pas à ça. Pourquoi suis-je dans cet état-là ? Reprends-toi ma vieille !

— Je le vois à tes mains qui s'agrippent au lavabo au point que tes phalanges blanchissent. Tes jambes tremblent, tes genoux cèdent sous le poids de ton angoisse et, d'ici, je peux sentir ton rythme cardiaque s'accélérer ainsi que ton souffle court.

Je vais craquer, si seulement il ne me faisait pas autant d'effet. Il faut qu'il sorte.

— Tu crois pouvoir lutter contre tes sentiments, rester indifférente à mes présents, m'oublier, m'effacer de tes souvenirs. Si tu m'as réellement effacé de ta vie, comme tu essaies de t'en persuader, alors dis-le-moi dans les yeux. Regarde-moi et dis-moi en face que tu veux que je te laisse tranquille et je le ferai, promis.

Un silence étouffant s'installe. Pourquoi m'est-il impossible de me retourner ? Pourquoi est-ce si dur de lui faire face et de lui balancer ses quatre vérités ?

Allez, ma vieille, prends ton courage et envoie-le chier !

Mais les sentiments à son égard, que j'avais enfouis au plus profond de moi, ressurgissent comme un coup de tonnerre. Ce silence m'opprime, comprime ma poitrine. L'ambivalence des ressentis m'angoisse, mais malgré ça, je suis heureuse qu'il soit là, même si je ne peux pas l'avouer. Je ne contrôle plus rien,

il y a cette connexion entre nous, celle qui me fait perdre pied, celle qui fait que je suis sous son emprise, celle qui me ramène toujours vers lui. C'est horrible. Les doutes m'assaillent et je garde la même position, retenant mon souffle comme si je plongeais en apnée. Je ne me retournerai pas, j'en suis incapable. C'est le moment tant attendu depuis tout ce temps, celui de son retour, c'est surréaliste. De tous les scénarios, je n'avais pas envisagé celui-là. Je ne suis pas prête à l'affronter, je ne bouge pas.

J'entends le froissement de ses habits et je devine qu'il va partir. Je ferme encore plus fort les yeux, crispe mon dos, mes épaules et ma nuque. Je ne suis que douleur.

— J'avais raison, tu vois. Tu ne peux pas me résister. Souviens-toi ; à l'aube du crépuscule demain sur le banc de Montmartre. Une dernière chose ne le laisse plus te toucher, c'est insupportable de vous imaginer tous les deux.

Quoi ?

Le claquement de la porte se fond en écho et je lâche tout l'air enfermé dans mes poumons. Mes muscles se relâchent. Je prends le risque de jeter un coup d'œil dans le miroir. Personne. Soupier et confusion. Je m'enferme dans les toilettes et m'assois un instant dessus. Il faut que je digère ce qui vient de se passer. Jonas, là. Trois ans et demi après avoir disparu, il est réellement revenu. Et moi, comme une idiote, je succombe. Il m'est impossible de lui résister. Pourtant, il faudra bien, je vais me marier. Andrew ne mérite pas ça. Non, demain, j'irai voir Jonas et j'irai lui dire que je veux qu'il sorte de ma vie. Cinq bonnes minutes, c'est environ le temps que je reste ici, sur ces toilettes à fixer le mur. Alors que je suis convaincue, enfin, je crois, de mes bonnes résolutions, je me décide à rejoindre la salle principale. Mais en sortant de ma cachette, la seule chose que je suis capable de faire, c'est de scruter minutieusement tout l'espace à la recherche de Jonas ; sans succès. Soupier et déception. Andrew arrive sur moi énergiquement.

— Chérie, où étais-tu ? Je t'ai cherchée.

Le brouhaha me ramène à la réalité et à Andrew.

— Aux toilettes, tout simplement.

— Tout va bien, tu as l'air un peu pâlotte ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas, juste un coup de fatigue.

— Tu veux qu'on rentre ?

J'hésite un instant, tourmentée par les derniers événements qui m'ont vidée de toute énergie.

— Je veux bien rentrer à la maison et me blottir dans tes bras.

— Alors, allons-y.

— Je vais dire bonsoir et j'arrive.

— Je te suis, chérie.

Je me dirige vers mon amie qui prend un instant de répit en compagnie de Mika.

— Salut les tourtereaux.

— Vous partez ?

— Oui, Mika. Je suis un peu fatiguée, je préfère me reposer. La semaine a été assez chargée, il est temps de récupérer un bon coup.

Je sens le regard lourd de sous-entendus de Laetitia. Évidemment, elle ne peut s'empêcher de me retenir.

— Avant que vous partiez, Allison, tu peux venir une minute avec moi en cuisine ?

Je la dévisage, abattue. Je sais très bien pourquoi elle veut me voir et franchement, je n'ai pas envie d'en parler. Mais devant ses airs de petite malheureuse, je ne peux pas refuser, surtout qu'Andrew ne comprendrait pas.

— D'accord, mais une minute, pas plus.

Avant de pouvoir ajouter quoi que ce soit, elle me tire par le bras et m'emmène, accrochée à sa main, dans la petite salle de réserve. Elle prend soin de fermer la porte derrière nous, pose ses mains sur ses hanches et m'examine de haut en bas. Je me sens légèrement mal à l'aise, mais je ne me démonte pas pour autant.

— Fais-toi plaisir, je t'écoute.

— Je l'ai vu.

— Qui ? La vierge ?

— Je me souviens parfaitement de la photo que tu m'as montré de lui. Je veux tout savoir, dit-elle en se dandinant sur ses jambes.

— Il n'y a rien à savoir. Je ne sais même pas de quoi tu parles.

— Arrête de nier. Vous vous êtes parlé ?

— Non, lui m'a parlé. Je n'ai fait que l'écouter.

— Tu vois que j'ai raison. Et il t'a dit quoi ?

— Rien qui puisse t'intéresser, Titia.

— Tu n'es pas marrante. Je voulais savoir tous les détails et toi, tu fais ta boudeuse.

— Je ne boude pas. Je voudrais seulement oublier cette soirée. Est-ce possible ?

— Hum... intéressant.

— Quoi ?

— Si tu veux oublier cette soirée, c'est que joli cœur t'as encore séduite. Et Andrew ?

— Ça suffit, je m'en vais. Nous reparlerons de tout ça ultérieurement.

Elle m'énerve quand elle bat des cils en faisant mine d'être super malheureuse. En général, je cède à ses caprices, mais là, c'est impensable. Je ne veux pas revenir sur ce qui s'est passé.

— Comme tu veux. Alors je te souhaite une bonne nuit.

—Merci, bonne nuit à toi aussi.

J'abaisse la poignée de la porte, mais je me ravise pour la regarder en face.

— Au fait, merci pour tout, sincèrement. C'était une soirée très réussie, toutes mes félicitations.

Sans espérer un retour de sa part, je fais volte-face et pars rapidement rejoindre Andrew. Je le saisis par le bras et l'entraîne avec moi à l'extérieur.

Arrivés à l'appartement, sans plus attendre, j'entreprends physiquement Andrew. J'ai un besoin vital qu'il me fasse l'amour, il est nécessaire que je le sente en moi. Je veux avoir l'impression que je lui appartiens entièrement. Heureusement pour moi, il répond à mes avances. Je ne peux m'empêcher de le mordiller, ce qui attise sa curiosité. Il est vrai que nous sommes un couple avec des rapports sexuels plutôt conventionnels, mais ce soir, j'ai envie que ça change. Je veux me faire bousculer un peu et me sentir en vie. S'il a répondu à mes baisers langoureux, il reste de marbre sous mes morsures, ce qui me met dans une position délicate, légèrement gênée. Je veux plus, je veux quelque chose de bestial, de brut, de spontané, je veux me sentir désirée. Je suis en rogne et j'ai besoin d'évacuer. Sans cesse, Jonas apparaît en gros plan. Je refuse de fantasmer sur lui pour avoir un orgasme avec mon futur mari. *Je n'en suis quand même pas réduite à ça !*

Pour me venger, de je ne sais quoi, alors qu'il s'applique à tenir un rythme convenable dans un va-et-vient ennuyant, mes doigts s'écrasent sur ses omoplates. Mes ongles s'enfoncent violemment dans son dos en lui griffant la colonne vertébrale. J'espère fortement qu'il va réagir à ma douce violence. Non, il reste tel qu'il est, sans un regard gourmand ou bien un baiser sulfureux. Notre partie de jambes en l'air perdure dans la monotonie. Soupirs et agacements. Merde ! Et l'autre avec sa beauté sans nom qui me revient en pleine face alors que j'essaie de me concentrer davantage. Je revois toutes ces fois où nous

faisons l'amour, l'indécence de ses propos et de ses gestes. Un amant comme ce n'est pas permis. Mieux, tu ne peux pas faire, il faut bien l'avouer. Sous l'emprise des souvenirs de nos étreintes passées, je me perds dans le délice de la satisfaction, au moment où Andrew atteint son propre plaisir. Délicatement, il se place sur le côté et me pose un baiser sur le front. Je lui souris timidement, honteuse des pensées que j'ai eues quelques minutes auparavant. Quelque part, c'est comme si je l'avais trompé et je ne me sens pas tout à fait à l'aise. J'apprivoise ma colère en me glissant sur le flan, son bras vient se faufiler sous mon oreiller et je ferme les yeux. C'est en voyant des roses bleues et un banc flotter dans mon esprit que je pars rejoindre Morphée.

Comme à son habitude, Plume vient me réveiller pour ses croquettes. Très chancelante, je pars à la cuisine lui préparer son repas. En passant devant l'îlot, je vois mon téléphone portable qui clignote, signe d'un SMS ou d'un message sur Messenger. Trop curieuse de découvrir qui m'envoie un message, je saisis le portable tout en donnant à manger à Plume. Quand je découvre le SMS, je laisse involontairement mon portable tomber sur le carrelage. Andrew arrive au même moment. Je me précipite sur mon iPhone avant qu'il ne découvre le message de Jonas. Bien que cela ne soit pas dans ses habitudes de fouiller, je préfère être prudente. Je m'empare du téléphone regarde à toute vitesse le SMS et le marque dans ma mémoire :

Inconnu : « Tu as un corps de rêve à faire bander un poisson. Habille-toi comme ça ce soir. J. »

Mes joues s'empourprent sur-le-champ et une vague de chaleur m'envahit. Andrew ne remarque pas mon cirque et tant mieux. J'ai un sentiment de honte et de culpabilité au fond de moi. Je souris bêtement en imaginant un poisson bandé ; du Jonas tout craché. Le téléphone d'Andrew sonne au même moment et voyant sa tête se décomposer, j'en déduis que c'est le commissariat. J'en profite

pour préparer le petit-déjeuner, faire couler un café et enregistrer le numéro de téléphone de Jonas. Certaines images de la veille me reviennent, mais je préfère les ignorer pour le moment. Je verrai ça après la douche, enfin si j’y arrive. Quand Andrew revient vers moi, quelques instants plus tard, il semble énervé.

— Tout va bien ?

— Je suis désolé chérie, mais je vais devoir t’abandonner aujourd’hui, je dois filer au boulot.

— Je croyais que tu avais posé ton week-end pour te reposer de ta semaine d’examens.

— Oui, mais il y a eu un vol de tableau dans une des galeries du quartier et ils sont en manque d’effectif.

— Je te connais, quand ton regard est fuyant, c’est que tu caches quelque chose. En plus, ta conversation a duré trop longtemps pour un simple besoin de renforts.

— D’accord, tu as raison, mais je ne peux pas en parler.

— Tu en as trop dit ou pas assez, le taquiné-je.

— Non, vraiment, je n’ai pas le droit d’en parler. N’insiste pas, je ne dirai rien.

Même si je comprends son silence, je ne peux m’empêcher d’être vexée. Je sais qu’il est tenu au secret professionnel et que dans certaines situations le fait de parler peut mettre beaucoup de monde en danger. Pour l’embêter, je me renfrogne.

— Ça ne sert à rien de te planquer dans ton café, tu sais pertinemment que je ne changerai pas d’avis.

— Je sais.

Silencieusement, nous prenons notre petit-déjeuner. La journée commence bien. Il s’éclipse à la salle de bain et j’en profite pour relire le message de Jonas.

Arrête ma vieille, c'est mal. Mais c'est plus fort que moi et je retrouve le sourire. Andrew revient vers moi, prêt et penaud.

— Je suis désolé, chérie, tu sais que si je pouvais, je t'en parlerais. Ce sont les ordres. Allez ne boude pas, je ne veux pas partir au boulot fâché, c'est nul. Je t'aime.

— Tu n'as pas à t'excuser, c'est moi. Je t'aime aussi.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse. Un baiser bien routinier, je trouve.

Mais diable, pourquoi je lui inflige tous les défauts du monde ces derniers jours ?

— Je t'appelle dès que j'ai fini, mais ne m'attends pas avant ce soir.

— Ça marche. Bonne journée.

— Bonne journée à toi aussi.

Il disparaît derrière la porte d'entrée. Soupier. Je regarde Plume se rouler sur la moquette du salon et s'en donner à cœur joie. Je m'assois à ses côtés, elle vient se coller à moi et je lui caresse le dessus de l'oreille comme elle aime. Je saisis la télécommande de la chaîne et l'allume. Je m'adosse sur le canapé, jette la tête en arrière et laisse « brisé » envahir les lieux. Rien de tel pour décompresser.

Il est tout juste quatorze heures quand Laetitia arrive. Pimpante, comme à son habitude, elle est resplendissante. Elle a passé une robe grise moulante qui lui arrive au-dessus du genou et elle est chaussée de talons aiguilles noirs. Nous sommes aux antipodes l'une de l'autre en ce qui concerne les tenues vestimentaires. Elle est toujours très bien habillée et coordonnée. De plus, elle n'oublie jamais de se vernir les ongles et de se coiffer. Je ne dirais pas qu'elle est sophistiquée, mais plutôt apprêtée. Ce qui m'a choquée au début de notre rencontre, c'est son caractère en inadéquation avec son apparence. À la voir de la sorte, je m'attendais à une fille quelque peu hautaine et superficielle, une fille pour qui seule la réussite sociale compte. Mais je me suis trompée, Laetitia n'est

pas ce genre de personne. Elle est chaleureuse, joviale, altruiste et a cette folie en elle que j'aime tant. Nous nous sommes rencontrées lors de la soirée d'ouverture d'une école d'art. C'était juste après que Jonas m'ait quittée. J'étais déprimée, dévastée, anéantie. Lorsque j'ai reçu cette invitation, je me suis dit que c'était l'occasion de regarder la réalité en face, que j'avais perdu l'amour de ma vie, qu'il ne reviendrait jamais, qu'il s'était moqué de moi. Lors de cette soirée, j'étais morose et au moment où j'allais partir après une demi-heure seulement, elle m'a agrippé le poignet me retenant de force. Je l'ai d'abord congédiée, mais elle ne m'a pas laissé le choix et j'ai dû la suivre. Nous avons passé la soirée à discuter et à boire aussi. Mais c'est au commissariat que nous avons fini, prises en flagrant délit de tentative de vol de véhicule en état d'ébriété, à son initiative. Et depuis, nous sommes inséparables. La petite anecdote de cette nuit inattendue est sans doute le fait que c'est Andrew qui nous a interpellées. Mais ça, c'est une autre histoire.

À ces souvenirs, je la regarde, amusée, et je l'invite à s'installer sur le canapé.

— Tu préfères un café ou un thé ?

— Un thé, s'il te plaît.

— Comment s'est finie ta soirée ?

— Génial. J'ai terminé à une heure du matin.

— Quand même.

Sans rien oublier, elle me détaille la soirée et le succès des tableaux des enfants, ainsi que ceux de Paul. Cette nouvelle me réchauffe le cœur. Elle est tellement enthousiaste que ses mains gesticulent dans tous les sens. J'ai du mal à la suivre. De temps en temps, elle fait une pause juste pour boire une gorgée de son thé et elle repart dans son monologue, qu'elle finit par conclure sur une note interrogative :

— Tu sais avec qui elle était accompagnée ta nouvelle recrue ?

— Personne à ce que je sache.

— Eh bien si, figure-toi.

— Et alors, en quoi cela me concerne ?

— Mika a identifié toutes les personnes présentes et le nom du cavalier de Hahona n'est autre que « Black Hell ».

Mes yeux sortent de leurs orbites et mon café se renverse sur la moquette. Ma bouche s'entrouvre, mais aucun son n'en sort. Je suis paralysée. Mais où est la caméra cachée ? Que signifie tout ceci ?

Devant mon air décontenancé, Titia hausse un sourcil.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Je hoche simplement la tête en signe d'affirmation, les larmes au bord des yeux. Elle bondit sur moi et me relève la tête, déterminée.

— Écoute Allison, je ne resterai pas les bras croisés face à ton chagrin. Je ne le laisserai pas te détruire une seconde fois. Oublie-le pour l'amour du ciel, ce type est un goujat. À peine revenu, tu pleures déjà. Tu te rends compte du mal qu'il te fait.

— Je le vois ce soir.

— De quoi ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai accepté de le revoir pour lui dire de me laisser tranquille.

— Tu fais croire ça à qui tu veux, mais pas à moi.

— Titia, fais-moi confiance.

— Alors tu peux m'expliquer pourquoi tu ne lui as pas dit directement quand il t'a rencardée, ironise-t-elle.

— Il m'a prise de court.

— Il t'a prise tout court, tu veux dire.

— Laetitia !

— Serais-tu outrée ?

— Enfin, je suis avec Andrew, je t'en prie.

— Tu vois ce que je disais, ce Jonas va te faire du mal non seulement à toi, mais aussi à ton couple. Méfie-toi.

— Je serai prudente, je te le promets.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, mais toi-même.

Je me lève pour aller chercher du café en mettant un terme à cette discussion inutile.

— Et puis après tout, peu importe qu'il connaisse Hahona ou pas, je n'ai que faire de sa vie, j'ai la mienne maintenant. Plus vite, je le remettrai à sa place, mieux ce sera.

Menteuse !

* * *

Au même moment quelque part dans Paris.

Cela fait déjà vingt fois que je change de chaîne, il n'y a jamais rien dans cette foutue télévision. Pour la deuxième fois de la journée, je me douche. Je transpire plus que d'habitude, pourtant, il fait relativement chaud là d'où je viens. Déshabillé de la tête au pied, prêt à entrer dans la cabine de douche, quelqu'un frappe avec véhémence à la porte, je l'ignore. Quinze minutes plus tard, je sors juste avec une serviette autour de la taille et découvre Sacha avachi sur mon lit, grignotant un paquet de chips.

— Que veux-tu ?

— Vérifier que nos affaires avancent.

— J'ai Hahona sur le dos, je n'ai pas besoin de baby-sitter.

— J'avais envie de prendre l'air sur la terre ferme.

— Dégage, j'ai à faire.

— Allison ?

— Si tu oses prononcer son prénom, ne serait-ce encore une fois, je t'envoie brûler en enfer, le menacé-je.

— Ça fait mal ?

— Quoi ?

— De brûler en enfer ?

— Je te le dis une dernière fois, dégage, soufflé-je entre mes dents.

— Sinon ?

Il n'a pas le temps de finir sa question que mon poing s'écrase violemment sur sa mâchoire. Il masse sa joue en feu tout en me toisant du regard. Il est furieux. Je reste sur mes gardes.

— Je te déconseille de recommencer et si jamais tu rates ta mission, soit rassuré, ce n'est pas ton dos que je brûlerai, mais tes couilles, crois-moi, Jonas.

À mon plus grand soulagement, il se volatilise dans une épaisse fumée blanche qui ne manque pas de déclencher l'alarme incendie. Saleté de Sacha, je vais avoir toute l'équipe hôtelière à ma porte. Ça ne loupe pas, elle est au complet. Après leur vérification, ils me laissent enfin tranquille. Bon, je vais pouvoir me préparer pour mon rendez-vous de ce soir. C'est dingue, des rendez-vous, j'en ai eu et à chaque fois, ça finissait en partie de jambes en l'air sans que je me soucie des conséquences. Mais là, avec elle, c'est différent. J'angoisse pour la première fois de ma longue vie. J'appréhende de la revoir et, en même temps, je suis heureux de la retrouver enfin.

II

Pourchasse-moi

« Il est difficile de vaincre une personne qui n'abandonne jamais. »

Babe Ruth

CHAPITRE 5

« *Ton absence qui résonne et déraisonne et je compte les heures, aucun souvenir ne meurt... »*

Léa Castel

L'après-midi touche à sa fin et Laetitia vient de partir. J'attends toujours des nouvelles d'Andrew. Il me faut absolument trouver une excuse pour m'éclipser si tardivement de la maison. Il faut dire qu'avoir un rendez-vous à l'aube du crépuscule fin mai est assez particulier. Comment vais-je justifier mon absence à cette heure avancée de la soirée ? Un impératif à l'hôpital ? Non, je ne suis pas infirmière et encore moins docteur. Prétexter un rendez-vous d'urgence chez le vétérinaire ? Non, à tous les coups, il voudra m'accompagner. Un problème à l'entrepôt ? Non, ceci relève de la police. Soupir et désespoir. *Creuse-toi un peu les méninges, ma vieille, il doit y avoir une solution.* Je tourne en rond dans mon salon. Si je ne trouve pas un plan rapidement, je peux dire au revoir à Jonas et ça, c'est hors de question. Pendant que je me ronge les sangs, le téléphone vibre, c'est Andrew.

— Oui, allô ?

— Coucou, chérie, ta journée s'est bien passée ?

— Oui, oui, merci et toi, tu en es où ?

Je grimace, attendant sa réponse.

— Écoute, ça semble se compliquer un peu. Je crois que je ne vais pas rentrer tôt ce soir. Ne m'attends pas, je suis désolé.

Je retiens mon souffle de soulagement pour qu'il ne se pose pas de question.

— D'accord, prends ton temps. Je vais sûrement appeler Loïc.

— Très bien, je te tiens au courant. Bonne soirée chérie.

— Merci, à tout à l'heure.

Une fois raccroché, j'expire tout l'air de mes poumons, ravie de cette nouvelle. Je suis tellement excitée de retrouver Jonas que je ne culpabilise même pas. Enfin si, un peu quand même, mais face à ma joie, c'est infime. J'ai encore un peu de temps pour me préparer, j'ai envie de me faire jolie, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je commence par la douche, l'eau chaude délie toutes mes tensions, c'est salvateur. Je reste une demi-heure à me prélasser sous le jet d'eau. Je prends soin de me raser les jambes, le maillot et les aisselles, on ne sait jamais. Une fois sortie de la douche, mon peignoir enfilé, je me débats avec mes cheveux qui sont indisciplinés. Quelle galère ! La tenue ; il a dit quoi déjà ? *Tu sais très bien ce qu'il a dit, tu n'as que ça en tête depuis ce matin.* Pas faux. Je reprends mes vêtements d'hier pour m'habiller. Bon, passons aux choses sérieuses, la mise en beauté. J'ouvre le tiroir et découvre un grand vide. Je n'ai quasi aucun maquillage. Oups, je vais devoir composer avec ce que j'ai. C'est sans compter que tout est ultra dur, il a séché faute de l'avoir rangé correctement. Me voilà bien maintenant. Je n'ai plus le choix.

— Loïc ?

— Salut minette, comment vas-tu ?

— Heu... j'ai un petit souci.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je n'ai plus de maquillage, dis-je hâtivement.

Forcément, il manque de s'étouffer.

— De quoi ?

— J'ai un rendez-vous ce soir et j'aurais voulu être jolie, mais le peu de cosmétique dont je dispose est foutu. Tu peux m'aider s'il te plaît ?

— J'arrive.

Je n'ai pas le temps de le remercier qu'il a déjà raccroché. Je lui suis reconnaissante de ne pas m'avoir posé tout un tas de questions même si je me

doute qu'il ne se gênera pas pour me harceler quand il arrivera. Pour passer le temps, je me lime les ongles.

Enfin, Loïc est là, vingt bonnes minutes plus tard avec tout un équipement et une Lise en prime. C'est peut-être un peu exagéré d'avoir amené la maquilleuse de l'enseigne où il travaille, bien qu'ils soient amis.

— Bonjour, Lise, comment vas-tu ?

— Très bien merci et toi ?

— Je ne peux pas être mieux.

— On m'a dit que tu avais besoin de mes services.

Je me tourne vers mon ami et le fusille du regard. Quel culot, j'ai l'air fine moi, maintenant.

— Je ne voulais pas te déranger, je lui ai seulement demandé un coup de pouce, trois fois rien.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, je vais m'occuper de toi.

Nous prenons place dans la cuisine avec un café pour chacun et la séance relooking commence. Loïc, m'étudie sous toutes les coutures et sourit bêtement, je sais qu'il a compris.

— Bon, tu m'expliques minette, où je devine tout seul ?

— J'ai un rendez-vous.

— Avec lui ?

— Oui, mais ce n'est pas ce que tu crois, je vais le sommer de me laisser en paix et de quitter la ville.

— Et c'est pour ça que tu te fais belle ?

— Non, enfin bien sûr que non, c'est... pour... Andrew.

— À d'autres, minette, tu es une piètre menteuse.

— Je ne te permets pas de m'injurier.

— Arrête de faire ta fille choquée et coincée. Je te connais et je te promets que

je ne dirai rien, fais-moi confiance !

— J'ai confiance en toi, ce n'est pas le problème. Le problème, c'est lui.

— C'est normal, il réapparaît dans ta vie trois ans et demi après avoir disparu du jour au lendemain. Si ça se trouve, tu vas enfin avoir les explications que tu attends et tu vas pouvoir aller de l'avant. Tu pourras préparer ton mariage en toute sérénité.

— Félicitations Allison.

— Merci Lise et au fait...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'elle me coupe la parole.

— Ne t'inquiète pas, je serai une tombe. Je n'ai rien entendu.

— Merci, sincèrement. Et toi Loïc, tu as sans doute raison, cette rencontre va sans doute me permettre de tourner la page.

— En tout cas, j'espère que ça se passera bien.

— Moi aussi..., moi aussi.

Trois quarts d'heure plus tard, le résultat est surprenant. Je ne m'attendais pas du tout à ça, c'est du bon travail, vraiment, j'adore le rendu, discret et frais à la fois. Je remercie chaleureusement mes sauveurs avant qu'ils ne s'en aillent. Je termine de me préparer et pars rejoindre Jonas. J'envoie un SMS à Andrew pour le prévenir que je passe la soirée avec Loïc, qui jouera le jeu, et m'engouffre dans la rue. Je stresse. Le revoir, l'approcher, le sentir, lui parler, l'entendre, j'en ai si longtemps rêvé. Mes émotions sont à leur comble, entre amour et haine, je ne sais quoi éprouver. Plus je m'approche du lieu, plus j'ai chaud. Mon rythme cardiaque augmente furieusement et je tremble. *Tu n'as pas idée de te mettre dans un pareil état, ma vieille.* Les nuances chaudes du crépuscule commencent à envahir l'horizon, c'est un cadeau de la nature, une merveille divine que cette alchimie de couleur dans le ciel. Le parc, au bas de Montmartre, est quasi vide de tous ces touristes qui y affluent la journée. Il faut dire que c'est un très bel endroit, où la verdure se lie à l'architecture de la cathédrale. Je contourne le

carrousel où quelques enfants supplient leurs parents épuisés, pour un dernier tour de manège. Je commence à monter les larges marches qui traversent le jardin. Mon regard s'attarde sur les bancs des alentours à sa recherche.

Arrêt sur image, pause respiratoire incontrôlée, perte musculaire, il est là. Oui, c'est bien lui droit devant, sur *LE* banc à côté du réverbère, aucun doute. Mais, il n'est pas seul, il est avec elle, Hahona. Je reconnais sa grande silhouette élancée, même assise, elle garde son élégante posture. Ils sont si proches, je veux dire physiquement. Jalousie. Elle est quasi collée à lui et cet enfoiré a un bras derrière elle. Il glisse le long de son oreille comme pour murmurer un secret. Elle pose à son tour une main sur sa jambe et rit à gorge déployée. C'en est trop pour moi. Je reste bouche bée devant cette horrible scène, faisant tomber mon sac à main, mais rien à faire, je ne peux pas bouger. Je semble calme, là, debout au milieu des escaliers, mais dans ma tête, je les ai déjà tués trois fois. Mon cœur n'est que claquement, mes membres se disloquent sous le poids de la colère. Il m'a fait venir pour se foutre de moi et tout ça avec la complicité de ma nouvelle recrue qui n'est autre que sa petite amie. C'est pitoyable, mais ce qui l'est encore plus, c'est que je me suis fait avoir comme une débutante, pourtant ce n'est pas la première fois. Je sens une larme s'échapper de mon œil droit, c'est déroutant. À ce moment, il tourne la tête vers moi, nos regards se croisent, il se lève et je me sauve en courant. Je l'entends hurler mon prénom, mais je ne céderai pas, je veux juste rentrer chez moi et tout oublier. Quand tout à coup, une lumière me traverse l'esprit.

Zut, mes clefs ! Je stoppe mon élan, manquant de renverser une dame. *Tu n'as pas le choix ma vieille, il faut récupérer ton sac à main.* Je rebrousse chemin, marche d'un pas assuré et déterminé rechercher mon bien. Je contourne encore une fois le carrousel et fixe droit devant. J'arrive vers lui, Hahona a disparu, mais je reste concentrée, je suis énervée contre lui, contre moi, contre la terre entière, en fait. Je ne veux pas lui parler, je prends mes affaires, je repars et j'oublie. C'est tout et c'est comme ça. Au diable Jonas. L'odeur de cèdre pénètre

en un rien de temps mes narines, éveillant certains de mes sens. Je lutte, je détourne le regard, il ne dit rien. Je lui arrache le sac des mains, mais il se lève et me retient par le poignet. À son contact, une décharge électrique se répand le long de mon échine. Puis il me plaque violemment contre le réverbère, une insupportable chaleur corporelle m'étouffe. Il écrase sa bouche contre la mienne et force mes lèvres à s'ouvrir. Je résiste, mais il m'empoigne les cheveux et me tire la tête en arrière de sa main gauche. De la droite, il me maintient les mains jointes entre nos corps. Mon cœur explose. Je capitule sous la fièvre du désir, j'entrouvre ma bouche et sa langue trouve la mienne. C'est une douleur intense. Le regard brûlant, il me dévisage. J'en veux encore. Dans une passion déraisonnée, je lui rends son baiser. Il lâche mes cheveux et mes mains pour prendre mon visage en coupe. D'un geste violent, je le repousse à la limite de la gifle et cours le plus rapidement possible chez moi.

Je suis soulagée de voir qu'Andrew n'est pas encore rentré. Je m'effondre sur le canapé quand quelqu'un frappe à la porte. Ce n'est pas vrai ! J'inspire et expire profondément avant de répondre. Le maquillage dévasté par les larmes, les cheveux ébouriffés par ses mains indécentes et le cœur abîmé, j'ouvre la porte. Je manque de m'écrouler à la vue de Jonas. Je referme aussitôt la porte, mais il la bloque de son épaisse main.

— Laisse-moi entrer, All.

Sa voix est glaciale.

— Fiche-moi la paix, va-t'en.

— Non, je dois te parler, ouvre-moi !

Son ton autoritaire ne laisse place à aucune issue sauf celle de répondre à ses désirs. Je capitule, de toute façon, il ne partira pas, plus têtu que lui, tu meurs. Je me décale pour le laisser entrer. Je ne peux m'empêcher de le contempler. Je suis stupéfaite de sa carrure, c'est vrai qu'il est imposant. Du haut de son mètre quatre-vingt et de sa masse musculaire de quatre-vingt-cinq kilos, il en

impressionne plus d'un. Beaucoup de filles sont à ses pieds, il faut dire qu'en plus de son corps modelé à merveille, son visage est magnifique et ses yeux vous transpercent au premier regard. Sans oublier qu'il dégage un charisme aussi angoissant et dominant qu'envoûtant. Et moi, je suis là, devant lui comme une proie face à un chasseur impitoyable qui ne me laissera aucun répit. *Oh, réveille-toi ma vieille, tu pars en vrille !*

Il tourne autour de moi tel un prédateur et me scrute de la tête aux pieds, c'est déstabilisant. Je triture mes doigts, je ne sais pas quoi dire ou faire. Je suis mal à l'aise.

— Te rappelles-tu ? On avait dit jamais toi sans moi, jamais moi sans toi.

Il est devenu fou, ma parole ! Il me propulse hors de mes gonds.

— Tu me fais quoi, là ? Quand bien même tu serais sincère, il est trop tard. Je t'ai tellement cherché sans savoir où aller, je voulais te voir, j'avais besoin de toi, mais tu t'étais volatilisé. Je t'ai appelé tant de fois pour te parler et, aujourd'hui, je pense que je n'ai été qu'une erreur. Inutile de me mentir. J'ai fait le deuil de notre relation, je réponds, la voix chargée de colère.

— Non, tu as tout faux et je ne vais pas te laisser tout gâcher.

— Tu te moques de moi ? C'est TOI qui es parti sans un mot, c'est TOI qui as disparu du jour au lendemain, TU as tout gâché.

— All, crois-moi que j'aurais voulu que les choses soient différentes.

— Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu t'acharnes sur moi ? Je refuse de blesser Andrew à cause des sentiments que j'ai éprouvés pour toi. D'autant plus qu'ils n'étaient pas réciproques. Je t'en prie Jonas, laisse-moi tranquille. Repars d'où tu viens avec Hahona et sois heureux avec elle.

Il se passe les mains dans les cheveux en levant les yeux au ciel, l'air désespéré. Je détourne le regard.

— Jalouse ?! sourit-il vainqueur.

Tu es refaite, ma vieille ! Je le sens s'approcher dangereusement de moi, je dois résister à son souffle chaud et à son murmure indécent. Je reste muette, les yeux fixés au sol.

— All, regarde-moi !

Même blessée dans mon amour-propre, je ne peux pas m'empêcher de céder à ses injonctions. Je vois une lueur d'espoir dans son regard. Et si j'avais tort ? S'il m'aimait ? Impossible ! Je me berce d'illusions, encore une fois. Il faut que je me raisonne et que je sauve ma peau avant qu'il ne soit trop tard.

— C'était pas prévu que je parte. Il faut que tu me croies bébé, je vais arranger les choses et on rattrapera le temps perdu.

Ses lèvres effleurent les miennes et son regard s'attendrit. Il me parcourt du bout des doigts et replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille gauche, sans un mot. Son regard devient charnel et sensuel. Il place une main sur mes reins et me colle contre lui. Il relève mon menton et me dévore des yeux. Je fonds littéralement sous sa beauté et son charisme. Je suis décidément sous l'emprise totale de cet homme démoniaque.

— Tu es si belle All, j'ai faim de toi.

Je crois ne pas tout comprendre à ses propos tant ceux-ci sont maladroits et dénués de bon sens.

— Que veux-tu ?

— Only you baby.

Je manque de m'étouffer à cet aveu. Il y a quelques minutes à peine, je me promettais de l'oublier pour toujours, de ne plus jamais le revoir et maintenant, je suis prête à m'abandonner dans ses bras, seulement parce que j'en ressens le besoin. Mais si je le laisse imprimer des traces indélébiles sur mon corps et dans mon cœur, je sais que je ne pourrai pas y survivre une seconde fois. Je suis tiraillée entre mon cœur et ma raison. Et là, je croise son regard et un éclair foudroie ma conscience. Oui, c'est lui, lui qui chamboule tout sur son passage,

qui renverse ma vie et qui, en ce moment même, me fait oublier ce qui me fait mal, le temps d'un instant. C'est lui et seulement lui. Je ne veux que lui, uniquement lui. J'approche mes lèvres des siennes, en passant mes bras derrière sa nuque et emmêlant mes mains dans ses cheveux.

— Dis-moi que je t'ai manqué, bébé.

— Jonas.

— Dis-le-moi All.

— Tu... m'as... manqué, murmuré-je.

Puis il écrase ses lèvres contre les miennes. Et, à ce moment, je sais pertinemment qu'il a gagné. Il a un contrôle total sur moi, il a ce magnétisme inéluctable sur mon esprit et mon cœur. La chaleur de ses mains glisse sous ma chemise, son contact me donne la chair de poule. Une once de lucidité me ramène à la réalité ce qui met un terme à notre étreinte. Je le repousse pour la seconde fois de la soirée. Il me regarde incrédule. D'une voix mal assurée, je lui ordonne :

— Sors de chez moi Jonas et ne reviens jamais.

— ...

— J'ai dit sors de chez moi et de ma vie.

— C'est impossible.

— À l'impossible, nul n'est tenu.

— Je suis l'exception qui confirme la règle alors, sourit-il.

— Il n'y a rien de drôle.

Il passe ses mains derrière sa nuque, ce qui le rend encore plus craquant.

Arrête ma vieille, pense à Andrew.

— Je ne sais pas pourquoi tu m'as retrouvée et je ne veux pas connaître tes motivations, mais sache une chose, c'est que je ne te laisserai pas m'anéantir une

fois de plus. Je suis en couple et je me marie dans sept mois. Je suis heureuse et comblée, alors fiche-moi la paix.

Le visage déformé par la colère, le corps crispé de haine, il plante ses yeux noirs dans les miens. Puis il ouvre la porte sans prendre la peine de se retourner.

— Ce n'est pas fini...

La porte claque bruyamment et résonne dans le couloir. Je reste là, dans le salon, perdue, j'attends. Mais j'attends quoi ? Peut-être que la porte s'ouvre de nouveau, qu'il réapparaisse. Il ne reviendra pas, c'est fichu. *Oublie-le, bonté divine !*

Je pars me préparer un thé et m'affale dans le canapé. L'heure qui suit est affreusement longue, je ne cesse de regarder la porte d'entrée.

* * *

Quelque part au même moment dans un club.

La chaleur du club est intenable, j'en suis à ma troisième vodka. Je suis remonté depuis qu'elle m'a repoussé. Deux fois en plus, la garce. Je n'ai absolument aucune patience, ce qui ne m'aide pas beaucoup. Elle m'a vraiment gonflé quand je suis allé la voir chez elle. Il en a fallu de peu pour que son mec rentre d'ailleurs.

Sa mission était finie, il allait partir, mais heureusement Hahona est intervenue et a piraté les réseaux informatiques. Du coup, il a dû rester le temps d'intercepter les hackers. Et quand j'ai donné le signal à ma collègue, comme par magie, tout est revenu à la normale au commissariat. Et je rage, de la savoir dans le même lit que lui. Je fulmine. J'ai avancé sans trop savoir où j'allais et me voici, ici, dans un club de strip-tease à boire comme un con. En voyant toutes ces beautés se déhancher devant moi en lingerie ultra sexy, je compte bien m'en faire une ce soir. Une créature appétissante m'arrache à mes pensées salaces et

prend place à mes côtés. Il suffit de deux verres et de trois battements de cils pour la faire succomber.

Je commence à lui caresser les cuisses en remontant vers son entrejambe. Elle pose ses mains sur mon torse et je l'embrasse dans le cou. J'y mets de la bonne volonté, mais c'est le drame, impossible de choper une érection. L'image d'Allison me revient en pleine face, m'empêchant de me concentrer sur la blondasse qui n'attend qu'une chose, que je la fasse grimper aux rideaux. Comment vais-je me sortir de ce pétrin ? Plus j'essaie, plus ça me gonfle et moins j'y arrive. Pourtant, cette fille a la peau douce, mais pas autant qu'All, ses lèvres sont exquis, mais pas autant que *les* siennes. Son corps sort tout droit d'un magazine, mais je préfère *ses* formes. C'est bon, je n'aime pas perdre mon temps. Il suffit de quelques caresses de mes doigts experts et la voilà en extase sur la banquette. Elle est en pleine jouissance, mais elle en veut plus. Elle se tortille dans tous les sens et au moment où elle me grimpe dessus, je la stoppe sèchement :

— Tu es trop rapide pour moi, tu ne tiendras jamais le rythme, poupée. Va donc te faire un puceau, c'est plus de ton niveau.

Et comme un bel enfoiré, je me lève et je me casse sans me soucier de cette fille. Une fois dans ma chambre d'hôtel, je n'arrive pas à trouver le sommeil, je suis comme fou. *L'*imaginer dans les bras de cet Andrew m'horripile. Après une douche salvatrice et un somnifère, je m'endors enfin, emportant avec moi le baiser de ce soir.

CHAPITRE 6

*« Ma raison somnolait
Ma conscience me conseillait
Mon subconscient me déconseillait
Mais mon esprit veut s'envoler. »*

Maître Gim's

Une main coquine me tire de mon sommeil, mais je n'ai pas du tout envie de m'adonner à ce genre de sport matinal. Mon corps est tout engourdi et mon cerveau dort encore. Ma féminité ne répond pas à ses caresses. D'autant plus quand j'ose ouvrir la moitié d'un œil sur le réveil et que je constate qu'il est à peine sept heures. Je suis plus qu'agacée et je ne peux m'empêcher de bouger dans tous les sens pour lui faire ôter sa main en maugréant dans mon oreiller. Pour seule réponse, il m'embrasse sur la tempe et se lève. Du coup, je tourne en rond dans le lit en ressassant les images de la veille. Impossible de me rendormir. J'ai beau me tourner, me retourner encore et encore, je n'arrive pas à retrouver le sommeil. Les yeux grands ouverts fixant le plafond, j'entends la porte d'entrée, ce qui sous-entend qu'il est parti faire un footing.

J'ai trompé Andrew. J'ai embrassé un autre homme. Comment vais-je pouvoir le regarder dans les yeux ? Je suis soulagée qu'il soit parti courir, ça me laisse plus de temps pour... je ne sais pas quoi, mais ça me laisse du temps avant de me retrouver face à lui. Comme si j'étais une magicienne, je chasse tout ce merdier d'un coup de baguette de magie et je commence à classer mentalement toutes les choses à faire aujourd'hui. D'abord, je dois appeler ma mère, cela fait plus d'une semaine que je n'ai pas eu de ses nouvelles et je vais avoir droit à tous les sermons possibles. Et il y a ma sœur aussi, la copie conforme de ma mère. Tant pis, je lui téléphonerai dans la semaine, je ne vais pas me farcir les deux dans la même journée. Ensuite, je dois aller à la galerie récupérer les tableaux invendus

pour les accrocher dans le hall d'accueil de l'hôpital et je dois faire un saut à l'entrepôt pour récupérer les bombes de peinture métallisée que j'ai oubliées l'autre fois. L'effet marraine la bonne fée comme dans Cendrillon n'était qu'un conte. Je repense à Andrew, à ce que je lui ai fait en embrassant un autre, à ma trahison. J'aurais dû y penser avant, j'aurais dû résister, mais comment ? Je n'ai aucun cran face à Jonas, je ne suis qu'une petite chose. Il faut que j'arrive à faire comme si de rien n'était, comme si c'était une parenthèse, une parenthèse de merde, d'accord. Et par-dessus tout, je dois faire un effort avec Andrew, il ne mérite vraiment pas mon attitude désagréable. D'autant plus qu'il est dans l'attente de ses résultats et que c'est tout de même une position inconfortable et stressante. Pour me faire pardonner, je lui proposerai un cinéma en fin d'après-midi suivi d'un petit restaurant et, pour terminer, un petit câlin coquin sous la couette. Ça, c'est un chouette programme. Me voilà de meilleure humeur d'un coup. Je devrais même en profiter pour aller chercher quelques viennoiseries à la boulangerie du coin. Sachant qu'il part en général une bonne heure courir et que cela fait tout juste quinze minutes qu'il est sorti, je vais encore m'octroyer cinq minutes de plus sous ma couette. Un petit brin de musique et je laisse mes pensées divaguer sur la journée qui s'annonce bien. Plume me rejoint et s'installe sur mes jambes tout en ronronnant. Que demander de plus ? Ma quiétude est interrompue par l'arrivée d'un SMS. Qui est-ce à cette heure ?

Trop curieuse, je ne mets pas longtemps pour récupérer mon portable sur la table de nuit. Ma respiration se bloque :

Jonas: « Salut bébé, bien dormi ? »

Je reste scotchée devant sa désinvolture. Mais le pire, c'est qu'il persiste.

Jonas : « Tu es habillée comment, All ? »

Je déglutis avec difficulté. Que pourrais-je répondre ? Je sais, je vais lui dire que je suis au lit avec Andrew. Ça devrait le calmer, ou pas. Je n'ai pas le temps

d'écrire mon message, qu'un nouveau SMS arrive.

Jonas : « Tu portes une petite culotte ? »

Goujat ! Sans réfléchir, je lui réponds le premier truc complètement débile qui me passe par la tête, sans me soucier de mettre le feu aux poudres.

Moi : « Je ne porte plus rien, Andrew m'a totalement dévêtue avant de me posséder. »

Oups, qu'est-ce que tu viens de faire ma vieille ? Ni une ni deux, il répond.

Jonas : « Si tu oses me provoquer encore une fois, j'envoie ton mec en mission loin de toi. »

Moi : « Quoi ? »

Jonas : « Je te parie qu'hier soir, pendant que tu m'embrassais, lui était retenu au poulailler à cause d'un hacker. Sans quoi, je n'aurai jamais pu venir chez toi. »

Mais il est devenu fou ma parole ! Sans que j'aie le temps de répondre, il renchérit de plus belle.

Jonas : « Je n'hésiterai pas à faire jouer mes relations, autant que tu t'y habitues. Ne lève pas les yeux au ciel, tu vas me rendre fou et je serai obligé de te rejoindre sous la couette. »

Je corrige, il n'est pas devenu fou, il est complètement détraqué. Et comme une andouille, une fraction de seconde, je souris avant de revenir à la réalité. Là, je suis allée trop loin et sa menace m'effraie. J'ai peur. Peur qu'il aille tout révéler à Andrew et qu'il me quitte. Je ne pourrai pas m'en remettre, je ne veux pas le perdre même si...

— Oh, non, Plume, tu abuses !

Je suis dépitée par mon chat. En voulant attraper une mouche, elle a renversé un vase qui a explosé en mille morceaux.

Bon, la journée continue, Jonas m'a mis les nerfs en pelote, Plume m'exaspère et ma vie part en sucette. Je crois que je vais craquer. *Allez, reprends-toi !* La priorité ce n'est pas Jonas, mais Andrew. Mais là, le plus urgent, c'est de ramasser les sottises de Plume. Mon petit remède magique pour me calmer et c'est parti. « Ma beauté » envahit les lieux et je m'affaire à ma tâche. Le sol nettoyé, je file à la salle de bain me rafraîchir et m'habiller. Je m'approprie chacune des paroles de mon idole et je me sens apaisée. Je chausse mes converses blanches, enfile ma veste en jean et pars à la boulangerie. Je remonte à la hâte avec mes viennoiseries et m'attelle à préparer un petit-déjeuner de champion à mon homme. Andrew rentre pile au moment où j'ai fini de dresser la table. Un léger baiser du bout des lèvres et il file à la douche. Une fois terminé, il me rejoint et je dessine des yeux ses abdominaux que je devine à travers son t-shirt blanc. Il faut admettre qu'il est quand même bien bâti le gaillard. Il n'est pas plus grand que moi, un mètre soixante-dix, tout au plus pour soixante-dix-huit kilos qui sont répartis avec harmonie. Ses épaules carrées et son dos charpenté sont un délice pour mes rétines. Il doit aussi son charme à ses yeux bleus qui sont parfaitement dégagés puisqu'il a les cheveux courts. En y pensant, il est le contraire de Jonas qui lui a les yeux d'un noir impénétrable et les cheveux qui lui tombent à la naissance de la nuque.

— C'est pour moi tout ça, chérie ?

— Je voudrais me faire pardonner de ma mauvaise humeur de ce matin, je suis désolée.

Il s'approche de moi, me prend dans ses bras pour me chuchoter :

— Ce n'est rien, il y a des jours comme ça, ne t'inquiète pas.

Il desserre son étreinte pour pouvoir m'embrasser passionnément avant d'ajouter :

— Si à chaque fois que tu es de mauvaise humeur tu me prépares un petit-déjeuner comme celui-ci, je veux bien que tu sois mal lunée tous les matins.

Et pour seule réponse, je lui tire la langue et pars m'asseoir en face de lui.

— Tu as passé une bonne soirée avec Loïc ?

Hormis le fait que j'ai revu mon ex en compagnie de ma nouvelle recrue, ce qui m'a fortement déplu et que je t'ai trompé, ça va.

— Oui, une très bonne soirée.

Ce qui est bien avec Andrew, c'est qu'il ne pose jamais de question, il n'est pas d'une nature très curieuse. J'avoue que ça me plaisait au début de notre relation, mais, maintenant, j'ai l'impression de faire partie des meubles. Ça me blesse un peu qu'il ne s'intéresse pas plus à moi. Je sais qu'il ne pense pas à mal, il me le dit assez, c'est juste qu'il ne ressent pas le besoin d'en savoir plus. Je confesse que cela me vexe et m'offense à certains moments. Psychologie féminine diront certaines.

Tandis que nous dévorons tout d'une traite, je lui détaille mes plans pour cette journée ensoleillée. Fort heureusement pour moi, il approuve. C'est vrai que depuis le retour de nos vacances, la semaine dernière, nous n'avons pas eu beaucoup de temps ensemble. Entre ses examens et le vernissage à la galerie, sans oublier le retour de Jonas, la réalité nous a vite rattrapés. Trop vite d'ailleurs.

Une fois la table débarrassée, je profite du fait qu'Andrew se pose devant l'équipe 21 pour téléphoner à ma mère. Au bout de cinq sonneries, elle décroche enfin.

— Bonjour, ma fille, comment vas-tu ?

— Très bien et toi maman ?

— On fait aller.

Ma mère et ses expressions toutes faites.

— Je venais juste un petit coup aux nouvelles.

— Tu vois, il n’y a rien de spécial à dire.

— Donc tout va pour le mieux ?

— Tu habiterais vers chez nous, tu le saurais, répond-elle sèchement.

— Tu ne vas pas remettre ça sur le tapis. Ça fait bientôt quatre ans que je suis partie, je t’en prie.

Ma mère fait partie de ces espèces dites redoutables.

— Ce n’est pas une raison pour ne pas en parler. Tu sais ta sœur et moi, nous n’avons toujours pas digéré ton départ. Toi et tes lubies de toute façon, c’est n’importe quoi. Regarde où cela t’a menée. Tu t’es fait prendre pour une idiote par le premier venu dès ton arrivée, la preuve, il t’a quittée, sans nouvelles, du jour au lendemain. Tu travailles pour une association où tu n’as aucun avenir professionnel, parce que faire du gribouillage avec des mômes, pour moi ce n’est pas un vrai travail, c’est une perte de temps. La seule chose qui te sauve, ma fille, c’est ton petit ami. D’ailleurs, il serait temps de penser au mariage, ne serait-ce que pour ta sécurité financière. Regarde ta sœur comme elle s’en sort, elle. Elle est responsable des ventes de son entreprise sur tout le secteur ouest de la France. Au moins une qui ne me donnera pas tout de suite des cheveux blancs. Non, vraiment Allison, ressaisis-toi. Tu commences à me faire honte, tu vaux mieux que ça.

Odieuse, irrespectueuse, égoïste, profiteuse et j’en passe. Tous ces adjectifs collent parfaitement à la personnalité abjecte de ma mère. Si je ne la connaissais pas autant, je pourrais croire qu’elle est le diable. C’est décidé, je ne l’appelle plus, c’est fini. Si à chaque fois, je me prends des coups comme ça, c’est inutile de persévérer à vouloir recréer un lien. C’est déjà pour ça que j’ai mis de la distance et que je suis venue vivre sur Paris. Pour échapper à ses remontrances sur mes choix de vie. Je croyais que mon éloignement la ferait réagir, mais bien au contraire, cela n’a fait que renforcer ses pensées négatives à mon égard et son manque de confiance en moi. Je laisse tomber, définitivement.

— Écoute maman, je sais que je ne suis pas la fille exemplaire que tu rêvais d'avoir. Je ne suis pas comme vous, certes. Je ne suis pas attirée par l'argent et le pouvoir. Je veux juste faire ma vie comme je l'entends et me laisser guider au gré de mes folies. Alors dorénavant, je vais arrêter de te téléphoner, car je n'en peux plus de tes reproches excessifs. Je suis désolée maman que cela se termine comme ça, mais je ne peux vraiment plus supporter une remarque de plus. Tant que tu n'auras pas changé d'avis à mon sujet, il est inutile de me contacter. Sache que malgré tout, je t'aime. Bonne route maman.

Sans lui donner le temps de répondre, en larmes, je raccroche. Et voilà une page de plus qui se tourne. Parce que je sais pertinemment que ma mère est bien trop fière pour se remettre en question et je ne parle même pas de ma sœur. Je reste un moment dans ma chambre. Bon, ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu, mais paradoxalement, je suis soulagée de lui avoir dit ce que je ressentais. J'ai un poids en moins sur le cœur et sur les épaules. Je ne sais pas quelle tournure prendra cette discussion par la suite, mais une chose est sûre, c'est que je ne me laisserai plus traiter de la sorte. J'ouvre la fenêtre pour prendre une bouffée d'oxygène avant de rejoindre Andrew. Je ne veux pas qu'il me voie dans cet état. Il va devenir fou d'inquiétude, dire plein de grossièretés à l'égard de ma famille, mais une fois devant eux, il fera profil bas. Ce qui, bien sûr, a le don de m'énerver. Si seulement il pouvait assumer ce qu'il pense. Mais non, Monsieur est bien trop frileux. Il a peur que sa réaction puisse engendrer des conflits familiaux, mais s'il savait comme je m'en moque. Évidemment qu'il le sait, je lui ai dit à plusieurs reprises. Ce qui est dommage, c'est son manque d'assurance, pourtant pour un policier qui souhaite intégrer les forces spéciales, c'est tout de même le comble. De toute façon, dès qu'il s'agit de moi, j'ai l'impression que tous ses repères lui échappent et qu'il attend que je décide. Comme il me dit souvent « quoique tu fasses, je te soutiens. » *Oui, c'est ça, tu me soutiens, mais tu n'endosses pas mes choix, je me débrouille toute seule. Au*

moins avec Jonas, je n'aurais pas ce problème ; les conséquences, lui, il s'en fiche. *Tu t'entends, tu es en train de comparer Andrew et Jonas, reprends-toi !*

Je me surprends à scruter la rue dans l'unique espoir de l'apercevoir. Je consulte mon iPhone à la recherche d'un message, sans succès. À ce moment précis, c'est avec lui que j'ai envie de partager ma douleur. Lui seul a les mots pour me reconforter et me faire aller de l'avant. Il sait, avec une précision hors pair, ce dont j'ai besoin à l'instant propice. Nous avons toujours une connexion mystérieuse qui nous lie. C'est comme ça et c'est tout. Face à son absence, la nostalgie empiète sur ma bonne humeur. Soupir et déception. J'ai besoin de prendre l'air, de faire un tour. Je dois sortir rapidement. Je vais aller à la galerie pour récupérer les œuvres des enfants. J'en serai quitte pour ressasser tout ce cirque et me ronger les sangs. Je rechausse mes converses blanches et laisse tomber la veste, les températures pour un début de mois de juin sont déjà « au-dessus de la normale saisonnière », comme disent les présentateurs météo.

Andrew est toujours affalé sur le canapé. Plume est venue se câliner contre lui et dort.

— Ça va, je ne vous dérange pas tous les deux ?

— Pas du tout, mais je t'en prie, tu peux te joindre à nous, il reste une petite place.

— C'est trop aimable, mais je vais à la galerie puis à l'entrepôt. Je serai là vers midi.

Je m'empare de mes affaires et m'apprête à sortir.

— Ce qui dans ton langage féminin, signifie treize heures.

— Ben voyons, ne te gêne pas surtout. Qui est-ce qui devait rentrer en début de soirée hier ?

— Ce n'est pas de ma faute, nous avons été victimes d'un hacker.

Ces mots font écho en moi. Ce n'est pas possible. Et moi qui ne le croyais pas, qui n'a pas tenu rigueur de ses menaces.

— Et, vous l'avez eu votre hacker ?

— Non, ça devait être un petit jeune qui tentait son premier coup d'essai, parce qu'il s'est rétracté tout seul. Mon supérieur m'a envoyé un SMS ce matin me confirmant qu'il n'y avait pas eu récurrence. Ça arrive parfois ce genre de connerie.

Si seulement tu savais que tu es à mille lieues de la vérité. Si tu savais que c'est à cause de moi, enfin, de Jonas. Mais diable, comment fait-il ? Il y a tellement de mystère qui entoure cet homme, c'est une énigme à lui tout seul.

— Tant mieux alors. Bon, j'y vais. À tout à l'heure.

— Et mon bisou ?

Je me penche vers lui et lui dépose un rapide baiser, du bout des lèvres.

À peine ai-je franchi les portes de la galerie, que Laetitia me saute dessus.

— Salut ma belle.

— Laetitia. Que me vaut ce sourire radieux et hypocrite ?

— Tout de suite les grands mots. Je suis heureuse de te voir et tu m'accuses des complots les plus malsains.

— Prépare-moi un café, s'il te plaît.

— Génial. C'est comme si c'était fait.

Dans notre langage codé de filles, préparer un café signifie : « OK, je vais tout te raconter », ce qui fait le bonheur de ma meilleure amie. Il ne manque plus que Loïc, là, au milieu et ils s'en donneraient à cœur joie pour me cuisiner comme une dinde rôtie. Je n'ose même pas imaginer le sketch. Je me secoue mentalement et efface cette scène atroce. Pendant que le café coule, je jette un coup d'œil aux ventes. Effectivement, elles sont plutôt bonnes. Le bénéfice

récolté pourra nous permettre de financer le surplus de matériel pour les festivités du 14 juillet.

Perdue dans mes pensées professionnelles, Laetitia me fait sursauter avec ses talons aiguilles qui claquent contre le sol bétonné.

— Tiens, ton café.

— Merci.

Nous restons quelques secondes silencieuses face à un tableau de Paul Werner. Une peinture très simple, une cage à oiseaux noire sur un fond blanc qui renferme la silhouette d'une femme assise sur une branche. Cette femme donne l'impression d'une âme qui attend depuis bien trop longtemps que quelqu'un vienne la libérer. Cette œuvre est peinte en reflet, comme un miroir. C'est très touchant et émouvant. C'est impressionnant comme certaines toiles peuvent paraître si simples et si complexes à la fois. Je m'attarde un peu trop sur l'œuvre que je trouve fascinante, quand Laetitia intervient.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— La peinture ou la femme ?

— Tu connais la légende ?

— Non.

Je reste fixée sur cette secrète inconnue qui m'intrigue.

— C'est Louange. On raconte que Louange n'est autre que la femme du diable. Éperdument amoureux, il en a oublié de faire le mal sur Terre. Afin de rétablir l'équilibre entre le mal et le bien, les Mayas ont enfermé Louange dans une cage et l'ont emprisonnée dans une toile. Satan est devenu fou et a provoqué un violent séisme qui a tout ravagé. La toile fut perdue au cours de ce cataclysme.

Je m'imagine la douleur de perdre son seul et unique amour, comment survivre ? Attentivement, j'écoute Titia poursuivre.

— Bien des peintres ont tenté de reproduire cette toile, que tant convoitent,

mais celle où est enfermée Louange est particulière. Tu vois là, entre les barreaux, à l'aube du crépuscule uniquement, on peut découvrir les lettres L et S s'entremêler. À ce jour, la toile est toujours introuvable et crois-moi, celui qui la trouvera, si elle existe, aura en sa possession tous les péchés réunis et pourra fraterniser avec l'enfer. Voilà la petite histoire de ce tableau. Mais je te rassure, Paul n'est qu'un imitateur, ce n'est pas la vraie toile.

— Captivant. Je suis fascinée. Tu imagines la persévérance dont il doit faire preuve pour la retrouver. Je comprends l'air triste de Louange. C'est une histoire aussi mystique qu'envoûtante. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me touche profondément. Et figure-toi qu'une part de moi y croit. Et si c'était vrai ? Imagine, on réunit les deux amants, tu ne trouverais pas cela magique ? Elle serait enfin libérée de sa toile. Elle doit être si triste et doit croire qu'il l'a peut-être abandonnée, ou qu'il a refait sa vie ou qu'il ne l'aimait pas assez pour...

Titia me coupe dans mon euphorie.

— Allison, ce n'est qu'une légende, calme-toi. Ne crois pas que tu as la prétention de retrouver un tableau inexistant, c'est un conte, uniquement.

— Tu as sans doute raison, je me suis laissée emporter par la beauté de cette histoire tragique.

Menteuse ! La lumière à l'aube du crépuscule ? L'heure des rendez-vous de Jonas... *N'importe quoi, tu dérailles !* Bien qu'il soit mystérieux, il ne peut pas être le diable, quand même, je m'en serais aperçue !

Étrangement, je suis convaincue que ce n'est pas qu'une légende, mais que celle-ci existe.

— Bon, et ta soirée, tu me racontes ou l'on se fait un après-midi contes et légendes ?

Mes joues s'empourprent aux images de nos baisers passionnés.

— Quand j’y suis allée, il n’était pas tout seul. Il était accompagné d’Hahona. Ils semblaient si proches, du coup, j’ai rebroussé chemin.

— C’est tout ?

— Il m’a suivie jusqu’à l’appartement, on s’est disputé et il est parti.

— Comme ça ?

— Oui, comme ça. On peut changer de sujet, s’il te plaît. Je ne veux plus en entendre parler, même, l’évoquer. C’est de l’histoire ancienne.

— Tu as toujours été une piètre menteuse, mais je vais faire semblant de te croire.

En guise de remerciement, je dépose un baiser sur sa joue. Elle me prend dans ses bras et ne peut s’empêcher de me mettre en garde.

— Fais attention à toi.

Nous passons l’heure suivante à discuter du vernissage, qui fut un grand succès. Une fois la voiture chargée, je salue chaleureusement mon amie et part en direction de l’entrepôt.

Après avoir montré mon badge et mon autorisation d’accès, je peux enfin pénétrer dans les locaux. Je n’étais pas revenue ici depuis la semaine dernière. Les patins à glace sont toujours au même endroit, je souris. Je range toutes les toiles dans un coin de la pièce et pars me refaire un café. La tasse en main, je prends appui sur la table et regarde dans le vide. Je repense à ce tableau, à cette légende, à cette lumière dite « à l’aube du crépuscule ».

Arrête ma vieille, oublie tout ça.

Je me secoue mentalement et commence à récupérer les affaires nécessaires pour demain à l’hôpital. Tandis que je suis focalisée sur le matériel dont j’ai besoin, le couinement de la lourde porte en ferraille me fait sursauter.

Je me retourne furtivement et je *le* découvre là, dans l’embrasure de la porte. Impossible, comment a-t-il su où j’étais et comment est-il rentré ? Peu importe,

il est à quelques mètres de moi et il est encore plus beau qu'hier. Il porte un jean brut, accompagné d'un t-shirt gris moulant qui marque ses abdominaux et laisse ressortir ses puissants biceps. Le voir ici me provoque un électrochoc et mon cœur montre des soucis de coordination. Je suis hypnotisée par la beauté diabolique de cet homme.

— Quand tu auras fini de me mater, tu me feras signe bébé.

J'ai le visage qui prend feu instantanément. Toute gênée, je baisse les yeux et fixe mes chaussures.

— Ne rougis pas, je suis flatté de te faire toujours autant d'effet. Tu es disposée à discuter ?

Ça, c'est la meilleure.

— Que fais-tu ici ?

— Parler.

— Je veux dire, comment as-tu su que j'étais ici ?

— Laisse courir bébé, tu ne pourrais pas comprendre.

— Je dois me contenter de cette réponse ?

— Oui.

Inutile d'insister, je n'aurai pas d'autres explications, je le sais.

— C'est toi qui es parti hier soir, je te rappelle, je poursuis.

— Est-ce un reproche ?

— Tu rigoles, j'espère ?

Il a le don de m'énerver en un rien de temps.

— Non.

— Écoute Jonas, je vais te le demander une toute dernière fois, laisse-moi tranquille. Je voudrais juste que tu t'en ailles et que tu m'oublies.

— Arrête de te mentir.

Il se rapproche de moi dangereusement. Il faut que je tienne le coup, je ne peux pas céder à chaque fois que je le vois.

— Tu trembles et tes pupilles se dilatent.

— Ne t'approche pas.

— Ne lutte pas.

— Va-t'en.

— Non.

Il est à deux pas de moi, je sens son souffle chaud et ce magnétisme qui se dégage de son corps comme une aura qui nous enferme dans sa bulle. Ne pas succomber, ne pas céder. Trop tard. Ses lèvres sont déjà sur les miennes. Son regard noir transperce le mien. Ses mains me maintiennent contre lui. C'est une délivrance, je suis si bien. Pourquoi ai-je peur alors ? Je voudrais capturer ce moment dans un sablier et ne jamais revenir à la réalité. Quand il décolle sa bouche de la mienne, je le ramène à moi immédiatement. Je passe ma main dans ses cheveux pour le garder tout près. À cet instant, peu m'importe les mystères qui l'entourent, son lien avec Hahona et ses secrets, je veux qu'il soit à moi, le temps d'une folie, le temps d'une insouciance, d'une rédemption. Mais lorsque mon téléphone m'avertit de l'arrivée d'un SMS, je reviens à la réalité. Sans réfléchir, je le repousse. Et la haine reprend le dessus sur la situation.

— Sors d'ici, je ne veux plus jamais te revoir.

— Arrête, All. Tu me veux autant que je te veux.

— Tais-toi et pars.

— Laisse-moi t'expliquer.

— Il n'y a rien à expliquer. Je ne veux rien savoir, je m'en moque de ta vie et de ce que tu ressens. Tu veux que je te dise quelque chose ?

Il me fixe, haussant les sourcils et passe les mains dans ses cheveux. Il ne dit rien, il attend et je continue en haussant le ton.

— Tu ne sais faire qu'une chose, c'est de me détruire. Alors, tu sais quoi ? Vas-y, détruis-moi et n'en parlons plus. Mais cette fois, je te conseille de bien viser, car je ne te louperai pas. Je t'en prie fais-toi plaisir, c'est porte ouverte aujourd'hui. Réduis-moi en une chose, en TA chose, au point de faire jaillir l'intégralité du sang qui coule dans mes veines. Piétine mon cœur, rends-le méconnaissable, misérable et tu verras que tu te trouveras pris à ton propre piège. Continue ton petit jeu avec moi. Détruis-moi et tu vivras avec le poids de ma déchéance sur le dos.

Ma voix n'est que hargne et sanglots. Toutes les tensions accumulées depuis son retour explosent. Il baisse les yeux un court instant pour mieux les braquer dans les miens. Son regard noir est glacial et effrayant. Son visage se tord de colère également. Ses mains s'agitent sur sa nuque.

— Un suicide par procuration ?

Silence et tensions.

— Tu crois sincèrement que je veux te détruire ?

— Oui, car tu es la pire personne que je connaisse et que la terre n'ait jamais portée.

Il se laisse gagner par une rage indescriptible. Sa mâchoire se crispe, ses muscles se contractent et ses yeux me foudroient. Mon cœur bat à tout rompre, mon corps n'est que tremblements. Je suis tiraillée par la véracité de mes propos et la peur qu'il parte. Pourquoi est-ce si compliqué ?

Il s'avance vers moi en dégageant une agressivité hors norme. Je recule jusqu'à me heurter au mur. Je suis coincée, collée contre la cloison. Il met un coup de poing dans le béton puis plaque ses mains de chaque côté de mon visage. Il est possédé par la haine.

— Tu ne comprends donc pas que c'est toi qui me détruis, que je te vois chaque nuit dans mes insomnies. Le jour, je pense à toi et la nuit, je rêve de toi, grogne-t-il entre ses dents.

J'ai le cœur au bord des lèvres, l'estomac noué.

— Ouvre ton cœur et tais-toi. Laisse-moi t'expliquer ce qu'il s'est passé avant de me rendre complètement dingue.

Je cligne des yeux pour en chasser l'humidité puis les écarquillent à m'en dilater l'iris. *C'était quoi ça ?* Malgré la peur qui me hante, je m'engouffre dans la brèche.

— Je souhaite seulement laisser mon cœur se reposer et oublier le passé.

Il devient fou, je suis fichue. Il pose ses lèvres sur les miennes tandis que la violence que je lis dans ses yeux lacère les miens. Ma respiration s'arrête alors que la sienne devient saccadée.

— Si tu parviens à sécher tes larmes, sache que tes blessures restent. Il est impossible d'oublier, tu sais. Nous faisons juste semblant.

Il relève le buste, redresse ses épaules. S'il n'était pas si envoûtant, tout serait plus simple. Je suis sous son emprise, je le sais. Je suis attirée par lui comme un aimant. J'ai beau vouloir lutter, l'attraction que j'éprouve à son égard est plus forte. Le désespoir a pris possession de son visage, emprisonnant son regard dans une certaine morosité. Je le vois me tourner le dos, s'éloigner de moi. C'est intenable. Je ne peux pas être loin de lui. C'est tout et c'est comme ça. Tant pis, je réfléchirai plus tard à mon devenir, car là, tout de suite, c'est de lui dont j'ai besoin.

— Jonas !

Mais il continue sa route. J'élève la voix.

— Jonas, attends !

Il avance sans me prêter attention. Et puis flûte, je fonce. Je cours jusqu'à lui et lui barre la route, mais d'une poignée de main ferme, il me repousse. C'est insupportable, invivable, impensable. Je récidive. Je l'attrape par le bras à la limite de la supplication.

— Tu vas t'arrêter, oui ? Stop !

Il me fait face, haussant les sourcils et en passant les mains dans ses cheveux.

— Que veux-tu me dire, All ?

— Peut-être... pourrions-nous... nous voir... dans la soirée...

Un sourire naît au coin de ses lèvres. Ses épaules s'affaissent.

— Tu me rencardes, bébé ?

— Heu...

Aussitôt, je rougis et fixe mes converses.

— Ne sois pas gênée, All. J'accepte. Rendez-vous à l'aube du crépuscule sur le banc de Montmartre.

— Ce n'est pas plutôt toi qui me rencardes là ?

Il passe sa main sur ma joue et je m'appuie dessus. Sa chaleur est une bénédiction. Quelque chose me froisse malgré tout, mais je ne préfère pas en parler pour le moment. Je verrai ce soir. Il m'embrasse comme jamais il ne l'avait fait. Sa bouche est chaude et douce à la fois. Accrochée à cette tendresse rarissime, je le regarde partir et reste de longues minutes ainsi.

Mais qu'est-ce que tu as fait ma vieille ?

* * *

Quelque part, au même moment aux portes de l'entrepôt.

Je me dépêche de grimper dans ma voiture et chauffe la gomme à travers les rues de la capitale. En mode décapotable, je monte le son de Marilyn Manson à fond, juste pour faire rager les autres. Ils me font rire les gens à faire leurs têtes d'effarés. Tous des coincés, en ce bas monde. Ça m'avait manqué quand même un peu, je dois l'admettre. Et pendant plus d'une heure, je m'amuse sur l'asphalte de Paris, grillant de temps en temps quelques feux rouges juste pour le plaisir de voir tout le monde se prendre la tête. Je suis diabolique, je sais et

j'aime ça. Mais l'heure de la récréation est terminée quand Hahona me téléphone pour me dire qu'il est temps de se remettre au boulot. C'est gonflant...

CHAPITRE 7

*« Tu m'détestes et t'as sûrement raison, au fond je veux que tu
reviennes et j'attends ton pardon. »*

Ridsa

Il est quatorze heures quand je m'apprête à quitter les lieux. Andrew m'a prévenue en fin de matinée qu'il devait partir au commissariat. Une urgence... encore. Il m'a assuré néanmoins être là pour la séance de cinéma. Ça devient fatigant, c'est un vrai courant d'air ces jours-ci. J'espère que nous pourrons profiter de notre moment. *Arrête tout de suite ma vieille, t'as craqué ! Je te rappelle que tu dois voir Jonas ce soir, comment vas-tu faire ?* Jonas, c'est vrai. Il me faut une solution. Je sais ! Je vais aller voir Loïc, il va bien me dépanner encore une fois. Mon Dieu, pourvu qu'il dise oui, qu'il me couvre dans mes bêtises. Pitié !

Ni une, ni deux, je nettoie mes pinceaux, récupère mon matériel et saute dans ma Twingo. Quand Jonas est parti de l'entrepôt, je suis restée un moment sans savoir quoi faire, alors j'en ai profité pour ranger un peu le bazar, mais aussi pour peindre. Je me suis amusée à reproduire le tableau de Louange. Cette histoire me hante, m'intrigue. La toile n'est pas encore finie, mais j'ai déjà bien avancé.

Arrivée en bas de l'immeuble, je me sens un peu mal à l'aise, j'ai l'impression d'abuser de Loïc et de sa gentillesse. Je sais que mon attitude n'est pas très correcte, mais, il est inutile de le nier, je ne peux pas me passer de Jonas. Cela fait à peine une semaine qu'il est revenu dans ma vie ; il m'a chamboulée plus que de raison. Bon, j'espère au moins que Loïc est là et que je ne vais pas le déranger, je n'ai même pas pris le temps de le prévenir. Je frappe un grand coup et prie pour qu'il ouvre. Quand je vois la porte s'entrebâiller, je suis soulagée, mais lui semble effrayé.

— Oh, Allison ! Que t'arrive-t-il ?

— Salut, Loïc, ça va ?

— Heu oui, tu as un problème ?

Il reste là, la tête penchée par la porte qu'il laisse à moitié ouverte. Il paraît vraiment étrange aujourd'hui.

— J'ai un petit service à te demander, mais je te dérange peut-être, je vais me débrouiller autrement.

— OK, à plus, alors, dit-il en me claquant la porte au nez.

Je reste clouée sur place, dans le couloir, comme une idiote n'ayant pas compris ce qu'il vient de se passer. La porte s'entrouvre de nouveau, mais, à ma plus grande surprise, c'est Justine qui me fait face. *Tu as dû louper un épisode !*

— Salut, Allison, entre.

— Salut.

Je suis Justine jusque dans la cuisine avec Loïc sur les talons qui, tout confus tente de se justifier.

— Écoute, je vais tout expliquer.

— Arrête loulou, elle n'est pas débile, s'exaspère Justine.

Loulou ? C'est quoi ce sketch ? Mon cerveau remet tous les morceaux de puzzle en place. J'ai du mal à croire ce que je pense comprendre. Pourtant, des vêtements de filles sont dispersés de droite et de gauche. Une pince à cheveux est posée sur le plan de travail et cette jolie fille aux grands cheveux noirs est assez à l'aise ici, ce qui suppose qu'elle connaît bien les lieux ou qu'elle y est habituée. Sans oublier ce surnom ridicule. Pourquoi les gens utilisent-ils des petits noms saugrenus, d'ailleurs ? Loïc, lui, semble mal dans ses baskets, son regard est fuyant et il n'arrête pas de se frotter les mains. C'est bien la première fois que je le vois dans cet état. Et, moi, je suis là à me demander si je ne ferais pas mieux de partir. Pourquoi suis-je venue d'ailleurs ? Ah oui, pour un alibi. Mais comme Loïc n'est pas seul, il me paraît difficile de lui demander son aide.

D'autant plus que Justine connaît Andrew, ce qui est encore plus délicat. Pourquoi vais-je passer ? Une fille facile, une marie-couche-toi-là ? Non, hors de question. Justine me tire de ma rêverie.

— Assieds-toi. Je te sers un café ?

— Je veux bien, tu peux même m'en faire un double.

Et nous voilà tous les trois attablés devant nos tasses, comme des imbéciles. Tantôt, je regarde Justine, tantôt Loïc. Il faudrait que quelqu'un parle, bon sang, cette ambiance devient lourde.

— Justine et moi sommes ensemble depuis un mois.

Quoi ?

— Je suis désolée que tu l'apprennes comme ça, mais, en même temps, personne n'est au courant... je voulais t'en parler, mais Loïc m'a convaincue de garder le secret.

— Allison, tu comprends, Justine et moi ne savions pas où cela allait nous mener. D'ailleurs, on ne le sait toujours pas vraiment, nous voulions nous préserver.

Où est la caméra cachée ? C'est une répétition pour une pièce de théâtre ? Je ne vois pas d'autres explications. Mon meilleur ami pour qui je n'ai aucun secret, qui connaît tout de moi, même des détails intimes ne peut pas me cacher une telle chose. Loïc est mon bras droit... me dissimuler leur liaison... c'est impossible ! Je suis vexée et blessée. Non, je ne comprends pas et je n'ai pas envie de comprendre pour le moment, il faut que je digère la nouvelle. Je sens la colère monter, alors je préfère faire court.

— Je ne sais pas quoi dire. C'est bien. Mais je crois que je vais devoir vous quitter.

Je me lève et me dirige vers l'entrée, Loïc me rattrape.

— Attends, minette. Vraiment, je m’excuse, je sais que je t’ai blessée, mais reste encore un peu que je te raconte tout depuis le début.

— Non. Une autre fois, s’il te plaît.

— Je comprends. Nous remettrons cette discussion à plus tard, alors. Mais... avant de partir, dis-moi pourquoi tu es venue.

Je le fixe un bref instant puis mes yeux se baissent sur mes baskets. Pas besoin de mots, car il comprend de suite.

— OK, je te couvre pour ce soir, ne t’inquiète pas. Sois prudente.

— Merci, je réponds timidement.

Je suis sidérée. Ce n’est pas tant le fait qu’ils soient ensemble, c’est surtout que j’ai l’impression d’être trahie. Loïc sait absolument tout de moi, de ma vie. C’est mon confident, mon meilleur ami. Je croyais que l’on partageait tout, vraiment tout. Et là, ce secret, cette cachotterie, me blesse profondément. Réaliser que je ne compte pas autant pour lui qu’il compte pour moi, c’en est presque insultant. Je suis comme écorchée, j’ai les larmes aux coins des yeux. Je ne m’attendais pas à ça. Je pensais que nous étions transparents l’un pour l’autre. Soupir et déception. Je ne suis pas celle que je pensais être à ses yeux, je me suis trompée même si je dois bien reconnaître que c’est adorable de sa part, de me couvrir encore une fois.

Depuis une semaine, ma vie part en vrille. C’est du grand n’importe quoi. Qu’est-ce qui me manque et qui fait que je n’arrive pas à résister à Jonas ? J’ai tout ce qu’il me faut à la maison : un fiancé en or, un boulot passionnant, un loisir captivant, des amis qui sont... des amis et un chat extraordinaire. Épouse ton beau policier, sois polie et ne fais pas de vague ! *Tu dérailles total ma vieille, ressaisis-toi. Le seul homme que tu n’as jamais aimé est revenu te chercher, fonce et laisse tomber ton pantouflard et au diable les copains !*

Folle, je vais devenir folle. Juste bonne à enfermer et faire de la poterie pour le restant de ma vie. À bout de nerfs, je m’assois sur un banc. Les genoux

légèrement écartés, j'appuie mes coudes dessus et prends ma tête entre mes mains. Mes yeux se focalisent sur le trottoir, je suis perdue. Tout va-et-vient dans ma tête. Les souvenirs resurgissent, ceux que j'avais enfouis dans mon inconscient, ceux que je voulais oublier, ceux qui me font souffrir, ceux qui font saigner mon cœur à vif. Je me remémore ma rencontre avec Jonas, ce moment qui a bouleversé ma vie à jamais.

C'était un jeudi de mars, il pleuvait fort. Quand je me suis garée sur le parking de l'hôpital et que je suis sortie de la voiture pour rejoindre l'entrée, un chauffeur a roulé à grande vitesse dans une flaque d'eau à proximité de moi. Je me suis retrouvée trempée de la tête aux pieds. J'avais juste eu le temps d'apercevoir son visage, dont la beauté m'avait troublée. Je suis entrée en trombe dans la salle de convivialité et Robert, mon collègue, m'a gentiment donné des habits de l'hôpital pour me changer. Bien sûr, la journée avait continué sur le même ton, l'ordinateur avait eu un problème la veille, heureusement un technicien allait arriver d'une minute à l'autre. Persuadée d'avoir fermé le bureau à clef, j'étais en train d'enlever mes vêtements mouillés quand la porte s'était ouverte brutalement. J'étais, chouette, en sous-vêtements devant un homme que je ne connaissais pas, mais que je reconnus aussitôt. C'était mon conducteur du parking. Robert était collé à lui, le pressant de réparer la panne informatique, omettant ma présence. Et cet idiot s'était tout simplement présenté comme étant un certain Jonas Frene, informaticien. D'un aplomb surréaliste, il était resté là, à me détailler de la tête aux pieds. Son regard insistant n'était pas pour autant vulgaire. J'étais rouge écarlate tant j'étais gênée. Mais, étrangement, j'appréciais que ce bel inconnu me regarde de la sorte. Une chose inexplicable s'était alors passée entre nous, une alchimie irrationnelle, un lien insaisissable. Très vite, nous avons flirté. Puis, lui et moi, ce fut comme une évidence jusqu'à ce satané matin où je m'étais réveillée seule et que je m'étais rendu compte qu'il avait disparu. J'ai ensuite appris à vivre avec son absence. J'ai rencontré Andrew, qui m'a sauvée en quelque sorte même s'il ignore cet

épisode de ma vie. Et le revoilà, trois ans et demi plus tard. Il est là, si proche de moi et moi, je vais me marier. J'ai tellement attendu son retour, j'ai si souvent espéré le revoir, que je me suis oubliée. Je me suis négligée pendant des mois, je n'étais qu'un corps vide, mais j'ai remonté la pente, j'ai repris goût à la vie et à l'amour, enfin, je crois. Je ne veux pas revivre l'enfer dans lequel je séjournais. J'ai peur... je suis terrifiée par ce qui pourrait se passer. Suis-je prête à tout perdre pour lui ? Car personne ne peut avoir de garantie sur l'amour et les sentiments. Comme dit le proverbe : « On sait ce que l'on perd, mais on ne sait pas ce que l'on retrouve ». Et si c'est l'enfer que je retrouvais ? Si je regrettais mon choix ? Malgré toutes ces questions, une petite voix me dit d'écouter mon cœur aux dépens de ma raison. Et mon cœur m'envoie tout droit à Montmartre, ce soir, et me souffle que lui et moi, c'est une évidence. Par contre ma raison hurle à l'erreur. Elle vocifère, elle insiste sur ce que je vais faire endurer à Andrew et m'exhorte à la sagesse. Je sais qu'Andrew ne mérite pas ça. Si je décide de suivre Jonas, je sais le mal que je vais lui faire, lui qui est si gentil, prévenant, doux... tout le monde le met sur un piédestal. Je suis un monstre, j'ai honte de moi. Je me lamente sur mon sort, laissant une larme s'échapper. J'ai l'impression d'avoir l'avenir de l'humanité sur les épaules. Non, ce n'est que ma vie et celle d'Andrew par la même occasion. Sans compter sa famille. C'est atroce comme position. Je dois voir Jonas, j'ai besoin de réponses pour pouvoir avancer sereinement. Et si ça se trouve, son retour n'est que stratagème et jeu pour lui. *Tu es pitoyable ma vieille, regarde-toi. Rentre, tu n'as plus que ça à faire.*

Me voici main dans la main avec mon fiancé sur les bords de la Seine. L'après-midi est chaude et agréable, les quais sont bondés de monde qui se promène à pied, à rollers ou à vélo. Au vu du beau temps, nous avons préféré passer le reste de la journée dehors au lieu de nous enfermer dans une salle de cinéma. Et j'avoue que cela me fait le plus grand bien. Nous parlons mariage et

carrière. Les résultats des examens sont demain. Si ceux-ci sont positifs, Andrew devra partir pour quatre mois intensifs en entraînement.

— Tu sais le lieu et la date de départ pour ton stage d'entraînement ?

— Oui, mais je ne peux rien te dire. Je suis désolé chérie. Tu sais pertinemment que je suis tenu au secret, c'est dans l'intérêt de tous.

— Je sais, mais je trouve un peu exagéré que les conjointes ne soient pas informées. Ça va être ça notre vie après ?

Il me prend le bras et m'arrête net sur le parvis. Il fouille mon regard d'un air apeuré.

— Chérie, je sais que ce n'est pas évident pour toi, mais comprends que si je ne te dis rien, c'est pour ta sécurité. Uniquement pour ta sécurité. C'est la règle quand on veut intégrer un corps d'élite, la famille ne doit pas être au courant des détails, c'est dans ton intérêt. Moins tu en sais, mieux c'est. Je t'aime Allison Livet et plus que tout, je veux que tu deviennes ma femme et que tu partages le reste de ma vie.

Et si je sautais de suite au fond de la Seine ? Achevez-moi, pitié, il a fallu qu'il me fasse une déclaration comme il ne m'en a jamais fait, mais pourquoi maintenant ? Culpabilité, bonjour ! Son regard sur moi déborde de sincérité et de tendresse. Ses mots sont touchants, mais ils ne me font pas l'effet escompté. Je suis ignoble. Ne sachant pas quoi répondre, je l'embrasse. Nous passons la fin d'après-midi à nous balader main dans la main comme deux jeunes amoureux.

De retour à l'appartement, je n'ai toujours pas parlé de mon escapade du soir. Je ne sais absolument pas comment m'y prendre. Je pars sous la douche espérant que l'eau chaude m'aidera à y voir plus clair. Je reste un moment les yeux fermés à me prélasser sous le jet d'eau bouillant. Je manque de glisser quand deux mains m'empoignent. Je sursaute.

— Mais tu es fou, tu m'as fait peur.

— L'effet de surprise, rien de mieux pour exciter une femme.

— De quoi ? Mais tu n'es pas bien, d'où tiens-tu cette information, qui en plus est erronée ?

— Allez chérie, avoue que vous aimez ça, un peu de piment ?

— Tout ce que tu as réussi à faire c'est de me refroidir. Désolée, mais dans ces conditions, je n'ai franchement pas envie de batifoler et encore moins sous la douche.

Je lui colle le pommeau de douche dans les mains et sors de là. Je chope ma serviette et m'essuie énergiquement. Ça y est je suis énervée. J'étais bien sous la douche, seule, à ressasser le bordel qu'est ma vie. Soupir et agacement. J'ai dû le vexer, car il ne dit plus un mot. La culpabilité me transperce, mon comportement me dégoûte. Je n'ai vraiment pas été sympa avec lui. Il voulait juste une étreinte avec sa fiancée et je l'ai repoussé comme un malpropre. Je n'ai vraiment aucune moralité, c'est lamentable.

Je passe un jean bleu délavé, un haut manches trois-quarts noir avec les épaules découvertes. J'ai envie d'être jolie pour ce soir alors je me maquille un peu. Je m'applique à suivre les conseils de Lise de la veille. Le résultat n'est pas aussi réussi, mais je suis plutôt contente. Avant qu'Andrew ne sorte de la douche, je quitte la salle de bain et pars préparer un apéritif pour me faire pardonner de mon attitude. Je sers le mousseux quand il me rejoint au salon.

— Je nous ai préparé l'apéro.

— Tu es très jolie ce soir, chérie.

Je m'approche de lui et passe mes mains autour de son cou, il m'enserme la taille.

— Je suis désolée pour tout à l'heure. Je vais me rattraper, je te le promets.

Menteuse !

— C'est moi qui m'excuse, je n'aurais pas dû arriver par surprise.

Le mec parfait, trop parfait.

— Un petit verre de bulles ? proposé-je en lui tendant le verre.

— J’y compte bien.

— À la nôtre.

— À nous et à notre mariage, chérie.

Son téléphone sonne à peine la première gorgée avalée.

— Tiens, c’est Mika, il doit avoir un problème pour m’appeler un dimanche soir, dit-il en décrochant. Salut Mika... oui, je vois... ta batterie doit être à plat... oui, j’ai des câbles... je viens chez toi... j’arrive d’ici quinze minutes... OK, à tout de suite.

— Il y a un problème avec la voiture de Mika ?

— Non, celle de Laetitia, elle ne démarre plus et Mika ne retrouve plus les câbles. Laetitia doit aller chez sa grand-mère du coup, elle a pris la voiture de Mika, mais il faut qu’elle redémarre pour demain. Je suis désolé, je vais devoir te laisser.

— Non, ce n’est rien, je comprends. Va et reviens-moi vite.

— De toute façon, je ne traîne pas. Je t’aime.

— Moi aussi, dis-je en l’embrassant.

J’avoue que son départ précipité m’arrange. Je lui enverrai un message plus tard pour lui dire que j’ai dû rejoindre Loïc en catastrophe pour des raisons sentimentales. Je bois les deux coupes de mousseux et fini de me préparer. Le moment fatidique arrive à grands pas et le stress se fait ressentir.

Je contourne le carrousel et commence mon ascension vers le point de rendez-vous. Plus je m’approche, plus j’ai peur. Incapable de regarder devant moi, je baisse la tête et scrute mes chaussures. Je me pince très fort les lèvres pour éviter de sourire comme une idiote. C’est dur, car il s’affiche sans retenue sur ma

bouche. J'angoisse. Je ne suis qu'à quelques pas, je sais qu'il est là, je sens son regard, ce qui me rend encore plus nerveuse. Comme une andouille, je ris. Un milliard de questions fusent dans ma tête ; si je dois l'embrasser sur la joue ou sur la bouche, si je dois lui dire bonjour ou salut, si je dois m'asseoir ou rester debout. Pitié, assommez-moi, j'ai le cœur qui va exploser tellement il bat fort. Inspiration, expiration, inspiration, expiration, je suis arrivée. Je pose un regard gauche sur lui et découvre son regard noir impérieux braqué sur moi. J'ai l'impression d'avoir quinze ans et d'être dénuée de bon sens. Je m'assois bêtement à ses côtés. Plus timide que moi, tu meurs.

— Tu es magnifique bébé.

Coup de poignard au ventre, ça fait mal. Je tremble.

— Merci, je réponds doucement en fixant mes pieds.

Je voudrais être une souris et me faufiler dans un tout petit trou. Il se lève et se plante devant moi, je suis encore plus intimidée et je peux encore moins le regarder.

— Suis-moi, m'ordonne-t-il en me saisissant la main.

La sensation de sa peau contre la mienne est aussi destructrice que libératrice. Je lève les yeux et me noie dans son regard troublant. La chaleur de ses doigts entrelacés aux miens se propage dans tout mon corps. Je fonds. Je ne peux m'empêcher de regarder ses lèvres charnues, j'ai envie d'y goûter et je les imagine parcourir chaque centimètre de ma peau. Mes joues s'enflamment à ces pensées coquines, mais c'est plus fort que moi, j'ai un besoin vital de lui, de le sentir. Plus que boire et manger, il m'est essentiel, fondamental. C'est à ce moment précis, juste avant qu'il écrase ses lèvres sur les miennes, que j'en ai la certitude. Jonas est mon évidence, mon souffle, inutile de le nier. Je me moque des conséquences, lui seul compte. Comme des enfants, nous courrons à travers le parc de Montmartre, main dans la main. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il me conduit, mais peu m'importe, je le suis aveuglément. Nous nous arrêtons

devant un véhicule à deux roues, j'ai une sainte horreur de ces engins. Il prend un des deux casques posés sur le guidon et me le tend.

— Enfile ça bébé.

Je le regarde dubitatif, il sourit.

— OK, je te promets de ne pas essorer la poignée de gaz.

Quoi ? Je n'ai pas le temps de répondre, qu'il chevauche sa moto, une Kawasaki ZX10R de ce que je peux lire sur le carénage.

— Autrement dit, j'irai doucement. Allez, enfile ton casque et monte.

Cela ressemble plus à une injonction qu'à une invitation. J'ai une peur bleue. J'attache la sangle du casque, non sans mal, et grimpe derrière lui. Je ne sais que faire de mes mains. Il n'y a pas de poignée sur l'arrière pour me tenir. Tant pis, je vais les laisser sur mes cuisses. Je ne suis pas du tout à l'aise, j'aurais préféré prendre sa voiture ou les transports en commun. *Dans quoi tu t'es fourrée, ma vieille ?*

— Tu comptes te tenir un jour ou rester droite comme un piquet jusqu'au Nouvel An ?

— Heu... c'est-à-dire... que...

Il sent ma gêne et m'attrape par les cuisses pour me coller à son dos. Il prend mes mains et les passe autour de sa taille.

— Là, tu es en place et ne t'avises pas de bouger.

— D'accord.

Toujours aussi délicat. Il n'a pas changé et j'en suis, quelque part, rassurée. Il démarre comme un forcené et ne trouve rien d'autre à faire qu'une roue arrière. Je le serre de toutes mes forces, je le hais. Je crie, mais mes hurlements se perdent dans les airs. Tout mon corps est crispé, je vais mourir. Ma respiration est sur pause tout comme ma vie. Mais pourquoi ai-je accepté de monter avec

lui ? Je savais qu'il allait faire le mariole. Je le déteste, vraiment. L'engin se repose sur sa roue avant, pour mon plus grand soulagement. Ma respiration se remet en marche et ma colère grimpe en flèche. Je lui mets une claque sur l'épaule et lui balance tous les noms d'oiseaux que je connais. Il est insupportable et je devine son sourire en coin, même de dos. Après avoir parcouru une bonne partie de la ville, il se gare enfin devant les galeries Lafayette.

Que mijote-t-il encore ?

* * *

Au même moment, devant les galeries Lafayette.

Elle est toujours aussi naïve pour imaginer que je n'allais pas faire le con avec la bécane. Je savais qu'elle allait craquer et me réprimander. J'avoue que je suis sadique, mais j'aime ça. La faire vibrer, se sentir en vie, repousser ses limites, rien au monde ne me satisfait autant. Je suis le plus heureux des hommes de l'avoir retrouvée. Elle est mon souffle, mon soleil, celui dont j'ai tant manqué durant toutes ces longues années. Sa présence à mes côtés donne un sens à ma vie, une raison de me battre, d'y croire encore. Elle a beau me rendre dingue, elle est mon univers, ma force et mon repère. Je l'ai perdue une fois, c'était une fois de trop. Je compte bien la reconquérir et la chérir tout le reste de sa vie, quoiqu'il m'en coûte.

CHAPITRE 8

« J’essaie de hurler, mais mes cris s’étranglent dans ma gorge. »

Pascale Stephens

Toute fébrile, je descends de son engin, défais mon casque et le lui donne. Il affiche ce sourire au coin des lèvres que j’aime tant, mais je ne flanche pas, je lui tourne sèchement le dos en croisant les bras sur la poitrine et prends un air boudeur. Et toc ; accroche-toi mon gars pour te faire pardonner. Je peux être butée moi aussi. Soudainement, je décolle du sol et atterris sur son épaule comme un vulgaire sac de patates. Je bats des jambes à tout rompre et le frappe dans le dos. D’une de ses mains, il me bloque les jambes et me claque les fesses. Aïe !

— Jonas, pose-moi, je t’en prie.

— Tais-toi et arrête de me chatouiller le dos, me somme-t-il.

— Mais enfin Jonas...

Nouvelle fessée.

— Tiens-toi tranquille.

Son intonation glaciale ne laisse point de place à la négociation. Je n’ai pas d’autres choix que d’obtempérer. Je reste donc sage le temps de monter les escaliers de l’issue de secours. Ce n’est que lorsque les portes de l’ascenseur, dans lequel il vient de nous précipiter se referment, qu’il me pose à terre. Sans avoir le temps de comprendre quoi que ce soit, il me pousse contre la paroi du fond et enfonce sa langue dans ma bouche. C’est bestial, sauvage, un besoin, une nécessité, une survie. Il tire mes cheveux pour faire basculer ma tête en arrière. Il dévore mon cou, le suce, le mord et le lèche jusqu’à y laisser des marques, c’est certain. Mon cœur manque un battement, je suis haletante. Agrippée à ses épaules, il me soulève et j’enroule mes jambes autour de sa taille. Ses mains

passent sous mon haut et trouvent ma poitrine qui l'attend avec impatience. Ses mains sur mes seins sont comme une délivrance, un exorcisme. Ses baisers sont une bénédiction. Je veux plus, maintenant. Mais quand les portes s'ouvrent, il s'écarte à bout de souffle, avec un regard noir de désir, me remettant sur mes pieds. Soupir et frustration. Silencieux, il me prend la main et nous sortons de la cabine pour gravir quelques marches avant de franchir une porte de service. Stupéfaite par la vue qui s'offre à nous, j'essaie de reprendre mes esprits. Il me faut un petit moment pour réaliser où nous sommes. Nous surplombons Paris depuis la terrasse des galeries. Je le regarde béate.

— Ça te plaît bébé ?

— C'est vraiment magnifique, mais je pense que nous risquons des ennuis.

— Des ennuis ?

— C'est illégal d'être ici, nous allons au-devant de gros soucis. Il faut que nous partions.

Mais au lieu de m'écouter, il part s'installer sur des coussins où il commence à faire griller avec joie des marshmallows. J'aurai tout vu, il est devenu fou.

— Jonas, tu peux me dire à quoi tu joues. Je n'ai aucune envie de finir au poste de police pour intrusion. D'autant plus que mon fiancé est policier.

Je sais que ma dernière remarque l'a irrité, car il ne lève pas la tête, il reste concentré sur sa brochette sucrée.

— Viens ici et goûte-moi un peu ce délice. Tu me crois assez con pour te faire risquer quoi que ce soit ? Merci pour la confiance que tu m'accordes.

Là, je l'ai piqué au vif. Bien sûr qu'il a pris les dispositions nécessaires. *Sois docile et va manger ma fille !* Je prends place à ses côtés et il me tend une brochette que je déguste avec plaisir. Il faut avouer que c'est délicieux. Je n'en avais jamais mangé de ma vie. Je savoure la gourmandise quand, soudainement, prise d'un éclair de lucidité, je me rends compte qu'il est déjà très tard et

qu'Andrew doit être certainement rentré. Il faut absolument que je l'avertisse de mon absence. Impossible de trouver mon portable.

— Pourquoi t'agites-tu comme ça ?

— Il me faut mon portable, il faut que je prévienne Andrew, il va se poser des questions.

— Ne t'inquiète pas, ton portable est resté sur la table de ton salon. Ton mec a vu le message que Loïc t'a envoyé et il l'a appelé. Loïc a confirmé que tu étais chez lui et Justine a imité ta voix pour lui dire de ne pas s'inquiéter que tu serais là vers minuit.

Je dois rire ou hurler ? C'est un sketch ou la réalité ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vas-y appelle Loïc, son numéro est enregistré, m'intime-t-il en me donnant son portable.

Quoi ? Le pire, c'est qu'il a raison. Je ne peux m'empêcher de téléphoner.

— Loïc, c'est Allison, tu as eu Andrew au téléphone ?

Sa réponse me laisse sans voix et sans prendre le temps de remercier mon ami, je lâche le téléphone bouche bée. Je suis sidérée.

— Tu as vu un fantôme ? Tiens, mange, me dit-il en me tendant une autre brochette avec un grand sourire.

— Il n'y a rien de drôle, je trouve la situation plutôt déconcertante. J'exige des explications ! m'énervé-je.

Il s'essuie la bouche tout en haussant les sourcils et me dévisageant de travers.

— Tu veux savoir quoi, All ?

— Tout.

— Tu ne seras jamais rentrée à minuit, rit-il.

Je me lève d'un bond. J'en ai marre de son cinéma, des mystères qui l'entourent, de ses tours de passe-passe pour s'immiscer dans ma vie. Je suis

totallement perdue et lui ne fait que me torturer l'esprit un peu plus. J'ai besoin de mettre mon cœur au repos.

Oh, et puis zut, je rentre ! Je n'ai pas le temps d'enchaîner deux pas qu'il me tire déjà par le bras et me force à me rasseoir.

— Désolé, bébé, c'était maladroit. Ne pars pas, s'il te plaît.

Il semble tellement vulnérable, si fragile et sensible. Je ne peux absolument pas lui résister. Je m'installe en tailleur et triture mes doigts, mais je refuse d'affronter son regard. Il faut qu'il comprenne qu'il va trop loin.

— Pourquoi es-tu parti ? demandé-je sèchement.

— Je ne suis pas parti, je suis assis à tes côtés. Si tu voulais bien me regarder, tu t'en rendrais compte.

Je vais le tuer... je crois. Je prends mon courage à deux mains et plante mes yeux dans les siens.

— Tu vois, c'est ça le problème avec toi, Jonas, tu prends tout au second degré, tu fais semblant de ne pas comprendre, tu esquives la réalité, tu fuis tes responsabilités et tu crois bien faire. C'est désolant et agaçant. On ne peut jamais avoir une conversation sérieuse. Maintenant, c'est soit tu réponds à mes questions avec sincérité soit je m'en vais pour de bon.

Son regard s'obscurcit, plus que d'habitude. Ce n'est pas de la colère que je perçois, mais de la crainte.

— Tu as ma parole, All.

— Pourquoi as-tu disparu il y a trois ans et demi ?

Il me fixe, c'en est gênant. J'ai peur. Peur de sa réponse, de la vérité. Peur de raviver toutes les plaies au fond de moi. Peur de ne pas être prête à entendre les raisons qui l'ont poussé à me quitter. *Trop tard, ma vieille, tu as posé la question fatale !* Je sens mon rythme cardiaque s'accélérer méchamment. J'essaie de garder le contrôle de mes émotions, de ne rien laisser transparaître, mais je sais

que je ne suis pas très forte dans ce domaine surtout là, devant lui. Il passe ses mains sur sa nuque et souffle bruyamment.

— Disons que l'on m'a emmené au chaud un bon moment.

Il ne va quand même pas se contenter de cette stupide explication ? J'attends qu'il poursuive, je l'invite d'une grimace, à continuer.

— Je sais bébé que cela ne va pas te suffire que tu voudrais en savoir davantage, mais je ne peux rien dire de plus. J'en suis désolé, mais je ne peux pas parler, je n'ai pas le droit.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes. Peux-tu être plus précis s'il te plaît ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que je suis parti contre mon gré. Je voulais rester avec toi, mais je n'ai pas pu. La seule chose qu'il faut que tu saches, c'est que tu es ce que j'ai de plus précieux dans ce monde. Je sais que pour l'instant tout ça semble incompréhensible, mais je te demande de me faire confiance. Quand tout sera fini, nous pourrons être ensemble, libres de nos faits et gestes. Nous pourrons enfin vivre pleinement toi et moi, mais tu dois me faire confiance, bébé.

— Tu as raison, je ne vais pas me contenter de ça. Ce n'est pas suffisant. Je veux plus, j'ai besoin de plus. Comment puis-je te faire confiance alors que j'ignore tout de toi ?

— Parce que tu sais au fond de toi qui je suis et que tu me connais mieux que personne contrairement à ce que tu crois.

— Non, Jonas. Je ne sais pas qui tu es ni ce dont tu es capable. Tellement de mystères planent autour de toi. Tu es une énigme à toi tout seul et tu ne laisses aucun indice. Tu sais et tu fais des choses inimaginables, surréalistes, à la limite du fantastique.

— Qu'essaies-tu de me dire, All ?

Bon, c'est le moment ou jamais, ça passe ou ça casse, c'est parti ma vieille.

— Comment as-tu connu mon adresse ? Ma voiture ? Quelle relation entretiens-tu avec Hahona ? Comment intervient-tu dans ma vie ? Dans celle d'Andrew ? Que me caches-tu, Jonas ? Pour l'amour du ciel, où étais-tu pendant ces trois années ? Que s'est-il passé pour que tu partes ?

Son regard s'assombrit encore plus et son visage se déforme sous l'énervement.

— Mais pourquoi veux-tu tout savoir ? C'est pire qu'un interrogatoire, dit-il en haussant le ton.

— J'ai besoin de savoir. Comprends-moi, comment je peux te faire confiance si tu ne me dis rien ?

— Mais réveille-toi All, merde ! Je ne peux rien te dire, je te mettrais en danger. Tu ne peux pas me croire tout simplement ? On s'en fout de comment je fais pour savoir tout ce que je sais et la façon dont je manipule ta vie à ton profit.

— De quoi ? m'estomaqué-je.

Ces pupilles ne sont plus qu'une fente. Il est terrassé par la haine, cela me déstabilise.

— Ta réalité et ta vie sont fades, il faut bien que je te secoue un peu. Mais regarde-toi All, tu ressembles à un zombie. Si je n'avais pas trafiqué la voiture de Mika, jamais tu ne serais venue ce soir.

Statique, je déglutis avec de grandes difficultés.

— Tu es un grand malade.

Je me lève, il tente de m'imiter, mais d'un geste de la main je le stoppe.

— NON !

Je tourne les talons pour me diriger vers la porte de secours lorsqu'il s'écrit.

— All, attends !

Je me retourne et il est déjà à deux centimètres de moi, mal à l'aise.

— Je te raccompagne.

— Non.

— Si.

Au moment où il avance sa main vers moi, je recule. La peine se lit instantanément sur son visage, m'en voilà ravie.

— Je t'ai dit non. Ne t'approche plus de moi.

Sans prendre le temps d'en dire plus, je disparaiss dans l'escalier. Je reprends l'ascenseur, heureuse qu'il ne m'ait pas suivie. Je relâche toute la pression accumulée cette dernière heure dans de gros sanglots. Je renifle bien assez fort pour ne pas passer inaperçue dans la rue. Il faut que j'arrive à prendre un bus pour rentrer chez moi, c'est bien trop loin à pied. Plus je marche, plus je m'énerve. Je m'attendais à quoi avec ce rendez-vous ? À une belle soirée, paisible et calme, à un bon moment où il se serait excusé de son départ, trois ans en arrière ? *Franchement, tu es bien trop naïve !* Et il faut que je me reprenne, je ne peux pas rentrer à la maison comme ça, en larmes et en colère, Andrew trouverait mon comportement suspect. Je déconne plein pot depuis une semaine, depuis son retour. Je crois que je vais partir quelque temps chez ma grand-mère pour faire le point. Un petit séjour de rupture pendant lequel je pourrai réfléchir à tout ça et prendre de bonne décision. C'est vrai après tout, comment puis-je être objective au milieu de ce chaos qu'est ma vie. Tandis que je talonne mes neurones, quelque chose me gêne, un pressentiment. J'ai comme l'impression d'être suivie. Je change de trottoir pour me rassurer. Je dois être victime de paranoïa. Je m'arrête au premier passage pour piétons, vérifie que la voix est libre à droite et à gauche et rejoins le trottoir d'en face. Je poursuis ma route en accélérant le pas. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et aperçois deux hommes traverser la rue également. Le stress commence à me gagner petit à petit.

Calme-toi, ce n'est qu'une coïncidence !

Instinctivement, je presse un peu le pas. J'essaie de me rapetisser, comme si cela pouvait y changer quelque chose. Pauvre idiot ! *Ce n'est pas le moment de perdre les pédales, avance ma vieille, avance.* Je suis concentrée sur ma trajectoire, mais je sens leur présence dans mon dos. La rue est déserte et tous les commerces et bars sont fermés, rien d'étonnant pour un dimanche soir. Il faut absolument que je rejoigne une artère principale, avec du monde et de la circulation. Je tente de me raisonner, de me dire que je fabule, mais une petite voix me dit que la présence de ces deux individus ne présage rien de bon. J'aperçois, une ruelle mal éclairée. Je vais m'y précipiter, me cacher derrière une poubelle et attendre qu'ils passent leur chemin. Je mets mon plan à exécution. J'ai l'impression d'être dans un film, en train de tourner une scène où le suspense est à son paroxysme. Sauf que là, c'est une scène de ma vie qui tourne et il n'y aura pas plusieurs prises. Le scénario ne laisse place à aucune erreur. Le temps s'écoule lentement derrière ma poubelle. Je vois enfin les silhouettes des deux hommes passer. Soupir et soulagement.

J'attends encore quelques minutes avant de sortir de ma cachette et je jette un regard furtif pour vérifier que la voie est libre. Alors que je m'extrahis de ma planque, une voix d'homme me fait sursauter. L'horreur est devant moi.

— Alors beauté, tu croyais nous échapper ?

— Elle pensait pouvoir être plus maligne que nous, renchérit l'autre.

— Laissez-moi tranquille, dis-je en essayant de passer entre eux.

Mais ils me bloquent le passage et la panique prend possession de moi.

— Fichez le camp d'ici et laissez-moi passer.

J'essaie de garder de l'assurance, mais la peur s'empare de moi à grande vitesse.

— Sinon quoi, ma jolie ? Tu vas appeler ton copain ?

Putain, mon portable ! Je les regarde tour à tour, ils sont répugnants. Leurs visages sont marqués par l'alcool et le tabac et leurs vêtements sont sales.

— Je vous préviens si vous m’approchez, je crie.

— Tu peux toujours crier, personne ne viendra te sauver, c’est mort ici, dit un des hommes en se rapprochant de moi.

J’essaie de garder la tête froide, mais je sens bien que je suis mal engagée. Je force le passage entre les deux hommes, mais ils sont plus rapides que moi. J’essaie de les frapper, mais ma tentative est sans succès. Un des deux hommes m’agrippe le bras et me le tord. Je serre les dents pour lutter contre la douleur en même temps que ma raison fout le camp, laissant place à la peur. Je suis coincée entre le mur et les poubelles, ils s’avancent vers moi et je recule, m’enfonçant un peu plus dans ce coin sans issue. Je heurte la pierre de la façade du bâtiment, ils me bloquent toujours le passage. Leur odeur est insoutenable, on dirait celle d’un rat mort. J’ai la nausée, des larmes s’échappent le long de mes joues.

— Pitié, laissez-moi, je vous en prie, supplié-je.

— Ta gueule, salope, souffle le plus grand des deux hommes en me giflant.

Je pleure à cause de ma joue endolorie.

— Tranquille mon pote, on va la finir après, rit l’autre, jouons un peu.

— Je vous en prie, prenez tout ce que vous voulez, mais laissez-moi partir, s’il vous plaît, imploré-je.

— Mais tu n’as pas compris beauté, ce qu’on veut... c’est toi.

Nom de dieu... torturée, violée, tuée... sauvez-moi, sauvez-moi.

Tandis qu’un des deux hommes passe derrière moi et me bloque contre lui, l’autre me met un coup de poing dans le ventre. Recroquevillée, je ne suis que supplication.

— Non. Pitié. Non. Laissez-moi. Laissez-moi. Pitié.

— Mais tu vas fermer ta gueule espèce de traînée, grince-t-il.

Me forçant à me redresser, il me gifle à nouveau. Je pleure toutes les larmes de mon corps. Celui qui me maintient contre son torse, souffle contre mon oreille.

L'odeur de bière brune me rappelle celle des poivrots des quartiers mal famés et me donne envie de vomir. Je ferme encore plus fort les yeux et retiens ma respiration pour déglutir tant bien que mal. Ses mains râpeuses griffent ma peau qui suinte de peur. Tous mes muscles se contractent lorsque l'ordure qui se tient face à moi déchire mon haut et laisse traîner paresseusement ses doigts sales et crasseux sur la dentelle de mon soutien-gorge. Qu'ils en finissent et vite, qu'ils me tuent pour me délivrer de ma torpeur. Celui qui est en face de moi pose ses mains sur mon visage, c'est insupportable. Dans un dernier espoir, avant la fin, ma voix n'est que murmure.

— Non, s'il vous plaît... pitié... je vous en supplie.

— Allez, mon pote, amuse-toi ! Je te la tiens.

À cet instant, mon cerveau se déconnecte et je m'enferme dans ma bulle, mon corps n'est que douleur, je perds mon âme et ma vie. Le poing de celui qui est devant moi vient percuter violemment ma mâchoire, faisant jaillir du sang. Mes forces s'amenuisent face à l'horreur que je vis. Je ne saurais dire où j'ai mal, tout en moi est anéanti. Je ne sens plus mes larmes tremper ma poitrine ni le sang coulé de ma bouche. Ils auront raison de moi et vont tout me prendre ce soir, ma dignité, ma fierté, ma féminité et mon humanité. La honte se mêle au désespoir. Alors que des doigts parcourent mon corps sur mes habits, je vois ma vie défilier. Je suis assommée par la monstruosité de ce qui m'arrive. L'homme qui me maintient libère ma poitrine tandis que l'autre se délecte du spectacle. Dans un dernier élan de survie, je chuchote en hoquetant :

— Non, par pitié, non, au secours...

Mes supplications restent vaines. J'ai honte de la pauvre fille naïve que je suis et humiliée de ne pas avoir eu la force de les repousser. Je ne suis plus rien désormais, tout en moi sonne creux. Mon cœur a volé en éclats, mon âme s'est fanée, il n'y a plus que mon sang qui tape et martèle mes tempes. Mes muscles sont victimes de spasmes, je suis réduite en objet qui sert à assouvir les fantasmes de deux détraqués sexuels. Les larmes qui coulent à flots rendent ma

vue totalement floue. Je sens mes jambes et mes bras se raidir à chacun de leurs gestes. Perdant la maîtrise de mon corps et de mes pensées, laissant filer la notion du temps, je me dis que tout ça, c'est de ma faute. Je ne suis qu'une petite allumeuse qui court deux lièvres à la fois, incapable de choisir. Parce que je ne suis qu'une garce qui mérite ce qu'il lui arrive. Je ferme très fort les yeux et je laisse mon inconscient prendre le dessus.

Je me revois enfant, avec mes parents et ma sœur, quand j'étais une petite fille aimée et comblée de bonheur dans un foyer chaleureux.

Sa bouche trouve l'un de mes seins ; je me revois adolescente, au collège avec mes amies, mon premier copain, ma première sortie, ma première sottise.

Il descend en laissant traîner un filet de bave jusqu'à la ceinture de mon jean. L'autre homme se frotte contre mes fesses ; je me revois à mes dix-huit ans, souffler mes bougies et boire une coupe de champagne avec ma famille.

Il attrape mes jambes et me fait tomber sur le bitume. Les deux hommes jouent avec ma féminité. Je crois les repousser, mais ils me plaquent les mains au sol et les bloquent avec leurs genoux ; je me revois jeune adulte, essayer de prendre mon envol malgré les remontrances de mes parents.

Ils défont mon jean ; je revois Paris et ce que j'y ai construit, Andrew, Loïc, Laetitia et tous les autres.

Ça y est, je suis nue, c'est l'heure, ma dernière. Je prie pour qu'ils se dépêchent, que ce soit vite fini. Je dois gesticuler un peu trop, car je me reprends un coup de poing au niveau de la mâchoire. Je vois des étoiles et avant de sombrer, je *le* revois lui, Jonas. Je l'ai toujours aimé, il est l'unique homme de ma vie, je l'ai toujours su, mais lui ne le saura sans doute jamais. Au moment où l'un des deux m'écarte les cuisses, une voix rauque résonne dans la rue.

— Tu as moins d'une seconde pour la lâcher, fils de pute.

— Ne fais pas ton merdeux, viens jouer avec nous, mec.

— Trop tard pour toi, tu n’as pas respecté la règle, tu vas mourir.

Je connais cette voix, c’est *la* sienne. C’est un miracle. Je respire. J’entrouvre les yeux et aperçois Jonas en train de relever l’ordure qui est sur moi tandis que celui qui est à mes côtés se lève et lui saute dessus. Ma vision est assez trouble, je vois des coups valser de partout, le noir m’aspire, mais je lutte. Il s’époumone en même temps.

— Hahona, Hahona, rapplique-toi.

Je suis incapable de bouger. Je peux juste tâtonner devant moi pour attraper un bout de tissu et me recouvrir. J’entends des jurons à revendre et les coups pleuvoir. Je continue de pleurer, de soulagement cette fois. Il est venu me sauver. Que se passe-t-il ? Pourquoi il n’y a plus un bruit ? Jonas ?!

— Bébé, bébé, regarde-moi, ouvre-les yeux, s’énervé-t-il.

J’ouvre les yeux, je vois toujours trouble, son expression est impénétrable.

— Je vais te rhabiller, bébé.

Je le laisse faire, rassurée de le savoir à mes côtés. Je l’aide comme je peux à passer mes habits. Une fois à peu près vêtue, il me soulève et me cale contre lui en me berçant. Est-ce ses larmes que je sens sur mon front ?

— Jonas ? crie une voix féminine.

— Je suis là, Hahona.

— C’est un beau bordel ici, il y a eu quoi ?

— Ces enculés ont voulu...

— OK, j’ai compris. Comment va-t-elle ?

— Elle est en état de choc. Débarrasse-moi de ça, ordonne Jonas.

Je sens ma tête toucher le sol, il s’en va. *Ne me laisse pas, Jonas, reviens, reviens.*

— Je te pose deux secondes, bébé, je ne te quitte pas.

J'essaye de recouvrer mes esprits et de me redresser, mais la conversation entre lui et Hahona est au-delà de l'entendement.

— Tu les as tués ? demande Hahona.

— Oui, tu voulais que je fasse quoi d'autre, ils l'ont touchée, tu entends, ils l'ont touchée, hurle-t-il.

— Et j'en fais quoi d'eux ?

— Envoie-les à Sacha, il sera content et il me lâchera la grappe.

— Et je lui donne quoi comme explication ?

— Dis-lui que je suis toujours dans la place et que c'est un petit cadeau.

— Bon, et pour Allison ?

— Il faut un plan et vite.

— Appelle les secours. Il faut qu'elle soit examinée. Tu n'as qu'à dire que tu as effrayé ses agresseurs en lui venant en aide et que tu ne sais pas par où ils sont partis. Allez, prend soin d'elle, je m'occupe de ces deux-là. Tu ne les as pas loupés en tout cas, ils sont sacrément amochés. Tu leur as même coupé les couilles ? Tu ne recules devant rien ?

— Ils n'auraient jamais dû la toucher, gronde-t-il.

— Jonas ?

— Quoi ?

— Ne sois pas trop dur envers toi, tu ne pouvais pas prévoir.

— J'aurais dû savoir !

— C'est ça le monde des mortels, on ne peut jamais savoir à l'avance, on peut juste supposer.

Je ne comprends pas un mot de leurs échanges, j'ai l'impression d'être dans la série télévisée Charmed. Je sens que le néant m'aspire et je me laisse partir.

* * *

Au même moment, dans une ruelle mal éclairée de Paris.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, j'ai quelques années d'expérience et je connais très bien le monde des mortels. Enlève-moi plutôt ces deux merdes de ma vue au lieu de me faire la morale.

Hahona s'exécute pendant que je prévient les secours. Allison est dans les pommes, au moins elle n'est pas témoin du carnage qui s'étend devant elle. J'ai cru devenir fou quand j'ai vu ces deux connards sur elle. Le démon qui sommeille en moi s'est immédiatement réveillé pour les massacrer. Bien que je me sois défoulé sur eux, j'ai encore la rage, mais contre moi. Je n'aurais jamais dû la laisser partir seule, je savais que c'était dangereux. Heureusement, je suis arrivé à temps, avant qu'ils la violent. Rien que d'y penser, j'ai envie de gerber.

— Jonas ? Tout est prêt, je pars dans l'antre. Je te rejoins à l'hôpital dès que j'ai fini.

— OK, ça marche. À plus.

Les lieux à peine vidés, les secours arrivent, je pars avec Allison dans l'ambulance. Je me contiens, mais c'est dur. Je ne la lâche pas d'une semelle, et ainsi, ce sera pour le restant de ces jours.

III

Éternise-moi

*« L'amour sans éternité s'appelle angoisse ; l'éternité sans amour
s'appelle l'enfer. »*

Gustave Thibon

CHAPITRE 9

« La faculté de se mettre dans la peau des autres et de réfléchir à la manière dont on agirait à leur place est très utile si l'on veut apprendre à aimer quelqu'un. »

Dalaï-lama

La bouche pâteuse, le corps lourd et la mâchoire douloureuse, j'ouvre les yeux. Ma vue est encore trouble, mais je perçois Jonas, debout au pied du lit avec un médecin... une femme... Hahona ?! Mais elle a une perruque et des lunettes ! *C'est quoi encore ce délire ?*

— Tout est bon, tu as pu effacer sa mémoire et ses coups ?

— Partiellement. À son réveil, elle se souviendra d'avoir été agressée pour quelques billets. N'ayant rien sur elle, ils lui ont mis une droite et basta ; le trou noir. Dans l'entrefaite, tu es arrivé et, etc.... c'est la version officielle.

— Parfait. Jamais elle ne doit apprendre la vérité.

— De toute façon à part toi et moi, personne n'est au courant, ne t'inquiète pas.

Je pense qu'ils ont dû forcer sur la morphine parce qu'a priori, j'ai des hallucinations auditives, je ne vois pas d'autres explications à ce que je viens d'entendre. Je suis encore un peu dans le cirage et tellement fatiguée. La porte de la chambre s'ouvre, je tourne la tête et à ma plus grande surprise c'est Andrew.

— Bonsoir, je suis Andrew Mackester, le fiancé de Mademoiselle Livet.

— Bonsoir, je suis le docteur Sulivane et voici Monsieur Frene, qui a sauvé votre fiancée.

— Monsieur Frene, je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait pour ma femme. Merci du fond du cœur.

La dose qu'ils m'ont donnée doit être sacrément forte, car je plane complètement, je suis stone et je souris comme une abrutié. Avant de quitter la pièce, Jonas ose un dernier regard vers moi qui se veut plein de compassion et de tendresse. Je referme aussitôt les yeux.

— Comment va-t-elle, docteur ?

— Elle va bien. Les coups qu'elle a reçus n'ont pas eu de conséquences sur ses organes internes. Nous la gardons tout de même vingt-quatre heures en observation puisqu'elle a perdu connaissance. Nous préférons être vigilants. Ses constantes sont bonnes, nous avons fait un bilan sanguin complet par la même occasion, nous aurons les résultats demain matin. Pour le moment, elle se repose. Une agression n'est jamais anodine, il lui faudra un peu de temps pour récupérer.

— Oui, oui. Je veillerai sur elle, vous pouvez compter sur moi.

— Je n'ai aucun doute. Je vous laisse, je ne suis pas loin si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Merci beaucoup docteur.

Je sens Andrew s'asseoir sur le lit et m'embrasser le front. Je ne suis pas dans un rêve, je suis bien ici, à l'hôpital après avoir été victime d'une agression. Je me rappelle de tout. Dans mes souvenirs, tout est comme l'a décrit Jonas. Mais que me cache-t-il ? De quoi me protège-t-il ? Qu'est-ce que je ne dois pas savoir ?

— Ma chérie, je suis venue aussitôt que l'on m'a prévenu. Je ne remercierai jamais assez Monsieur Frene de t'avoir sauvée.

Il me caresse la joue, c'est doux et familier. Il reste un petit moment avec moi, mais je fais toujours semblant de dormir.

— Je repasserai demain chérie. Je vais te laisser te reposer. Je t'aime.

Il pose un léger baiser sur mes lèvres et s'en va. Une fois seule, j'ouvre les yeux à nouveau. Cette fois, ma vue est nette. Je maugrée après cette satanée conversation que j'ai surprise entre Jonas et Hahona. Et pourquoi était-elle

déguisée en médecin ? Mais qui est cette femme ? Toutes ces questions sans réponses sont une vraie torture. Je tourne dans le petit lit pendant bien trop longtemps à mon goût. Je n'ai pas sommeil, c'est énervant. Je ressasse les derniers événements de ma vie qui était si paisible, il y a encore dix jours. L'ouverture de la porte de chambre me fait sursauter.

— Que fais-tu là ?

— Je viens me coucher, répond-il stoïque.

Incrédule, je le regarde qui s'avance vers moi tout en se déshabillant. Ma bouche était déjà pâteuse, mais, là, elle est sèche comme le désert devant le spectacle qu'il m'offre. Ses chaussures valsent à travers la pièce, accompagnées de ses chaussettes. Il fait tomber sa veste et moi, je vais bientôt tomber du lit s'il continue. Évidemment, ce scélérat continue et ôte son jean en contournant le lit. Son regard est accroché au mien depuis qu'il a franchi la porte. Le voir me soulage au plus haut point. Je me sens rassurée et mon cœur s'apaise en sa présence. Malgré ma soif de réponse, je sais que ce n'est pas le moment, que je n'obtiendrai rien de lui ce soir. Alors, autant être insouciant, mettre la raison sur pause et profiter de l'instant, de lui. Silencieux, son sourire malicieux aux lèvres, il se glisse sous les draps en t-shirt et boxer. Il se blottit dans mon dos, m'entourant de ses bras.

— Jonas ?

— Hm...

— Fais-moi l'amour.

— Non.

Quoi ? Je me retourne aussitôt et manque de tomber. Ses yeux sont déjà clos, je me colle encore plus à lui et découvre la bosse à travers son boxer.

— Jonas, insisté-je.

Il ouvre d'un coup les yeux, il est si beau que c'en est déstabilisant.

— S’il te plaît, fais-moi l’amour cette nuit, et ne dis pas que tu n’en as pas envie, je sais que c’est faux.

— Je n’ai pas dit que je n’en avais pas envie, je t’ai simplement dit non.

— Pourquoi ?

— La morphine, bébé. Vu tes contusions, je t’assure que tu n’es pas en état.

Avec poigne, il me fait pivoter sur l’autre flan et je me retrouve dos à lui. Il attrape ma taille et me colle contre son torse. J’ai comme une sensation de déjà vue qui me met mal à l’aise ; je me secoue mentalement la tête pour chasser cette idée.

— Dors.

Voilà un « bonne nuit » façon Jonas et surtout une façon radicale de clore le sujet. Il m’embrasse les cheveux et emmêle ses doigts aux miens, je me sens mieux.

Je me réveille toute courbaturée. Grimaçant, j’essaie de me redresser. Mais où suis-je ? *Réagis, tu es à l’hosto !* Ah oui, ça y est, je me souviens. Jonas ? Mon cœur s’emballe en un rien de temps, où est-il ?

J’arpente la pièce rapidement des yeux. Personne. J’entends l’eau de la douche couler. Je me lève tant bien que mal et pars le rejoindre, après tout, une petite surprise sous la douche ne devrait pas lui déplaire. La vapeur qui stagne dans le petit espace est assez impressionnante, l’eau doit être bouillante. Je retire ma chemise d’hôpital difficilement à cause des douleurs dans le ventre et ouvre le rideau de douche. Je tombe nez à nez avec le dos de Jonas et ce que je vois me glace le sang. Chaque parcelle de sa peau de la nuque au bas de ses reins est couverte de lacérations et de brûlure. Je reste pétrifiée tandis qu’il se retourne, horrifié. Mais ce que je vois sur son torse me stupéfait tout autant. Un phœnix en feu s’étend, majestueusement, de son bas ventre jusqu’à ses pectoraux. Nous sommes là, tous les deux face à face abasourdis, faisant preuve d’une retenue incroyable. J’ai tellement de choses à lui dire, que j’en reste muette. Son visage

devient difforme, ses pupilles dilatées sont accusatrices, les ailes de l'aigle impérieux se soulèvent au rythme de sa respiration.

— Que veux-tu Allison ?

— Prendre une douche.

Sympa l'échange, plus glacial, c'est impossible. À quoi dois-je m'attendre ?
Reprends-toi ma vieille, tu poseras tes questions plus tard.

— La place est prise, tu ne vois pas ?

— Et alors, je ne vois pas le problème.

— Sors, All.

— Je suis nue, Jonas.

— Habille-toi et repars t'allonger.

Certainement pas, il est nu, si près de moi, c'est hors de question que je loupe cette occasion. Son corps incarne la perfection. Tous mes sens sont en alerte et cette andouille voudrait que je prenne congé. Il ne va pas bien !

— Oh que non, beau ténébreux. Tu ne me fais pas peur, je vais la prendre avec toi cette douche, que cela te plaise ou non.

Je plaque mes mains sur son torse et le force à reculer, il me laisse faire. Je lui attrape la nuque et l'embrasse avec ferveur avant que ma mâchoire abîmée me rappelle à l'ordre. Il m'empoigne fermement les fesses et je m'enflamme aussitôt, j'ai chaud. L'eau coule le long de mon dos, c'est agréable, mais pas autant que la chaleur de son corps contre le mien. Une de ses mains remonte le long de ma colonne vertébrale sensuellement et trouve mes cheveux. Il les enroule autour de son poignet et, avec véhémence, tire dessus pour dégager mon cou et m'arracher à sa bouche. Je gémiss. Du bout de la langue, il serpente sur ma peau du lobe de l'oreille à mon épaule. Mes jambes se frottent l'une à l'autre, retenant une certaine envie. Je dois gigoter un peu trop, car il me plaque contre le mur de la douche, reprenant le dessus sur la situation. J'aime quand il prend le contrôle. Cet effet de soumission m'excite encore plus, l'effet de surprise, ne pas

savoir ce qu'il a en tête ni ce qu'il va faire de moi attise la folie que je m'interdis d'avoir par simple pudeur. Mais avec lui, je n'ai peur de rien, je n'ai pas besoin de faire semblant, je suis moi comme je ne saurais l'être avec aucun autre. Il réveille ma vraie personnalité et j'ai toujours envie de repousser mes limites sans aucune gêne. Il peut faire ce qu'il veut de moi, j'ai soif de découverte et je n'attends que ça. Avec lui, je suis en vie. Ses mains tiennent ma taille pendant qu'il me déguste comme une friandise. J'ai le souffle court. Il pose sur moi un regard chargé de désir ; je me délecte de ses baisers. Il est à genoux, à mes pieds et embrasse le haut de mes cuisses. Mes mains jouent avec ses cheveux. La sensation de bien-être a envahi mon corps tout entier. J'ai rêvé tant de fois de ce moment, mais je ne l'imaginai pas si intense.

Il se relève doucement en frôlant mon corps, tout n'est plus qu'une question de secondes avant qu'il me possède. Je couine d'impatience. Il plaque ses mains de chaque côté de mon visage, approche sa bouche de mon oreille et me chuchote :

— La récréation est terminée, bébé.

Quoi ? Il ne peut pas faire ça ! Il redresse son puissant buste et me toise innocemment. Là, c'est la douche froide.

— Tu joues à quoi ?

— Je ne joue pas, All. Je ne peux pas te donner ce que tu veux, je suis désolé.

— Pourtant tout laisse présager le contraire, dis-je en regardant son pénis en érection.

— Les apparences sont trompeuses, bébé, ne t'y fie pas.

— Je suppose que je n'aurai pas d'explications sur le sujet.

— Non, pas pour l'instant, mais un jour, je t'en fais la promesse, tu sauras tout. Il faut juste que tu me fasses confiance.

— Tu me l'as déjà dit et je te réponds de nouveau qu'il est difficile de faire confiance à une personne qui a autant de secrets que toi, dis-je énervée.

Il prend mon visage en coupe et m'embrasse délicatement sur le front. Au même moment, quelqu'un entre dans la chambre.

— Chérie ?

Andrew. L'angoisse totale, je suis nue sous la douche avec mon ex. Bon d'accord, c'est un peu plus que mon ex, mais quand même, officiellement, je suis fiancée à Andrew et je suis censée l'épouser à la fin de l'année. *Bon courage, ma vieille !* Jonas sourit, content de lui.

— Je suis sous la douche, j'ai bientôt fini, répondis-je expressément.

— Je t'ai apporté quelques affaires, je te les pose sur le lavabo.

— Attends deux minutes, la porte est fermée à clef, je me rince les cheveux, j'arrive.

— Prends ton temps chérie, je ne bouge pas.

Catastrophée, je regarde Jonas à la recherche d'une solution. Au creux de mon oreille, il parle à voix basse.

— Ne t'inquiète pas, sors de la douche, donne-moi mes affaires et dès que tu n'entendras plus l'eau couler, tu ouvriras la porte.

Je hoche la tête et l'embrasse, ma mâchoire me fait un mal fou depuis tout à l'heure, mais tant pis.

— Allez, file bébé, on se reverra plus tôt que tu ne le crois. Fais-moi confiance, où que tu sois, je te retrouverai toujours, ne l'oublie jamais.

Je lui montre toute ma gratitude avec mon plus beau sourire et le vague à l'âme, je sors. Je lui tends ses affaires et passe une serviette autour de moi pour me sécher. L'eau s'arrête et je déverrouille la porte. Andrew entre dans la salle de bain, je suis morte de peur. Il m'embrasse et m'enlace. Il pose mes habits sur le bord du lavabo et je ne sais pas quelle idée lui passe par la tête, il ouvre le rideau de douche et je hurle au même moment :

— Non !

— Pourquoi hurles-tu ainsi ?

À ma plus grande surprise, la douche est vide. Personne. Pourtant, je n'ai pas rêvé, j'étais bien avec Jonas il y a encore quelques minutes. *C'est quoi ce cirque ?*

— Oh, Allison, ça va ? Tu es toute blanche.

— Pardon, tu disais ?

— Je te demandais si tu te sentais bien, tu es livide chérie. Tu devrais te reposer encore un peu.

— Non, je vais bien. J'ai juste eu peur que tu te prennes de l'eau dessus, car la robinetterie fuit un peu.

Dans le style menteuse, tu assures pas mal ma fille.

— Pendant que tu te prépares, je vais nous chercher deux cafés.

— Très bonne idée.

Déboussolée, je m'apprête à la va-vite. Je scrute la chambre à la recherche de mes habits de la veille, mais je ne vois rien. J'entends le grincement de la porte et quand je me retourne, j'ai la surprise de découvrir Hahona en tenue de docteur.

— Allison, comment te sens-tu ?

— Hors du temps. J'ai l'impression d'être dans un film de science-fiction. Et tu fais partie des personnages principaux.

— Je suis flattée d'avoir un rôle important. Je viens d'avoir tes résultats sanguins, ils sont bons, tu vas pouvoir rentrer chez toi. As-tu encore des douleurs à la mâchoire ?

Elle paraît si sérieuse, c'est hallucinant.

— Tu plaisantes ? Je veux des réponses. Je ne suis pas folle, je ne sais pas à quoi vous jouez Jonas et toi, mais ce que je sais, c'est qu'il se passe des choses étranges depuis son retour. Et toi, pourquoi es-tu déguisée en médecin ? Car sur

ta fiche d'état civil que tu as rempli pour être membre bénévole de l'association, tu as mis être informaticienne. Tu m'expliques ?

— Contente-toi de m'appeler Docteur Sulivane pour aujourd'hui. Il sera bien assez tôt pour le reste quand tu découvriras la vérité.

Docteur Sulivane ? Mais elle me prend pour un lapin de six semaines !

— Alors, Docteur Sulivane, pour quoi avoir dit hier soir, en présence de Mr Frene, qu'à mon réveil, je ne me souviendrais de rien ?

Plus elle s'approche de moi, plus je recule et je bute dans le pied de lit. Sa prestance est incroyable, j'en suis presque envieuse. Elle m'agace à un point phénoménal. Elle est belle, élégante, féminine, douce, sûre d'elle et, surtout, liée à Jonas. Je crois que je suis jalouse, en fait. Son visage est plein de compassion, je n'ai aucun doute, mais je reste sur mes gardes.

— Ce n'est pas à moi de te le dire.

— Jonas refuse de parler.

— C'est pour ta sécurité, crois-moi, m'assure-t-elle.

— Il m'a dit exactement la même chose.

— Tu vois, tu n'as pas à t'en faire. N'en parlons plus.

Plus facile à dire qu'à faire. Il est quand même question de ma vie. J'ai l'impression d'être un pion que l'on déplace à sa guise sur un jeu d'échecs.

— Une dernière chose, réclamé-je.

— Je t'écoute.

— C'est un peu délicat...

— Tu veux savoir comment Jonas s'est volatilisé de la douche tout à l'heure ?

Mes yeux sont sûrement sortis de leurs orbites, vu la tête qu'elle fait.

— C'était un accident, tu n'aurais jamais dû assister à ça. Oublie ce dont tu as été témoin, il vaut mieux pour toi.

— Sinon tu vas effacer cet épisode de ma mémoire, comme si j'étais un ordinateur, tout comme tu l'as fait pour l'agression ?

Notre entrevue est interrompue par l'arrivée d'Andrew.

— Bonjour Docteur Sulivane.

— Monsieur Mackester, j'ai une bonne nouvelle, vous allez pouvoir ramener votre fiancée avec vous. Nous n'avons plus de raison de la garder.

— C'est super., s'enjoue-t-il.

— Tenez mademoiselle Livet, signez là, s'il vous plaît et je vous laisse retrouver votre maison.

Hahona me tend plusieurs feuilles dont je me fiche royalement, je les paraphe, bois d'une traite le café et me dirige vers la sortie sans la remercier. Andrew m'interpelle :

— Tu vas où comme ça, chérie ?

— Je rentre ! Tu veux que je fasse quoi d'autre ? je réponds sèchement.

— Ne vous inquiétez pas, la mauvaise humeur est de mise après une agression, cela devrait passer au bout de quelques jours.

— Merci pour tout Docteur Sulivane.

— Bon retour.

Je suis dans le couloir, les bras croisés, j'attends. Enfin le voilà après avoir fait maintes courbettes à Hahona. Il ne l'a même pas reconnu d'ailleurs. Bon tant mieux d'un côté, cela évitera d'avoir à lui donner de fausses explications, car forcément, les vraies, je ne les connais pas. Une fois dans la voiture, nous partons ; direction le commissariat pour un dépôt de plainte. Comment ne pas y échapper ?

Enfin, chez moi, plus d'une heure après. C'était interminable. Andrew est aux petits soins, c'est presque étouffant. Je m'écroule sur le canapé, Plume me saute

dessus et ronronne bruyamment. Je suis heureuse de l'avoir retrouvée. Andrew s'éclipse à la cuisine et revient quelques minutes après avec un plateau-repas.

— Tiens, chérie, il faut que tu manges un peu. Tu n'as pas touché à ton petit déjeuner ce matin.

— Merci, tu es adorable, mais je n'ai pas très faim.

Il s'assoit près de moi et me prend dans ses bras. Je n'arrive pas à me détendre, je suis au bord de la crise de nerfs.

— Je vais devoir m'absenter, je suis convoqué pour l'annonce des résultats.

— Oh, je suis désolée, je ne t'ai même pas demandé comment tu allais.

— C'est normal, avec ce qui t'est arrivé hier soir. Ne t'inquiète pas.

— C'est gentil, merci. Je suis certaine que tu as réussi et nous fêterons ça ce soir, dignement.

— Nous verrons tout ça plus tard, je file. Repose-toi, je te tiens au courant, dit-il en m'embrassant.

Seule. J'insère « est-ce que tu m'aimes » et monte le son à fond. J'ai soif. Je me décapsule une canette de bière et me laisse emporter par le son et mon breuvage.

Tu sombres dans la folie, ma vieille, ça va être le black out !

* * *

Quelque part dans Paris, au même moment.

Je suis dans ma chambre d'hôtel et je bosse comme un dingue sur ce foutu tableau. Je crois que j'ai une touche, une piste. Je me donne corps et âme dans mes recherches pour oublier toute la merde de ces dernières vingt-quatre heures. Je devrais être avec *elle* en ce moment, c'est une véritable torture d'être si

proche et si loin à la fois. Ma patience arrive à ses limites, je vais craquer. On tambourine à la porte, je me lève, c'est Hahona.

— On est dans la merde, Jonas. Il faut stopper ta liaison avec Allison, ce matin a été du grand n'importe quoi.

— Efface sa mémoire.

— Je ne peux pas, il faut quarante-huit heures entre deux manipulations mentales et au-delà de vingt-quatre heures, je ne peux plus atteindre ses souvenirs.

— C'est vraiment la merde alors.

— À qui le dis-tu !

— Louange est bel et bien dans son entrepôt.

— Soit tu la quittes, soit tu lui dis tout.

— Ce sont deux options inenvisageables, tu entends !

— Tu vois une autre solution ?

— Je vais trouver. Regarde déjà ce qu'on a ; quand l'entrepôt est fermé, les chemins d'accès sont barrés par un champ magnétique qui se déverrouille avec l'ouverture de la porte. Ça veut dire que quelqu'un sait que Louange est cachée là-bas.

— Nous avons besoin d'Allison pour pénétrer dans le bâtiment, et à mon avis, nous allons rencontrer encore d'autres obstacles.

— Je sais, je voudrais juste gagner du temps.

— C'est que du temps, nous n'en avons plus beaucoup.

CHAPITRE 10

« *Il est un temps où il faut s'avouer ses propres vérités et identifier ce que l'on attend de la vie.* »

Marc Lévy

Déjà trois bières, je dois le voir, il me rend folle. J'appelle sur son portable, mais personne ne décroche ; retour à la case départ. Je crie, je hurle, je crache ma haine. Ça ne me calme pas, je pleure et renifle vulgairement. J'ai mal, si mal au cœur, la cicatrice que je croyais solide vient de s'ouvrir avec virulence. C'est insupportable. Je reste de longues minutes assise par terre, contre le canapé. Je m'imprègne de la musique de Maître Gims, mais pour une fois elle ne m'apaise pas, bien au contraire. J'ai besoin d'adrénaline pour me calmer. *Non ma fille, tu as surtout besoin de le voir !* Mais comment faire ? Il ne répond pas à mes appels et je ne sais pas où il habite. Soupir et désespoir. Une idée me traverse l'esprit, je sais : Hahona ! Je vais aller à l'association, elle doit y être, nous sommes lundi après-midi, c'est son jour de bénévolat avec le jeudi. J'essuie d'un geste grossier, les larmes qui roulent sur mes joues, me relève, éteins la musique et part ; direction l'hôpital. Il me faut moins d'un quart d'heure pour y parvenir. Je cours, mais mes courbatures me rappellent vite à l'ordre et j'entre essoufflée dans l'enceinte de l'établissement. Justine pointe le bout de son nez, inquiète :

— Allison, mais que fais-tu là ? Tu devrais être en train de te reposer.

Je hausse les sourcils, je ne comprends pas.

— Andrew a appelé Loïc, nous sommes au courant pour hier soir et...

Je n'ai pas le temps pour sa compassion, il me faut Hahona, le reste ne compte pas. Je lui coupe la parole, mal poli que je suis.

— Plus tard, Justine. Où est Hahona ? la pressé-je.

— Euh... dans la salle de réunion, elle imprime des coloriages, tu sais...

— Non je ne sais pas et je ne veux pas savoir, j'ai besoin d'Hahona, c'est tout.
Merci, je réponds sèchement.

Ça ne me ressemble pas du tout, cette façon de parler, j'ai un peu honte de mon attitude. Je vois bien que je perds la maîtrise de moi en ce moment. Je traverse le couloir et rejoins celle que je cherche tant. Je referme délicatement la porte derrière moi.

— Où est Jonas ?

Elle ne daigne pas se retourner et me répond tout en continuant ses photocopies.

— Dans sa chambre d'hôtel.

— L'adresse et le numéro de chambre, ordonné-je.

— Tu ne sais pas dans quoi tu t'embarques.

Elle va se taire, oui !

— L'adresse et le numéro de sa chambre, je réitère.

— Dans ton portable.

— Quoi ? fais-je interloquée.

— T'occupes, regarde.

Tandis qu'elle est toujours plongée dans la photocopieuse, je regarde mon téléphone et vérifie ses dires, tout y est. C'est quoi le délire ? Comment a-t-elle fait ça ? Là non plus, je n'aurai pas de réponse...

Je sors de la pièce, laissant la porte ouverte, sans lui dire quoi que ce soit. Je retrouve Justine dans la salle principale pour la prévenir que je ne reste pas et que je reviendrai demain matin. Elle insiste pour que je reste encore une journée à la maison, mais je lui rappelle, de façon hautaine, que je n'ai aucun ordre à recevoir de sa part puisque je suis sa supérieure. Sans formule de politesse, je quitte les lieux. Le poids de la culpabilité pèse lourd sur mes épaules, je

commets beaucoup d'erreurs ces temps-ci, j'en ai conscience, mais je n'arrive pas à lutter, c'est plus fort que moi.

Devant la chambre d'hôtel, je n'en mène pas large, pourtant, je suis déterminée à connaître le fin mot de l'histoire. J'en ai marre que l'on me prenne pour une conne. Je frappe deux fois, rien. Je recommence, un peu plus fort, puis j'essaie une troisième fois, mais toujours aucune réponse. La quatrième fois, je ne me retiens plus et je tambourine en le priant d'ouvrir. Peine perdue, soit il fait la sourde oreille, soit il s'est absenté. Soupir et exaspération. Je reste face à la porte espérant qu'elle finisse quand même par s'ouvrir. Je dois me rendre à l'évidence, je n'aurai pas satisfaction aujourd'hui. Une inspiration soudaine me conseille de vérifier que c'est bien là que Jonas a loué une chambre. Si Hahona m'a menti, je l'étrangle. Je repars à l'accueil. Le réceptionniste me confirme que Monsieur Frene est bel et bien client chez eux ; m'en voilà ravie, au moins, elle n'a pas cherché à me berner, pour une fois. Épuisée par tout ce cirque, je rentre chez moi. Je m'affale dans le canapé et Morphée m'emporte rapidement, sans que je ne m'y attende. Ce n'est qu'une fois Andrew rentré que j'ouvre un œil.

— Je suis désolé chérie, je ne voulais pas te réveiller.

— Ne t'inquiète pas, vu l'heure qu'il est, j'ai fait une sacrée sieste. Mais dis donc, tu as les bras bien chargés.

Je m'assois sur le canapé en m'appuyant sur le dossier. Il aborde un grand sourire.

— Tu as devant toi, un des nouveaux membres de la formation d'un des nombreux corps.

D'un bond, je saute du canapé et lui saute au cou en le couvrant de félicitations, mais mon ventre me rappelle à l'ordre.

— Ça va ?

— Oui, oui, le paracétamol me fait oublier que certaines parties sont encore sensibles. Mais dis-moi, pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Je voulais te faire la surprise, je suis passé faire des courses pour pouvoir fêter ça, ce soir.

— Je suis sincèrement contente, c'est vraiment une superbe nouvelle. Bon, tu peux m'en dire plus ou c'est toujours top secret, style secret d'État, le taquiné-je.

Nous commençons à défaire les courses tout en discutant. C'est assez banal, mais qu'est-ce ça fait du bien la banalité, surtout quand elle est accompagnée d'une excellente nouvelle.

— Oui, je vais pouvoir t'en dire plus maintenant, sois rassurée.

— Je t'avoue que je serai plus sereine de savoir où mon futur mari va partir et pour combien de temps.

Tu joues à quoi ?

— Je pars dans le sud de la France, dans un camp d'entraînement spécifique pour une période de quatre mois. Je ne pourrai pas revenir tous les week-ends, nous aurons des permissions très strictes.

Rien que ça.

J'accuse le coup, je lâche le paquet de toasts briochés ainsi que le Tarama. En fait, j'étais à mille lieues de tout ça. Je pensais que la formation se passerait sur Paris ou tout du moins, dans les alentours et qu'il partirait pour la semaine, grand maximum. Les bras m'en tombent ; quatre mois dans le sud et ne pas le voir tous les week-ends, je n'y crois pas.

— Eh, chérie, ça va aller, ne t'inquiète pas. Ce n'est que quatre mois. Je t'appellerai à chaque fois que je le pourrai.

— Tu dis ça comme si tu partais demain.

— Dans une semaine.

— De quoi, dans une semaine ?

— Nous partons lundi matin.

— Ah.

Je ne sais pas quoi répondre d'autre, c'est si inattendu. Un tas d'émotions se bouscule ; la colère, la tristesse, la joie et la peur, c'est un vrai champ de bataille. Il pose les tomates cerises et s'approche de moi pour m'enlacer.

— Crois-moi, chérie, je suis navré, je ne pouvais rien te dire, les ordres sont les ordres, comprends-moi. Je t'aime plus que tout au monde. Ce n'est que quatre petits mois. En plus, tu vas être occupée pour le coup.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Avec les préparatifs du mariage. Ne te fais pas de soucis, ma mère va venir passer du temps avec toi, elle pourra t'épauler et comme ça le temps passera plus vite, tu te sentiras moins seule.

Mais c'est un cauchemar, réveillez-moi, je vous en conjure ! À défaut, achevez-moi.

— Super. Bonne idée, je pense que je ferai bon ménage avec ta mère, ironisé-je.

— Allez, chérie, ne fais pas la tête. On va quand même trinquer ?

Ne rien laisser transparaitre, relativiser, c'est tout ce qu'il me reste à faire.

— Mais bien sûr, on va faire la fête tous les soirs et on va se programmer un super week-end avant ton départ.

— Je t'aime Allison Livet.

— Je t'aime Andrew Mackester.

Tu t'avances bien, je trouve.

La soirée se déroule à merveille, champagne, mets savoureux, toasts et petits fours, un véritable apéro dînatoire. Nous parlons de tout et de rien, j'ai la tête qui se vide au fur et à mesure qu'il me raconte les anecdotes concernant le

commissariat. Je me sens légère, je me sens bien. Cette soirée est une pause dans tous mes tourments. Je ris à n'en plus finir à l'entendre imiter les cas qu'il rencontre sur son lieu de travail. Le champagne me monte vite à la tête, j'ai chaud soudainement, mais au diable les conventions, je continue de boire. Bien entendu, le mariage revient sur le tapis et sa mère aussi, mais comme une imbécile, je ris. En temps normal, je serais en colère, mais l'alcool aidant, je ris. On s'occupera de la belle-mère plus tard. Une envie pressante me tord en deux, je ne tiens plus, j'ai la vessie qui va exploser. Tant bien que mal je me lève, je pars vers les toilettes, mais je suis obligée de me tenir tellement je titube, je suis ivre. Après une rude bataille avec mon bouton de jean et quelques problèmes de coordination, je me redresse enfin. En fait, je tiens à peine debout. Ce doit être rigolo à voir. Je prends ma coupe sur la table basse et la descends d'une traite.

— Je... crois... que... me... vais... je... cou... cher.

Andrew se lève et me guide vers le lit avec des mains baladeuses. Je ne suis pas trop disposée pour des galipettes. Soupir. Oh, et puis pourquoi pas ? Mon fiancé s'active consciencieusement à préparer le terrain. Ce n'est pas désagréable, il faut l'avouer. Je me laisse aller et petit à petit, je commence à y trouver mon compte. Nus, l'un sur l'autre, je reprends mes marques. Nos corps s'explorent, se déchaînent, se caressent, s'entremêlent. C'est bon de se sentir en vie et de ressentir toutes ces sensations qui vous parcourent partout jusqu'à l'extrême jouissance ; l'orgasme.

* * *

Nous rejoignons Laetitia et Mika au restaurant, il est vingt heures, vendredi soir. La semaine est passée assez vite, tant mieux. Je n'ai pas eu de nouvelles de Jonas, j'ai beau m'accrocher à Andrew, mon cœur est brisé en mille morceaux. Tous les jours, je suis passée à son hôtel, je l'ai appelé plusieurs fois, sans succès. Même Hahona n'est pas venue hier. Je dois me faire une raison, il s'est

enfui avec elle. Je fais bonne figure devant tout le monde, mais au fond de moi, je souffre. Je me suis bercée d'illusions, une fois de plus, et j'en paye le prix. Malgré tout, Andrew m'aide, inconsciemment, à tenir bon. Le plus dur va être lundi quand il va partir. La solitude me guette, il va falloir que je redouble d'efforts pour ne pas sombrer dans la déprime et me renfermer sur moi-même. Quoique, sa mère doit arriver dans deux semaines, je devrais m'en sortir. Pour finir, ce n'est pas une mauvaise idée qu'elle vienne, je vais pouvoir me concentrer sur le mariage et passer à autre chose. Ce soir, nous fêtons le départ de mon fiancé. Nous avons prévu un repas au restaurant puis une virée dans un club branché de la capitale. Je compte bien en profiter et m'amuser en essayant de ne pas être pompette comme l'autre soir, quand nous avons eu ses résultats d'examen. L'apéritif est commandé, les discussions vont dans tous les sens, du travail aux vacances, de la nouvelle Citroën au carburateur, des ongles de mains au nombre de convives au mariage. Je me sens bien avec mes amis. Loïc doit nous rejoindre au club après, il avait un rendez-vous en début de soirée. Je sais que c'est avec Justine, je ne suis pas idiote. Je suis consciente que mon attitude n'est pas digne d'une amie, j'irai leur parler une fois qu'Andrew sera parti. Nous passons une agréable soirée, détendue et bon enfant. Repue de notre copieux repas, je décline l'offre d'un dessert. Andrew opte pour un banana split, Mika pour un colonel et Titia pour une dame blanche. Je me demande où ils mettent tout ça, c'est impressionnant. De mon côté, je continue à boire le rosé qui est à notre disposition sur la table. Je sens l'alcool qui commence à faire son effet.

Ça, ce n'est pas bon pour toi !

Nous quittons le restaurant, bras dessus, bras dessous avec Laetitia, bien joyeuses. Nous rigolons comme des bécasses, pour un rien. Elle insiste auprès de Mika pour prendre le volant et m'emmener au club ; les filles ensemble et les garçons de leur côté puisque nous sommes venus à deux voitures. Malgré les remontrances de Mika, Titia finit par avoir gain de cause ; j'en étais sûre. Installée dans la voiture, nous mettons le son à fond et chantons à tue-tête « next

to me » d'Emeli Sandé feat Sadek. Nous ne prenons pas le temps d'attendre les garçons, ils nous retrouveront sur place. Je ne veux plus penser à rien, je chante, je bois, j'évacue, je ris. Je n'ai que ça pour masquer ma tristesse et ma haine. Les vitres baissées à fond, nous faisons l'animation sur notre passage, c'est excellent. Arrivées devant le club, nous sautons de la voiture et nous nous engouffrons à l'intérieur. L'endroit est déjà bondé, la transpiration des uns et des autres imprègne l'atmosphère, la chaleur règne. Tant pis, on fera avec. Sans attendre, nous courrons sur la piste de danse et nous nous déhanchons au rythme de « chantaje » de Shakira. J'écrase quelques pieds au passage, ce qui me vaut deux, trois remarques. L'humain ne fait preuve d'aucune tolérance. Mika et Andrew ne tardent pas à nous rejoindre, ils ne semblent pas très contents que nous ne les ayons pas attendus ; ils s'en remettent. J'attrape Andrew et l'embrasse comme jamais je n'avais osé le faire jusqu'ici.

Il pose une main sur mes hanches et l'autre sur mes fesses, il me colle à lui en me faisant tourner encore et encore. Je m'accroche fermement à ses épaules pour éviter la chute. Je suis au bout de ma vie, il faut que je me réhydrate, je suis asséchée à cause d'une température externe et interne bien trop élevée et le nombre incalculable de pas que je viens d'enchaîner. Nous partons nous asseoir à côté de nos amis. À ma plus grande surprise, Loïc est avec eux. Je ne l'avais pas vu arrivé, celui-ci. Bien que je sois heureuse de le voir, je le salue rapidement sans même remarquer qu'il est mal à l'aise. Ce soir, c'est le grand jeu, la bouteille de vodka est déjà sur la table. Dans la plus grande impolitesse, je la saisis et bois directement au goulot, sous l'air médusé de mes proches. Je ne peux pas m'empêcher de les provoquer.

— J'avais soif, très soif.

J'agrippe Titia par le bras pour la faire décoller de son fauteuil et l'entraîne sur la piste. Rester assise ne fait absolument pas partie de mes plans, il faut que je bouge. De nature plutôt discrète, ce soir, je fais fort, je remue du popotin, je suis

méconnaissable. Mais où est passée la gentille petite Allison toute sage ? Ce côté aguicheur ne laisse pas indifférent et attire quelques hommes. Nous les repoussons radicalement en faisant croire que nous sommes homosexuelles, au moins nous avons la paix. Merci, Titia pour cette idée géniale. Trois danses après, elle me fait comprendre qu'elle retourne vers les garçons, je lui fais signe que je la rejoins après le prochain morceau. Manque de chance pour moi, c'est le moment des slows. Chancelante, j'essaie de me frayer un chemin pour rejoindre l'équipée, ce qui me demande une concentration extrême. Je bouscule un peu de monde sur mon passage, faute de tenir droite. Quand c'est à mon tour de me faire malmener et que je manque de tomber en arrière, de puissants bras me retiennent. Mon cœur manque un battement parce que c'est *lui*. Il me soulève légèrement du sol et m'entraîne à l'écart, aux toilettes. Ça devient une habitude de se voir dans des lieux aussi peu sympathiques et conventionnels. Il m'asperge le visage d'eau froide, c'est très désagréable.

— Mais c'est quoi ton problème, Jonas ?

— Regarde dans quel état, tu es.

Il n'est apparemment pas de bonne humeur, rien d'étonnant. Par contre, moi, je le suis si je fais abstraction du fait qu'il m'énerve. D'ailleurs, je vais voir jusqu'où je peux aller, je vais le pousser un petit peu, j'ai envie de jouer.

— Je ne vois pas en quoi c'est ton problème, je souris.

— Ne m'entraîne pas sur ce terrain, All.

— Je te signale que je suis accompagnée, de mon fiancé et de mes amis. Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter.

Il passe ses mains derrière sa nuque et me regarde de haut.

— Arrête tes enfantillages, ton mec n'est même pas capable de faire attention à toi. Tu es ivre et un tas de chacals te tournent autour, prêt à te dévorer.

— Tu joues à Superman, c'est ça, je réponds ironiquement.

Il lui suffit d'une seule grande enjambée pour être quasi sur moi, je me retrouve collée au mur. violemment, il pose les mains de chaque côté de mon visage, m'emprisonnant. Le noir de ses yeux entaille les miens. Mon rythme cardiaque est bien assez soutenu à mon goût.

— Sans moi, tu serais morte à cette heure-là. Si je n'étais pas intervenu à temps, dimanche soir, tu étais foutue. Arrête de jouer à la fille extravertie et tiens-toi tranquille, il en va de ta sécurité.

— Je n'ai rien à répondre, car ma mémoire a été partiellement effacée, je te rappelle. Mais c'est vrai, c'est toi qui l'as demandé à Hahona, n'est-ce pas ? Oui, je suis saoule, mais as-tu la moindre idée de ce qui me pousse à boire ?

Il ne cille pas d'un millimètre. Il est effrayant quand même, mais je dois lui dire, au moins j'aurai la conscience pour moi.

— C'est à cause de toi et de tous tes secrets. Je t'ai appelé toute la semaine, je suis passée à ton hôtel et rien. J'ai cru que tu étais parti avec elle et que tu avais tiré un trait sur moi. Je souffre Jonas, à cause de toi enfin plutôt de ce que je ressens pour toi.

Un grand coup de poing s'abat sauvagement dans la porte. Il vient de défoncer la porte des toilettes, il est fou. Je n'ai plus du tout envie de plaisanter, l'heure est au règlement de comptes. Je dessoûle assez vite pour le coup. Mes yeux humides sont braqués sur lui.

— Mais bon sang, il faut que tu me fasses confiance, souffle-t-il entre ses dents.

— Je ne demande que ça. Mais comment faire ? Tu ne me laisses aucune place dans ta vie.

— Et pourtant, tu prends toute la place, répond-il.

Je sais que ce face à face va être décisif. Il arpente la pièce de long en large, il ressemble à un lion en cage. Je le regarde, ahurie. Je sais qu'il bouillonne au fond de lui. Si je continue de le provoquer, peut-être me parlera-t-il enfin.

— Alors, laisse-moi entrer dans ta vie, partage tes secrets avec moi, mets-moi dans la confiance.

— Tu ne vas pas aimer ce que je pourrai te dire, tu prendras la fuite après mes confessions et ça, c'est inconcevable, s'emporte-t-il.

Bon, je vais essayer une autre stratégie. Je joue la dernière carte pour le faire craquer, on verra bien.

Tu es folle, ma vieille, tu vas douiller !

— Fais-moi l'amour.

Cela ressemble plus à une sommation qu'à une suggestion.

— Non.

— Pourquoi ?

— De quoi, pourquoi ? demande-t-il agacé.

— Pourquoi tu joues avec moi ?

Son visage semble se radoucir.

— Je ne joue pas bébé, tout le problème est là. Tu ne pourrais pas comprendre.

— Explique-moi alors.

Je m'approche de lui, mais il recule, comme pour me repousser, c'est douloureux.

— Tu n'imagines même pas les conséquences.

— Explique-moi, dis-je en le suppliant.

— Il me faut du temps.

Un pas en avant. Soupier et espérance.

— On peut arrêter de jouer au chat et à la souris, ce n'est vraiment pas confortable.

— Je sais.

Encore un pas de plus, on y croit et on poursuit.

— Alors, parle-moi s'il te plaît. Si tu as un tant soit peu de considération pour moi, lève le voile sur tous les mystères qui t'entourent. J'ai besoin de comprendre, Jonas.

— Bientôt, tout prendra un sens. Pour l'instant, ris de ta confusion et souris à travers tes larmes. Rappelle-toi que tout arrive pour une bonne raison.

OK, trois pas en arrière. Soupir et désolation.

— Il y a trop d'ombres autour de toi Jonas, trop de questions sans réponse, trop d'incertitudes. Je ne pourrai pas endurer ce manège plus longtemps.

Sans pouvoir supporter cette situation une minute de plus, je le contourne. La tension dans l'atmosphère est intenable, mais je résiste. Oui, je résiste à l'envie de me retourner et de l'embrasser, encore et encore. Entendant son lourd soupir comme un appel, je m'arrête, je ferme les yeux, priant pour qu'il se taise. Foutaise.

— À la première difficulté, tu fais demi-tour ? Tu renonces ? Je te croyais forte All.

Stupéfaite par sa provocation, je me tourne face à lui, serrant les poings, exacerbée par son audace :

— Je suis forte. Car une personne normalement constituée ne pourrait pas supporter la douleur que tu m'infliges actuellement. Je t'aime au point de te quitter non seulement pour moi, mais aussi pour toi. Tu n'as pas l'air d'être en capacité de prendre des décisions censées concernant notre situation alors je prends les devants. Si tu ne t'épanouis pas à mes côtés, alors finissons-en pour que tu sois libre de pouvoir rencontrer de nouvelles personnes et certainement celle qui te rendra heureux. Si j'avais renoncé dès la première difficulté, nous n'en serions pas là. Je ne fais pas demi-tour non plus, j'avance. Sans toi, certes, mais j'avance. Fais-en autant, et tu trouveras sûrement l'amour que tu mérites. Adieu Jonas.

Il est toujours là, planté devant moi, les mains derrière la tête. Il me fixe sans aucune émotion comme s'il digérait mes propos. Moi-même je suis surprise d'avoir trouvé le courage de mettre un terme à cette mascarade. Les mains dans les poches, je fouille dans son regard à la recherche d'une réaction éventuelle ou d'un signe de panique, de faiblesse, de tristesse, mais rien. Il reste de marbre, ses yeux ancrés aux miens. Sans un mot, la douleur à son paroxysme, je tourne les talons.

— Je suis un démon.

Quoi ? Je me fige sur place, je le sens se rapprocher, je ne bouge pas.

— Tu voulais la vérité ? Je suis un démon, un envoyé de Satan. Je suis missionné pour récupérer quelque chose, ici, sur Terre. J'accomplis cette mission et en échange, ils me foutent la paix et je suis libre de t'aimer. C'était un bon compromis, en fait, c'était la seule solution pour te retrouver et te convaincre de donner une seconde chance à notre histoire.

J'ai dû ingurgiter une substance illicite, je ne vois pas d'autres explications. Un démon, et puis quoi encore ? La pire excuse que je n'ai jamais entendue. Je reste dos à lui.

— Tu n'as rien trouvé de plus loufoque ? dis-je en m'étouffant.

— À ton avis, pourquoi personne ne vient dans ses toilettes ?

— ...

C'est quoi cette question ?

— Hahona a mis une affiche sur la porte notée indisponible. La porte est verrouillée.

Je prête l'oreille à ce qu'il se passe de l'autre côté, je dois reconnaître qu'il y a du va-et-vient et que personne ne vient ici. La peur m'assaille comme un coup de tonnerre. Et s'il avait raison, cela expliquerait bien des choses. *Calme-toi ma vieille, tu vas nous faire un ulcère.* Il doit y avoir une raison rationnelle à tout cela.

— Oh non, fait chier ! Les chiottes sont hors service ! On va devoir faire la queue pendant trois plombes. Ils pourraient bouger leur cul pour les réparer, y'a taquet de monde en plus. C'est relou, sérieux, ronchonne une voix féminine de l'autre côté de la porte.

Ce que je viens d'entendre dépasse l'entendement. Je suis au pied du mur, il a raison. Il y a bien une affiche hors service sur la porte. La chair de poule a pris possession de tout mon corps, je tremble.

* * *

Au même moment, dans les toilettes d'un club de Paris.

Les dés sont jetés, je retiens mon souffle. Pour la première fois depuis une éternité, j'ai peur. Oui, moi, Jonas Frene, je suis effrayé devant ce petit bout de femme. J'angoisse à l'idée même qu'elle puisse me rejeter, je ne pourrai pas le supporter. Elle est ma raison de vivre, mon pilier, si elle me chassait de sa vie, la mienne serait brisée. Je n'avais plus d'autres options que de lui révéler mon identité, c'est maintenant que tout se joue, soit elle me prend pour un fou et s'en va, soit elle m'accorde sa confiance et on se bat main dans la main pour trouver Louange et la restituer à Satan afin d'avoir la paix. Je suis tellement flippé que j'en transpire, si je pouvais lire dans ses pensées, tout serait plus simple. Mais pourquoi elle ne se retourne pas ?

Dis un truc, bébé, bordel, n'importe quoi, mais dis quelque chose.

Son silence est des plus terrifiants.

CHAPITRE 11

« Je suis le même que t'as voulu, qui malgré lui t'aura déçue, je suis le même que t'as aimé. »

Garou

Je le prenais pour un fou avec ses histoires de démons, mais je suis encore plus folle, car je me retourne et ce que je découvre dans ses yeux est encore plus surnaturel que son aveu.

— Tu as peur, Jonas ?

La tête renversée en arrière, les mains derrière la nuque, il inspire un grand coup. J'attends.

— Ce que j'ai traversé, il y a trois ans et demi, n'est rien à côté de ce que je pourrais endurer si tu me tournes le dos.

Le voir ainsi ne me réjouit guère contrairement à ce que j'aurais pu imaginer. Je sais qu'il est sincère et être séparée de lui n'est décidément pas possible.

— C'est insensé, tu t'en rends compte au moins ?

À pas feutrés, il s'approche de moi.

— Bébé...

— Non.

J'expire tout l'air contenu dans mes poumons, je suis en plein cauchemar.

— Tu penses que je vais te croire ?

Et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Jonas baisse la tête et disparaît dans un écran de fumée. Oh putain ! Il est passé où ?

— Jonas ? Jonas ?

J'ai du mal à admettre ce que je vois ou tout du moins ce que je ne vois plus. C'est impossible, comment a-t-il fait ça ? Même les plus grands illusionnistes ne

réussiraient pas un tel tour. Je fouille dans tous les w.c., mais rien. Pas un bruit ni une ombre. Je commence à m'affoler, je suis abasourdie par ce qui se passe, c'est comme si j'étais dans la quatrième dimension.

Mon cœur est sur le point d'exploser quand, par le plus grand des mystères, il réapparaît, là, devant moi. Au bord de la syncope, il me récupère avant que je ne m'écrase par terre.

— OK, bébé, c'était brutal, je suis désolé, mais c'était la seule façon pour te convaincre.

— ...

Je le regarde avec de grands yeux exorbités, sans pouvoir dire quoi que ce soit.

— Redresse-toi, All, tu vas te fracasser le dos. Tu vas t'y habituer, ne t'inquiète pas.

— Il faut que tu me laisses un peu de temps. J'ai besoin de prendre de la distance.

— Et si tu ne revenais pas, si la distance te faisait changer d'avis ?

Je le dévisage étrangement, comme si je ne le connaissais pas, mais ce qui émane de lui est bien plus fort que ce que je viens de découvrir. Je ne sais pas si ma raison a foutu le camp ou si mon cerveau a disjoncté, car ce que je m'apprête à dire est tout sauf du bon sens.

— C'est à ton tour de me faire confiance.

Son front est collé au mien, nos sentiments sont transportés à travers l'autre, je peux les ressentir, c'est magique. Lui et moi, c'est une évidence. Je suis le yin, il est le yang, je suis la fumée, il est le feu, nous sommes indissociables.

— Je dois rejoindre mes amis, ils vont s'inquiéter, je chuchote à contrecœur.

— Hahona va te téléporter jusqu'à la piste de danse, elle t'y attend. Ne crains rien, tout va bien se passer, ça va très vite.

— Comment est-ce possible ?

— Bienvenue en enfer, bébé.

Je souris. Il ferme les yeux, amusé.

— Je t'aime All.

Cet aveu est d'une pureté incontestable.

— Je t'aime encore plus Jonas.

Avant de pouvoir goûter à ses lèvres, il prononce le prénom d'Hahona et me voilà au milieu de la piste de danse aux côtés de la belle demoiselle. Entendant "no vacancy" des One direction, je ne peux faire autrement que de me laisser transporter par la musique. Je sais qu'il est parti et il me manque déjà.

Soupir et lassitude. Je dois jouer la comédie, faire semblant que tout va bien. Ce n'est pas gagné d'avance. Je viens d'apprendre que l'homme pour qui mon cœur bat est un démon venu tout droit de l'enfer, ce n'est pas rien comme confession. J'ai tant de questions à lui poser, j'ai tant envie de le connaître, de savoir d'où il vient, de comprendre la vie démoniaque, je veux être auprès de lui. Et il y a elle aussi, le lien qui les unit, c'est insupportable et exaspérant, elle sait tout de lui et moi si peu de chose. Soupir et jalousie. Elle se penche près de mon oreille, tout en restant dans le rythme.

— Tu veux que l'on s'éclipse pour en parler.

Pour qui elle se prend, madame « je suis toujours là », une psychologue ?

— Non, je pense que c'est à Jonas de me parler et à personne d'autre.

— Je sais que tu es jalouse de la relation que j'entretiens avec lui, mais tu n'as rien à craindre, je ne suis pas ton ennemie. Même si je le voulais, je n'arriverais pas à corrompre Jonas, il t'aime trop. À ce stade, ce n'est plus de l'amour, tu es sa nécessité, son seul besoin et crois-moi, il a déjà un beau tableau de chasse à son actif, mais toi, tu es la seule, l'unique qu'il ait jamais aimée.

Ne pas être jalouse, après ce que je viens d'apprendre sur sa collection ? *Tu fulmines, ma vieille, calme-toi !* Je contiens toute ma colère. Je tente de garder le contrôle, je souris, mais encore une fois, dans ma tête, je l'ai déjà tué trois fois.

— Un tableau de chasse ?!

— Ne t'arrête pas à ça, ce n'est pas la quantité qui compte, mais la qualité. Et il est pardonnable, vu l'âge qu'il a, rigole-t-elle.

C'est quoi encore ce délire ? Je gigote plus que je ne danse et je me cogne dans quelques personnes qui sont près de moi.

— Il a quel âge ? hurlé-je pour couvrir la musique.

— Deux cents ans environ, répond-elle posément.

Quoi ? Je me liquéfie.

Deux mains se posent sur ma taille et me forcent à suivre le rythme de la musique de MHD. Un baiser mouillé au creux de mon cou et Andrew se colle dans mon dos. La fine équipe nous rejoint dans la foulée, saluant Hahona au passage. Aucun ne s'est inquiété de mon absence, c'est parfait. Les vapeurs d'alcool de part et d'autre m'indiquent que mon fiancé a pas mal bu. En tout cas, moi ça fait longtemps que j'ai dessoûlé. Par contre, j'ai soif. Je fais signe à tous que je vais au bar. Personne ne m'accompagne, je suis tranquille au moins. Je me faufile dans la foule pour grimper sur un tabouret. Entre deux commandes, je réussis à happer le barman pour lui demander une vodka. Une odeur familière de cèdre envahit mes narines, il est là, juste à côté de moi. Je me tourne, il est plus beau que jamais. La peur et l'horreur qui se lisait sur son visage ont fait place à la sérénité.

— Je te croyais parti.

— Je ne suis jamais loin.

Je souris. Je prends mon verre et une paille, j'humecte délicatement ma bouche et glisse la paille entre mes lèvres tout en soutenant son regard. J'ai chaud et mes sens se réveillent. Avec un malin plaisir, je joue la séductrice, laissant deviner le bout de ma langue par moment. Je m'applique à positionner mes doigts sur le verre et la paille de manière coordonnée et exerce des petites pressions. J'abaisse mes paupières, je croise les jambes et me trémousse sur l'assise. Je remonte un

pied le long de mon autre jambe, dégage mon cou en basculant la tête en arrière et gonfle ma poitrine. Je pose ma vodka sur le comptoir et effleure mes cuisses du bout des doigts. Je donne quelques coups de reins timides en me replaçant. Je redresse les épaules et bombe le buste à sa rencontre. Ouvertement, sans trop me cacher, je l'aguiche. Ma plus grande satisfaction, ce sont ses billes rondes qui me dévorent. Je le surprends, à plusieurs reprises, à se mordre la lèvre inférieure. À cet instant, je regrette de ne pas être plus féminine et de ne pas avoir mis de jupe ou de robe. J'ai enfilé un pantalon en toile noir, un top bleu marine et troqué mes converses blanches pour des escarpins. J'ai fait un effort de maquillage et j'en suis heureuse. Je veux être la plus belle pour lui, il y a tellement de jolies femmes, dont Hahona, je me dois d'être à la hauteur. Je suis décidée à l'embraser, pour ma part, je suis un véritable incendie ; je le veux en moi, il est à moi. Au diable les autres, je suis dans ma bulle où seuls lui et moi comptons. Son torse se soulève frénétiquement, ses doigts sont accrochés respectivement au bar et au dossier du tabouret. Ses yeux me parcourent de haut en bas ; je fais l'effet escompté, m'en voilà comblée. J'ai l'audace de regarder son pantalon, particulièrement son entrejambe, je décèle son érection et je m'empourpre aussitôt. Il esquisse un sourire aux coins des lèvres. Il est si sexy, si irrésistible. J'ondule, perchée sur mon tabouret, je l'imagine torse nu, je fantasme sur nos corps dénudés et unis, m'invente des positions. J'ai chaud et je me cambre sous son air décontenancé. Forte d'une impudicité excessive, je me laisse couler de mon assise et m'approche de lui. Il ne me quitte pas des yeux une seconde. Je pose mes mains sur ses genoux et les écartent pour me frayer un passage au plus près de son corps. Je suis si près de lui que je perçois son souffle chaud et sens les battements de son cœur. Je suis dans ses bras, je suis chez moi, il est mon antre, mon refuge. Je le veux maintenant, c'est un besoin primordial. Je m'incline sur le côté, ma joue frôle la sienne et je lui susurre d'une voix charnelle :

— Maintenant et ici.

— Oh bébé, si seulement c'était possible.

— Alors, emmène-moi.

Je parcours ses cuisses du bout des doigts, il reste inerte, concentré. J'aimerais qu'il pose ses mains sur moi, sentir la chaleur de son corps. C'est difficile émotionnellement qu'il reste aussi stoïque. Je veux qu'il me touche.

— Arrête de m'allumer, je ne pourrai pas te satisfaire, dit-il sévèrement.

Il me replace face à lui, je suis perdue. Je ne comprends pas son refus, il me cache quelque chose, c'est certain. Je grimace d'incompréhension. Il soupire et pose ses mains sur les miennes. Son geste, si anodin, atténue ma douleur.

— C'est temporaire, ne t'inquiète pas.

Et s'il avait un problème d'ordre sexuel ? Mais quelle andouille je fais. Oui, c'est ça, quoi d'autre, sinon ?

— Désolée, je ne voulais pas être impolie.

Il hausse les sourcils.

— Qu'est que tu racontes ?

Je sens la gêne m'envahir, je déteste ça.

— Ça ne doit pas être évident pour un homme...tu sais...

— Je ne comprends rien bébé, sois plus précise.

Je prends une grande inspiration et fuis son regard.

— Les pannes sexuelles, dis-je tout bas.

Il éclate de rire, je me vexe.

— Tu crois que je suis en panne ? Non, ne t'inquiète pas, mon service trois-pièces n'a jamais aussi bien fonctionné.

Je me crispe subitement, ma culotte s'assèche aussitôt, je suis calmée. Mes yeux s'humidifient sous l'humiliation, je commence à trembler. Je dois être livide, car il me scrute étrangement. Je retire mes mains de ses jambes et les

laisse pendre le long de mon corps. Il enroule ses doigts autour de mes poignets et les replace sur ses cuisses.

— Jalouse bébé ?

Quoi ?

— Pas de panique, je me suis mal exprimé. Je recommence. Non, je n'ai pas de problème sexuel, et, depuis que je t'ai retrouvée, je peux t'assurer que tout fonctionne bien, parce que dès que je te vois ou que je pense à toi, je bande.

Soupir et soulagement. Je me sens complètement idiote. Oui, je suis jalouse, mais je ne lui ferai pas le plaisir de lui dire.

— Alors pourquoi tu me repousses sans cesse ?

— Je ne peux pas, je te l'ai déjà dit.

— Stop les secrets, donne-moi la raison.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en parler, crois-moi, m'assure-t-il.

— Jonas, grondé-je.

— D'accord, mais je te préviens, je ne céderai pas, je refuserai de te faire l'amour, peu importe tes menaces.

La froideur de sa voix et la fermeté de ses propos n'offrent aucune échappatoire. Suis-je prête au pire ? Je crains qu'il ne soit trop tard pour me poser la question. Une petite voix me dit que l'on affrontera cet obstacle ensemble. Je le fixe et acquiesce, mes doigts s'entrelacent aux siens.

— Si on couche ensemble, tu seras condamnée à être éternelle.

Quoi ? Mes yeux s'arrondissent et mon cœur manque un battement.

— Pour que je ne m'éloigne pas de ma mission comme il y a trois ans et demi, ils t'ont jetée une malédiction. Si je couche avec toi, tu seras éternelle. Bien que cette idée puisse faire rêver, c'est abominable. Je refuse d'être celui qui gâchera ta vie. Une fois que tout sera rentré dans l'ordre, la malédiction sera levée et nous pourrons essayer toutes les positions du Kâma-Sûtra.

La soirée a pris une tournure inédite, c'est surréaliste. Victime d'une malédiction, rien que ça ? Je déglutis et m'accroche à ses doigts. Je comprends l'amour qu'il me porte, un amour inconditionnel, il est prêt à tout pour moi. Il n'est pas avare de témoignages, même s'ils sont détournés. Je reste abasourdie par toutes ces révélations. Je suis touchée et émue. Ce soir, il visait les étoiles, mais c'est la lune qu'il m'a décrochée.

— Éternise-moi. Je ne veux pas devenir vieille et risquer de te perdre. Quand j'aurai des rides aux coins des yeux, quand ma peau va se relâcher, quand on me prendra pour ta mère, quand j'aurai les cheveux blancs et qu'on parlera de moi comme de ta grand-mère, quand mes forces vont décroître et qu'il me faudra une canne pour marcher, que feras-tu ? Ce que tu ressentiras pour moi, se sera de la tendresse, de l'affection, mais tu te lasserai et tu partiras, et ça, tu vois, c'est inenvisageable. Je ne pourrai pas t'en vouloir, mais je refuse de passer le reste de ma vie à souffrir. Nous avons une chance de passer notre vie ensemble, il ne faut pas la gâcher. Tu es le seul maître de notre destin, offre-moi l'immortalité. Rends-moi éternelle.

— Rien ne me fera changer d'avis, c'est non. Tes arguments se tiennent peut-être, mais pour quelqu'un d'autre. Je me fous des gens et de ce qu'ils pensent, je t'aimerai pour le reste de ta vie et je serai là chaque jour à tes côtés. Crois-moi, j'ai d'abord cru que c'était une bénédiction cette malédiction, mais après réflexion, il ne s'agit en rien d'une solution. C'est un piège. Quand tu es éternel, au début, tu as des projets plein la tête, mais au fur et à mesure que les années passent, les gens partent, ceux à qui tu tiens meurent, tu te retrouves seul et tu recommences tout depuis le début, à chaque fois. Oui, je suis éternel, mais terriblement exténué. Je voudrais me projeter dans une vie dans laquelle je pourrais construire ma maison avec plein de chambres pour accueillir enfants et petits-enfants, je voudrais me battre pour un travail honnête, je voudrais vieillir avec toi et mourir avec toi. Mais c'est impossible, car je suis immortel, je n'ai aucune ambition même pas celle de la paternité, je refuse de voir mourir ma

descendance au fur et à mesure. Alors je te le redis une dernière fois, ne compte pas sur moi pour te condamner à l'éternité.

Attentivement, j'ai enregistré chacun de ses mots. Rapidement, sans que je comprenne, il délie nos mains et me pousse sur mon siège.

— Te voilà, chérie ! Je me demandais où tu étais passée. Oh, Monsieur Frene ! Que faites-vous ici ?

C'est un sketch ? *Non, ma vieille, c'est ta vie qui t'échappe.*

— Je suis venu avec un ami et je suis tombé sur votre fiancée, du coup nous avons bavardé un peu.

Andrew pose ses mains sur mes épaules, le visage de Jonas se tord de rivalité.

— Je remerciais Monsieur Frene de ce qu'il a fait pour moi.

Je me lève et me retourne vers Andrew.

— On va rejoindre les autres, dis-je en le pressant.

— Bonne soirée à vous aussi Mr Frene, réplique Andrew.

Jonas m'agrippe par le pantalon et me retient.

— Ne doute jamais de l'amour que j'éprouve pour toi, tu es mon monde, mon univers, bébé. Je t'aime. S'il te plaît, ne couche pas avec lui.

Ses yeux ne sont que supplique. Je rêve ou une larme s'en échappe. Je ne peux pas vérifier, Andrew me tire par le bras. J'ai juste le temps d'articuler le plus discrètement possible :

— Je t'en fais la promesse. Je t'aime.

Puis il disparaît de mon champ de vision.

Je passe la fin de soirée à ressasser les dires de Jonas. Pour être perturbée, je suis perturbée. Toute cette histoire est insensée et mon petit doigt me dit que je ne suis pas au bout de mes surprises, que je vais encore en apprendre. Il va falloir que je m'accroche. En attendant le prochain épisode, je me dois de faire

bonne figure. Titia m'interroge du regard, je pose mon index sur ma bouche pour lui dire que c'est un secret. Je ris. Je bois une tequila frappée et je regagne la piste de danse. Je me laisse envoûter par Sia.

Nous sommes rentrés au petit matin, assez éméchés. Les habits sont balancés au travers de la chambre et sans nous faire prier, nous nous effondrons sur le lit. Dans un dernier effort, nous nous glissons sous les draps. Morphée nous attendait de pied ferme. Je rêve de mains enlacées, de démons et de tatouages en forme de phœnix.

C'est en fin d'après-midi que j'émerge enfin. La place à côté de moi est vide, tant pis. Un coup d'œil vers mon portable, il clignote. Une boule au ventre se forme.

Un sourire naît sur mes lèvres quand je vois que sur les deux messages, il y en a un qui provient de Jonas.

Jonas : « Mange et bois ce qu'il y a sur ta table de nuit. »

Je lève les yeux et découvre, non sans surprise, un verre de jus de fruits et deux comprimés. Mais comment fait-il tout ça ? Comme une gentille fille sage, j'obéis.

Moi : « C'est fait. Comment est-ce possible ? »

Jonas : « Je suis tenu au secret, bébé. »

Moi : « Mauvaise réponse. »

Jonas : « Il n'y a rien de surnaturel, ne t'inquiète pas, ton colocataire a dû s'absenter et j'en ai profité. »

Il me faut quelques secondes pour comprendre que le colocataire dont il parle n'est autre qu'Andrew. Il ne doute vraiment de rien.

Moi : « Tu es infernal. »

Jonas : « Tu es ma priorité et n'oublie pas que je ne suis jamais loin. À plus, bébé. »

Moi : « Je ne risque pas de l'oublier !!! »

Je sais qu'il ne répondra pas, alors je pars me doucher. L'eau chaude me fait un bien fou. Je n'ai toujours aucune idée de la raison du départ d'Andrew, je l'appellerai une fois que je serai prête. Pendant que j'y pense, je n'ai pas ouvert l'autre SMS qui était de Laetitia. La connaissant, elle souhaite sûrement savoir ce qu'il s'est passé hier soir. Je reconnais que j'ai été assez distante, j'avais de bonnes raisons même si cela n'excuse pas mon comportement. Je n'ai rien fait de particulier, si ce n'est que j'ai passé plus de temps avec Jonas qu'avec mes amis. C'est dingue comme cet homme m'attire. Dès qu'il est dans mon champ de vision, je ne peux plus me défaire de lui, il m'aspire dans sa sphère, il est ma drogue. Et me voilà à rêvasser de lui, de sa musculature que j'aimerais tant parcourir, de sa peau que je souhaiterais déguster et de son corps que je désire posséder plus que tout. L'ouverture de la porte me sort de mes pensées coquines. Andrew se tient devant la douche, nu. Ah zut. Comment vais-je pouvoir gérer ? Et si j'implorais Hahona, comme le fait Jonas, pour me sortir de là ? Je sais ce qu'Andrew a en tête. Je le comprends, il part lundi et je me doute qu'il veut profiter de nous jusqu'au bout, mais j'ai fait une promesse à Jonas et je dois la tenir, je n'ai qu'une parole. Un cri aigu sort de ma bouche quand l'eau chaude se transforme soudainement en eau froide. Je suis gelée. Avec précipitation, je sors et m'entortille dans mon peignoir sous le regard dérouté d'Andrew.

— Purée, l'eau est glaciale, c'est une horreur.

— C'est ça d'y rester trop longtemps pour se prélasser, chérie. En tout cas, c'est bien dommage, car j'avais envie de t'y rejoindre.

— Je suis désolée, mais tes plans vont tomber à l'eau, je suis frigorifiée, c'est très désagréable.

— Je pourrais te réchauffer, propose-t-il en s'approchant.

— Tu es adorable, mais j’ai vraiment très froid, je vais d’abord me sécher et me réchauffer si tu veux bien.

— Viens par-là, dit-il en m’attirant vers lui.

Il me serre dans ses bras et me frictionne vigoureusement le dos, me voilà bien.

— Je t’aime chérie.

Je me blottis contre lui en signe d’approbation, mais je reste muette.

* * *

Quelque part, au même moment dans Paris.

Hahona est appuyée sur le bord du bureau de ma chambre d’hôtel en me faisant la morale.

— Sérieux Jonas, tu dérailles.

— Parce que je suis entré chez elle quand l’autre était à la boulangerie ?

— Oui et pour tout le reste.

— Inutile d’essayer de me recadrer, c’est lourd. Et je te signale que toi aussi tu as tout à y gagner.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je suis au courant que si tu réussis cette mission, tu as le champ libre pour retrouver Yvris.

Elle devient rouge de colère, prête à exploser.

— Occupe-toi de ton cul et laisse Yvris en dehors de tout ça, crie-t-elle.

— Tu n’as pas besoin de faire semblant, je sais combien le besoin d’être auprès de la personne que tu aimes peut rendre dingue.

Elle contient ses larmes, ce qu'elle endure n'a pas de mots, c'est le pire des châtements. Elle a la liberté de la personne qu'elle aime entre les mains et ce contrat pèse très lourd.

— Tu ne sais rien, alors ferme ta gueule Frene, hurle-t-elle en claquant la porte de la chambre d'hôtel.

Fait chier !

CHAPITRE 12

« La vérité pure et simple est très rarement pure et jamais simple. »

Oscar Wilde

Les adieux sont tout de même déchirants entre Andrew et moi en cette fin d'après-midi. Il va me manquer. Je sais que ce n'est pas de l'amour, car je n'ai jamais su l'aimer. Mais j'éprouve à son égard, de la tendresse et de l'affection. Sans lui, je ne sais pas où je serais, il m'a apporté la stabilité dont j'avais besoin à ce moment précis de ma vie. Je lui en serai à jamais reconnaissante. Il a endossé le rôle de bouée de sauvetage à son insu et je m'en veux. Andrew est quelqu'un de bien, c'est un homme d'une gentillesse inégalable, toujours prêt à rendre service, il n'élève jamais la voix, arrondit toujours les angles, s'adapte à toutes les situations, est présent au quotidien, il est merveilleux. Le quitter lui aurait arraché le cœur, c'est sans doute pour ça que je n'ai rien dit et que je vais devoir préparer notre mariage avec sa mère.

Cette situation atypique ne va pas plaire à Jonas, je pense que je vais déclencher un tsunami. Il serait plus intelligent que je lui dise tout de suite, plutôt que t'attendre qu'il le devine et qu'il parte dans tous les sens. Je redoute sa réaction, mais bon, je dois assumer et le plus tôt sera le mieux. Je ne survivrai pas s'il me quitte de nouveau. Je prends mon courage à deux mains et pars à son hôtel. Je ne prends pas le temps de le prévenir, l'effet de surprise pourra peut-être jouer en ma faveur. Je passe ma veste en jean, mes converses, mon sac et quitte l'appartement. À peine installée au volant de la Twingo que mon portable sonne. Ce n'est pas vrai, c'est déjà la mère d'Andrew.

Soupir et exaspération.

— Bonjour, Sophie, comment allez-vous ?

— Bonjour, ma petite Allison, je viens voir comment tu vas. Andrew vient de m'appeler pour m'avertir de son départ, tu n'es pas trop effondrée ?

— Pour être honnête, il est parti il y a environ une demi-heure donc pour l'instant ça va. Ne vous inquiétez pas.

— Oui, mais tu sais, tu vas avoir le contre coup ce soir. C'est dommage que je n'aie pas su plus tôt la date de son départ, j'aurais pu m'arranger et venir dès aujourd'hui.

Elle est terrible. Adorable, mais terrible. Je m'enfonce dans mon siège de voiture et soupire discrètement.

— Loïc dort à l'appartement ce soir, il vient en début de soirée, je vais préparer le repas, je vais être bien occupée. Je vous promets que vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Tu ne pourras pas cacher ta tristesse éternellement, c'est important que tu aies une épaule pour pleurer.

— Sophie, je vous assure que ça va aller, j'insiste.

— Laisse-moi réfléchir... écoute, je regarde mon agenda... je vais pouvoir me libérer pour la semaine prochaine normalement... oui, je vais voir pour être avec toi vendredi...

Je suis au bout de ma vie, je m'écroule dans le fond du siège.

— Je m'en occupe demain et je te rappelle rapidement. Mais ne t'inquiète pas ma chérie, je vais venir prendre soin de toi. Tu n'as que quatre jours à tenir bon.

C'est quoi ce sketch ? C'est une caméra cachée, je ne vois pas d'autre possibilité.

— Allison, tu es encore là ?

— Oui, oui pardon. Demain, pas de problème, j'attends votre coup de téléphone, dis-je en grimaçant.

— Je savais que tu allais être contente que je vienne plus tôt. Ça va aller ma chérie, je te rappelle demain. En attendant, je t’embrasse fort et essaie de profiter de ta soirée, ne rumine pas trop. Allez, à demain.

Le téléphone m’en tombe des mains. Là, c’est la merde. Je laisse un soupçon de vulgarité s’échapper de ma bouche : « putain de bordel, elle me fait chier ! » Ça, c’est dit ; merde ! Il me faut au moins cinq bonnes minutes pour me calmer et reprendre mes esprits. *Allez ma vieille, un problème à la fois.* Je vais déjà voir Jonas et demain je m’occuperai de la belle-mère, enfin, de Sophie. Il y a des jours où il serait plus sage de rester au lit en hibernation. Depuis ce matin, c’est du grand n’importe quoi ; le genre de jour où rien ne va. La tartine qui tombe dans le café et qui t’éclabousse, le verre de jus de fruits que tu renverses sur le tapis du salon, les clefs que tu as perdues sachant que tu as déjà dix minutes de retard, car le réveil n’a pas sonné. Ça continue par un accident de la route qui bloque la circulation et ça se poursuit avec une fuite de canalisation dans la salle de pause, des rendez-vous oubliés et la mère de ton futur mari, que tu aurais dû quitter, qui est en bad trip total. Au vu du résumé de ma journée, je devrais peut-être rentrer chez moi et ne plus bouger jusqu’à demain. Soupir et réflexions. Non, depuis samedi, je suis sans nouvelle et je trépigne d’impatience. J’ai vraiment envie de le voir et j’espère au fond de moi, passer la nuit avec lui. Il me manque trop pour attendre encore une journée pour le voir. D’ailleurs, je trouve étrange qu’il ne m’ait pas fait signe aujourd’hui. Il devait sans doute vaquer à ses occupations. Je démarre la voiture, monte le son à fond et me laisse emporter par la musique. La circulation est fluide, j’ai de la chance. Une fois garée, je descends de la voiture, surexcitée.

Je me précipite dans le hall puis à l’accueil. Sans raison précise, je jette un œil du côté du bar et le spectacle qui s’offre à moi me coupe le souffle. Je suis la proie, il est le chasseur et il vient de me toucher en plein cœur. Elle est contre lui, son visage est niché au creux de son cou, elle s’accroche à ses épaules et lui a sa main droite dans sa chevelure brune qu’il caresse tandis que sa main gauche lui

maintient le dos. Une violente barre dans le ventre me donne des nausées, c'est terrible. À pas feutrés, je m'approche et me cache derrière un épais rideau. Je suis assez proche pour entendre leur conversation et les voir sans me faire surprendre. Putain de journée de merde ! Je prête une oreille attentive et les larmes ruissellent sur mes joues.

— Jonas, promets-moi que l'on va y arriver, je n'en peux plus.

— Il faut que tu tiennes bon, on va s'en sortir.

Il relève son menton et lui effleure la joue, je ne connais pas de pire souffrance que celle que je vis à cet instant. Les voir si proches, me prendre en pleine face leur amour est une douleur indéfinissable.

— Regarde-moi Hahona, on va réussir cette mission et on sera enfin libres et heureux. Je te fais la promesse qu'une fois que nous aurons rendu Louange, tout ira mieux.

— Je ne demande qu'à te croire, mais je commence à perdre espoir, soupire-t-elle.

— Nous devons rester optimistes. Nous ne pouvons pas baisser les bras, nous sommes si près du but.

Derrière mon rideau, je suis effondrée, je manque d'air, je suis en détresse, j'étouffe. Ma respiration saccadée me plonge dans un état second comme si rien ne me retenait plus, je sors de ma cachette.

— Com... comment ?

Mes mots sont noyés par mes larmes.

Ils tournent la tête vers moi et abandonnent leur étreinte.

— Bébé, ce n'est pas ce que tu crois, on va t'expliquer, lâche-t-il à toute vitesse.

Je ne le laisse pas s'approcher, j'esquive par la gauche. Je suis terrassée par la douleur, je ne réponds plus de moi, rien ne pourra arrêter ma hargne. Je n'ai qu'une cible : elle. Je n'ai qu'un but : l'achever. Elle ose venir à ma rencontre, je

la pousse, elle trébuche, mais se retient à la table. Ça ne lui suffit pas, elle revient. J'occulte ses avertissements et ses fausses explications. Je n'entends plus rien, je suis à l'état sauvage. Bien trop proche de moi, je lève la main et la rabats violemment sur sa joue. La douleur de ma main n'est rien par rapport au déchirement de mon cœur. Je suis à bout de souffle, les yeux exorbités.

— Vous vous êtes bien moqués de moi !

— Ça suffit, All.

— Toi, la ferme ! rétorqué-je.

Sans comprendre, Jonas me balance sur son épaule. Je hurle, je le frappe, mais rien y fait.

— Hahona ?

— Je gère, on se retrouve plus tard.

Tandis que l'on prend la direction de la sortie, tous les regards sont rivés sur nous, mais je m'en moque complètement, je continue de crier.

— Lâche-moi ! Lâche-moi !

— Tiens-toi tranquille et arrête de brailler.

D'un pas expéditif, il nous sort de l'hôtel et part dans une arrière-cour.

— Hahona, maintenant.

Quoi ?

Deux secondes plus tard, je suis au milieu de mon salon, toujours suspendue sur son épaule. Il me pose brusquement sur mes pieds, il est en colère. Il ne manque pas d'air, c'est à moi d'être énervée ! J'ouvre la bouche, mais rabats mon caquet avant d'émettre le moindre son. Son visage se tord, ses yeux ne sont que des fentes noires et sa voix est chargée de colère. Il arpente le salon en faisant de grands gestes. Si je ne l'aimais pas autant, j'en aurais peur. Mais son expression effrayante et le timbre de sa voix ne me sont pas inconnus, j'ai une impression de déjà-vu.

— Combien de fois je vais devoir te répéter qu’il n’y a rien entre Hahona et moi ?

— Rien ? Tu plaisantes ? Je vous ai vu et entendu, ne me dis pas qu’il n’y a rien. Je ne suis pas débile.

— Oui, je l’aime... s’emporte-t-il.

Je perds pied, je tremble. Mon univers s’écroule, je me plie en deux sous le poids de son aveu, je hurle intérieurement aussi fort que je souffre.

— ... comme on aime une sœur. Hahona est ma sœur, conclut-il.

Je me fige et je me tais. Il use le parquet, il est toujours aussi tendu et j’ai toujours cette impression de déjà-vu.

— C’est ma demi-sœur.

— Et comment aurais-je pu le savoir ? Tu me caches tellement de choses...

Il s’approche de moi, replace une mèche de cheveux derrière mon oreille. De son doigt, il frôle ma lèvre inférieure. J’entrouvre la bouche, ferme les yeux et savoure cet instant. La tension entre nous retombe. Mon cœur reprend un rythme normal, les larmes sèchent, je reprends mes esprits.

— Je suis désolé, souffle-t-il.

— Que je me sois ridiculisée ou pour tes cachotteries ?

— Je ne supporte pas que tu souffres à cause de moi et pourtant ta vie ressemble à un champ de guerre depuis que j’y ai fait irruption.

Incrédule, je ne bouge plus. Il y a une part de vérité dans ce qu’il dit, j’en suis consciente, mais je ne peux m’y résoudre alors, fermement, je m’accroche à ses bras comme à un dernier espoir.

— Parle-moi, fais-moi une place dans ta vie. Si seulement tu pouvais me faire confiance...

— Ce n’est pas en toi que je n’ai pas confiance, c’est en moi.

— S’il t’arrivait quelque chose, je deviendrais fou, je ne le supporterais pas. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

— Que veux-tu qu’il m’arrive ?

— Tout, que l’on te fasse du mal voire pire.

— Comme dimanche dernier, par exemple ?

— Par exemple.

Son visage se déforme. Touché beau gosse. Bon, je vais devoir te couler maintenant.

— En parlant de mon agression, pourquoi as-tu tenu à effacer ma mémoire. C’est pour mon bien, n’est-ce pas ?

— Oui, et ne me demande pas de te redonner tes souvenirs, c’est hors de question. Fin de la discussion.

— Hum, nous verrons ça plus tard.

Il me serre dans ses bras et grogne de façon incompréhensible dans mes cheveux. Je me pends à son cou, exténuée. Je respire enfin normalement, je suis soulagée d’apprendre qu’Hahona est sa demi-sœur, mais j’ai l’air fine moi, maintenant. J’irai la voir demain pour m’excuser, c’est le moins que je puisse faire. Voyons le bon côté des choses, ça fait un problème de régler. Les puissantes mains de mon démoniaque énigme m’empoignent par les fesses et me soulèvent. Instinctivement, j’enroule mes jambes autour de lui et mes hormones se mettent ébullition. Ah zut, c’est vrai que l’accès au péché originel nous est proscrit. Ça aussi il faudra que nous en reparlions. Mes yeux sont ancrés aux siens, nous traversons l’appartement et finissons à la salle de bain.

— Je t’emmène à la douche bébé.

Pour seule réponse, je dévore ses lèvres. Elles sont exquis. Je ne pourrai plus jamais m’en passer. Délicatement, il me repose sur le sol. Il remonte mon haut le long de mon ventre, je lève les bras et mon top tombe à mes pieds. Il dépose des baisers sur mes épaules puis à la lisière de mon soutien-gorge qu’il fait sauter.

Du bout des lèvres, il déguste mes seins. Il descend le long de mon ventre et, de ses mains habiles, défait mon pantalon et me l'enlève. Il parsème de baisers mouillés chaque partie de mon corps. Je resserre mes cuisses, refermant l'entrée de ma féminité tout en tirant ses cheveux. C'est trop pour moi, je ne pourrai pas résister, c'est au-delà de mes forces, il va falloir faire un choix. Je me recule, un peu perdue, hantée par une folle envie de le posséder. Il reste à genoux et me toise. Je rêve !

Accroche-toi ma vieille avec ce mec !

— Sois tu m'éternises, sois tu sors.

Sans me lâcher du regard, il se redresse arborant ce sourire au coin des lèvres. Il saisit le bout de son haut, le remonte lentement sur son torse, j'en reste bouche bée. Il me fait quoi là ? Son t-shirt rejoint le mien en un rien de temps. Le voilà torse nu, dévoilant son phœnix majestueux. Je me délecte du spectacle, je dévore des yeux son corps sculpté à la perfection. De son regard ténébreux, il parcourt ma nudité. En temps normal, je serais gênée, mais là, c'est tout le contraire, je suis encore plus excitée. Je veux qu'il me regarde, qu'il me désire. Il effleure les boutons de son jean, j'ai vraiment chaud, j'ai les yeux rivés dessus et quand il le fait sauter, mon cœur manque un battement. Le deuxième vole dans la foulée, je m'embrase. J'ai la bouche sèche, je déglutis difficilement surtout maintenant qu'il est nu devant moi. Je fonds.

— Si tu fais un pas de plus, je décline toute responsabilité pour ce qui pourrait se passer.

Forcément, il avance en se pinçant les lèvres. Sa voix rauque, remplie de désir, percute ma poitrine.

— Sauras-tu résister à la tentation, bébé ?

— ...

Il est fou, comment puis-je ne pas succomber à la tentation ? Surtout en voyant son membre dressé devant moi, n'attendant qu'une chose : que je vienne.

Mes yeux vagabondent sur tout son corps, il est juste magnifique, j'ai très très chaud. Oh non ! Le voilà qui se rapproche. *Respire ma vieille, respire !* Ses mains agrippent mes hanches et me plaquent contre lui. C'est affreux !

— Tu. Devras. Supporter. La. Frustration.

Sans avoir le temps de répondre, il me pousse sous la douche et allume l'eau. Douche froide, dans tous les sens du terme. Je pousse un cri de surprise.

— Tu as raison, elle est un peu froide. C'est pour faire redescendre ta température corporelle, il me semble que tu as un peu chaud, tes joues sont rouge pivoine.

— Tu es un enfoiré, Jonas Frene !

— Tu boudes, bébé ?

Je l'entends rire à gorge déployée. Il veut jouer, nous allons jouer. Ma vengeance sera terrible, un peu de patience. Je me retourne vers lui et lui tire la langue.

— Tu es encore plus sexy quand tu fais cette moue. Je t'aime All.

Sa bouche s'écrase sur la mienne, c'est libérateur.

— Je t'aime aussi Jonas.

Après un long baiser passionné, il me retourne et me savonne le dos. Je vais profiter de cet instant d'accalmie pour tâter le terrain sur ses projets.

— Tu comptes rentrer à l'hôtel tout à l'heure ?

— Je n'ai plus de chambre.

— Et tu as un endroit où dormir ?

— C'est une invitation bébé ?

Je serais tentée de lui répondre oui, mais le voir ici, dans l'appartement que je partage avec Andrew me mets mal à l'aise. Je suis déjà honteuse de ce que je lui fais, alors accueillir mon amant dans sa maison, ce ne serait vraiment pas correct.

— Désolée, mais non.

Il arrête de me frotter le dos, je me retourne.

— Pas ici, Jonas, pas dans cet appartement, c'est indécent et irrespectueux. Ne m'en veux pas, mais je ne peux pas t'héberger.

— Ne t'inquiète pas bébé, je comprends, je ne suis pas qu'un démon. Mais, par contre, je te kidnappe.

Et ce scélérat me laisse en plan.

— Où vas-tu ?

— Trouver un appartement. Ce soir, on dort ensemble.

Je le suis. Je m'arrête net face à son dos abîmé. Je ne sais pas si c'est le moment, mais si nous voulons avancer, il va devoir se confier. Dans le miroir face à nous, il lit en moi.

— Tu veux savoir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Très bien.

Un point pour moi, je ne pensais pas qu'il allait parler si facilement.

— Ce sont les conséquences de notre rencontre.

Quoi ?

— Cette fameuse nuit, chez toi, Sacha est venu me chercher. Sacha est une pourriture de première, c'est le bras droit de Satan. À ce moment, j'étais déjà missionné pour retrouver Louange, c'est un tableau...

— Je connais la légende, je le coupe.

— Mais je t'ai rencontrée et je me suis égaré. J'étais tombé fou amoureux de toi, tu représentais déjà tout pour moi. J'ai voulu les enfumer, mais ils s'en sont aperçus. Sacha m'a donc reconduit en enfer. Il savait que le pire des châtiments, c'était d'être éloigné de toi. Pour bien me faire comprendre mon écart, j'ai été torturé à coups de fouet et brûlé avec une plaque corrosive. Mais ce que j'ai subi,

n'était rien comparé au fait de ne pas pouvoir être à tes côtés. Ça, ce fut la pire des souffrances que j'ai eu à endurer pendant trois ans. J'ai pu négocier mon retour ici, sous conditions, c'est pour ça que je suis vigilant. Être loin de toi serait un désastre.

Je suis tétanisée, je ne peux plus retenir mes larmes. Ce qui lui est arrivé est à cause de moi. Le cuir des lanières l'a mordu à vif, de grandes cicatrices s'étendent de part et d'autre de la nuque jusqu'au bas des reins. La plaque qui lui a brûlé le dos a laissé d'immondes marques, sa peau est toute fripée. C'est terrifiant. Comment a-t-il survécu à un tel traitement ? C'est un démon, bien sûr. J'ai envie de soigner chacune des cicatrices dont je suis responsable. Je ne pourrai plus jamais me regarder dans un miroir. Je croule sous le poids de la faute. Je suis toujours nue, mes pieds scellés au carrelage. D'un geste tendre, il essuie mes larmes.

— Hé, bébé, je t'interdis de t'en vouloir. J'ai eu un moment d'égarement. Cette fois, c'est différent et Hahona est là.

Je me rue sur ses lèvres, je ne veux pas le perdre, je ne m'en remettrai pas. Je m'étouffe dans sa bouche.

— Ça va aller, je gère, je t'en fais la promesse.

— Non, maintenant, c'est toi et moi, ensemble, et ce n'est pas discutable.

Il me scrute un moment.

— OK, toi et moi, seuls contre tous. Tu es vraiment prête à côtoyer l'enfer ?

— Plus que jamais.

* * *

Au même moment, dans une salle de bain à Paris.

Malgré les apparences, je suis en stress. Il faut que tout se passe comme prévu, il n'y a pas d'autre choix. C'est elle et moi. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé. Là, je tire les avantages de l'immortalité ; ça valait le coup d'attendre deux cents ans pour la rencontrer. Elle est ma lumière dans l'ombre, mon espoir dans le désespoir, mon ange dans les ténèbres. Ce que j'éprouve pour All est démesuré, colossal, indescriptible. Sa peau contre la mienne est une sensation dont je ne pourrai plus me passer. J'ai tellement envie d'elle. Vivement que tout ça se finisse, que je puisse la prendre dans tous les sens du terme. Je vais devenir timbré à la longue. Sans compter mes érections, qui me font un mal de chien. Il faut vite que cette mission se termine, je suis à cran et la patience n'est pas ma principale qualité. Je risque de partir en vrille et de déconner. Je m'enivre de son odeur, je n'arrive pas à la lâcher, elle m'appartient et elle sera mienne, je m'y engage.

— Allez, bébé, je dois y aller.

— Où ça ?

— Nous trouver un appart !

— Il est un peu tard pour ça, tu ne penses pas ?

Je ris, sa naïveté me surprendra toujours. Je dépose un baiser sur son front et claque la porte en partant.

IV

Parle-moi

« Pour avancer et s'accomplir dans la vie, on a besoin de croire, d'être compris, de sentir que quelqu'un a confiance en nous. »

Reine Maloui

CHAPITRE 13

« Rien n'est jamais fini. Il suffit d'un peu de bonheur pour que tout recommence. »

Émile Zola

Je saute dans l'appartement comme une vraie puce. L'inespéré se produit, Jonas et moi, enfin réunis ! Cela semble si invraisemblable. Tous mes doutes s'envolent, le poids de la culpabilité s'allège et le bonheur me guette. Je vais suivre mes certitudes et je sais que tout se réalisera au-delà de mes espérances. La seule chose que je sais en ce monde, c'est qu'il est la partie manquante de mon cœur pour que je puisse vivre.

J'ai un peu moins d'une heure pour me préparer. Il est marrant, je ne sais même pas ce que je dois emmener. J'ignore tout de l'endroit où nous allons, comment pourrais-je deviner ce dont j'ai besoin ? Sans doute de draps de lit, de vaisselle, de nourriture... Je grimace, en calmant mon engouement. *Bon, réfléchis.* Soupir et nervosité. Je n'y arrive pas. Dès qu'il s'agit de lui, je perds tous mes moyens, à quoi bon essayer. En plus, j'avoue que je n'ai aucune envie de me remuer les méninges. Je veux juste qu'il revienne, il me manque déjà. La sonnerie d'un SMS me sauve la mise, je n'ai pas le temps de me préparer.

Loïc : « Salut, minette. Es-tu disponible ? Je voudrais te parler. »

Moi : « Désolée, mais je vais devoir m'absenter ce soir, une autre fois. »

Je sais que je vais devoir l'affronter et assumer mon mauvais caractère.

Loïc : « Tu n'as vraiment pas cinq minutes ? »

Moi : « Je pars dans trois quarts d'heure. »

Loïc : « *Ça ira, ouvre ta porte.* »

Quoi ? Étonnée de cette surprise, je pars ouvrir la porte d'entrée.

— Eh, minette !

Mes yeux papillonnent pour chasser le mirage.

— Loïc, je suis surprise... et... confuse.

— Loin de me déplaire l'idée de bavarder sur le palier, mais ta tenue est un peu osée, je trouve, rit-il.

Je me regarde furtivement, ah oui, c'est vrai, je suis en sous-vêtements. Quelle idiote, je ne m'en étais même pas rendu compte.

— Oups. Oui, rentre, je vais vite m'habiller, j'en ai pour deux secondes.

Je cours dans la chambre pour trouver une tenue. Plutôt facile. Hormis des jeans, des pantalons en lin et quelques hauts, le choix n'est pas très compliqué. Je manque de m'étouffer devant la somptueuse robe chocolat et crème qui est mise en évidence dans la penderie. Je la dépends et décroche la petite carte nouée autour du cintre. Je n'en crois pas mes yeux, il est fou, complètement fou et je l'aime plus que de raison.

« Mon cœur est sous scellé et toi seule détiens la clef. Ne l'oublie jamais, bébé. »

La bouche entrouverte, je lis et relis la carte. C'est bien plus que tout ce que j'aurais pu espérer. Tremblante, sous le coup de l'émotion, j'enfile son présent. Elle me sied à ravir, je dois l'admettre. Il va me falloir un brin de maquillage. Je me perds dans mes pensées quand Loïc arrive dans l'embrasement de la porte. Je l'avais oublié, zut.

— Tu es ravissante.

— Elle est magnifique cette robe.

— C'est toi qui es magnifique minette. Je ne te demande pas de qui elle vient ?

— ...

— Tu l'as dans la peau ?

— Je ne pourrai jamais l'avouer, je ne suis pas très à l'aise avec cette situation.

— Laisse-moi deviner... Jonas et toi vivez le grand amour et tu n'as pas eu le courage de quitter Andrew avant son départ.

— C'est un bon résumé.

— Donc le mariage est toujours d'actualité et la belle-mère va se radiner pour t'aider dans les préparatifs et, ça, Jonas ne le sait pas.

Je m'écroule sur le lit, cachant mon visage.

— Tu es aussi perspicace que je suis nulle. C'est le début de l'apocalypse, le chaos.

Il s'allonge à mes côtés et nous restons silencieux, fixant le plafond.

— Tout pourrait être si simple, si j'avais un peu plus de courage. Mon manque de vaillance va faire souffrir beaucoup de monde, chose que je ne suis pas en mesure de me pardonner. À côté de Jonas, je suis un monstre.

— Arrête, minette. Tu essaies juste de faire de ton mieux. Tout n'est pas tout noir ou tout blanc, il y a des nuances par moment, il faut juste trouver le bon accord.

— C'est plus facile avec une palette de couleur et une toile que dans la vie.

— Alors, dis-toi que tu peins le tableau de ton destin.

— Hm...

Nous restons un moment silencieux. Pour une fois, cela m'apaise, je me sens bien. Je prends la main de Loïc dans la mienne et nos doigts s'entrelacent. C'est

un petit geste que nous avons toujours eu. Cette tendresse me vivifie, me rassure. J'aime énormément Loïc, c'est mon ami le plus précieux. Nous avons toujours été très proches tous les deux. Ce que j'apprécie dans notre relation, c'est notre proximité sans ambiguïté. Lui, aime les grandes blondes, un peu potelées, tout mon contraire. Je suis plutôt petite, châtain et fine. En fonction de ses humeurs et de ses envies, des fois, il aime les garçons. Pour le coup, il a l'embarras du choix ; un samedi soir, il ramène une fille et le samedi suivant, un mec. Il est malin, il a tout compris. Je le charrie souvent sur sa bisexualité, sans trop abuser. Il faut dire qu'il sait en jouer aussi.

— Je suis désolée d'avoir réagi comme une enfant l'autre jour. Je me suis sentie trahie. Je reconnais que c'était déplacé de ma part. Je te demande pardon, Loïc.

— J'aurais réagi pareil si j'avais appris ta relation avec Jonas de la sorte. Je te comprends et à mon tour, je m'excuse. C'est la première fois que j'ai une histoire qui dure un peu plus qu'un soir et je ne sais pas très bien comment va se passer la suite. Justine a préféré que l'on garde le secret pour que je ne sois pas influencé par notre entourage et que je sois le seul à décider de ce que j'ai réellement envie de faire.

— Savoir si tu préfères appeler ta moitié, Justin ou Justine ? ris-je aux éclats.

— Alors toi, tu ne paies rien pour attendre, sourit-il en prenant appui sur son coude.

Oh, non ! Je connais ce regard malicieux, je vais prendre cher. Je n'ai pas le temps de réagir assez vite qu'il me saute dessus, me maintient les bras au-dessus de la tête avec sa main gauche et de sa main droite me chatouille le ventre. J'explose de rire. Je tente de remonter les jambes pour me défaire de son emprise, mais évidemment, il a plus de force que moi.

— Loïc, arrête, arrête... s'il te plaît.

Je m'étouffe avec mon fou rire. Il est à califourchon sur moi, il m'autorise un instant de répit, ce qui me permet de reprendre mon souffle.

— Tu abuses de ton pouvoir, je trouve. C'est déloyal.

— Dépêche-toi de porter réclamation, car je n'en ai pas fini avec toi, rit-il.

— Attends un peu de voir de quoi je suis capable.

— Faudrait-il encore que tu arrives à me faire bouger, minette.

Tout en gardant la même position, il se penche dans mon cou et me lèche succinctement.

— Oh, non, tu es sale, arrête, j'ai horreur de ça. Si je te...

Loïc est propulsé violemment contre le mur. Dans sa perte d'équilibre, il se prend un coup de poing dans la mâchoire. Je me jette sur Jonas, m'agrippant à son t-shirt pour le stopper, mais il me repousse brutalement en arrière. Je loupe le lit et tombe par terre en heurtant la table de nuit, ce qui m'arrache un cri aigu. Ça fait au moins son effet, il se précipite sur moi et s'agenouille tandis que Loïc se tient la mâchoire. La colère se lit sur son visage, je pense qu'il n'a pas aimé me voir sur le lit avec un homme sur moi. Même si sa réaction est excessive, je peux comprendre son énervement.

— Je suis désolé, bébé. Tu as mal quelque part ?

— Non. Tu es un grand malade et comment es-tu entré, d'abord ?

— Qu'est-ce que tu fous avec ce mec à moitié nue sur ce lit ? rage-t-il, la mâchoire serrée.

— C'est Loïc, juste Loïc.

Je pose une main sur son bras, mais il se lève et toise mon ami, qui n'en mène pas large. Je suis au plus mal, car je sais qu'il est inutile que je raisonne Jonas, il est en mode prédateur face à sa proie.

— Je te donne deux secondes pour partir d'ici, ordonne-t-il.

Loïc, est plutôt une personne qui n'a pas froid aux yeux et qui ne mesure pas toujours les conséquences de ses actes, mais affronter Jonas, c'est comme déclencher la troisième guerre mondiale.

— OK, tu dois être Jonas, enchanté.

— Dehors et ne t'avise jamais de reposer tes mains sur elle.

Sa voix est tranchante et directive. Loïc contourne Jonas et s'apprête à quitter la chambre. Je me remets sur pied pour le raccompagner. D'un coup, l'ambiance joyeuse est devenue froide et lugubre. La tête haute, je passe à côté de Jonas, il est en transe, tout son corps le trahit, il m'attrape le poignet.

— Où vas-tu ?

— Raccompagner mon meilleur ami.

— Il connaît le chemin, va te préparer, tu ressembles à une guenille.

— Contrairement à toi, je suis polie et civilisée. Dans mon monde, nous raccompagnons les personnes qui sont venues nous rendre visite. Je ne relèverai pas ton compliment, n'est-ce pas ?

Je le plante dans la chambre, tandis que je pars avec Loïc en lui présentant une farandole d'excuses.

— Il est charmant ton mec, direct et un peu brut de décoffrage, mais je pense qu'il est plein de qualités.

— Attends, je vais chercher de la glace pour ta mâchoire.

— Il a une sacrée poigne en tout cas. La prochaine fois, que je le vois, fais-moi penser d'apporter mes gants de boxe, ironise-t-il.

Après lui avoir donné de la glace, je le salue chaleureusement et referme la porte derrière moi. Jonas se tient debout, raide comme un piquet.

— Tu ne peux pas te conduire comme ça, tu te rends compte que tu lui as mis ton poing dans la figure ?

— Comment voulais-tu que je réagisse ? Je te trouve sous lui, sur ton lit. Il va s'en remettre, il n'est pas en sucre.

— Je n'approuve pas tes manières.

— Tu t'y feras. Fin de la discussion. Va finir de te préparer, on va être en retard.

— Et où allons-nous ?

— Ça, c'est une surprise, bébé. Dépêche-toi, sourit-il.

Je n'aurai pas le dernier mot, autant ne rien dire pour éviter d'attirer les foudres. Nous venons à peine de nous retrouver, je veux profiter de chaque instant avec lui. Notre avenir est incertain, on marche sur un fil sans savoir de quoi demain sera fait. Si l'enfer le rappelait à l'ordre, si Satan me l'enlevait à nouveau, je n'y survivrais pas une seconde fois. Je me secoue la tête pour chasser ce cauchemar, je ne préfère pas y penser. Je m'enferme dans la salle de bain, en me dépêchant un peu. Ma colère envers lui s'évapore en un rien de temps. Je dois admettre que sa réaction virile me touche et m'excite un peu. À cette pensée, je rougis. Je remets mes cheveux ébouriffés en place. Quand même, le pauvre Loïc !

Je me coiffe tant bien que mal, mais le résultat n'est pas si mauvais. J'applique un coup de blush, de mascara et le tour est joué. J'ignore la poignée de porte qui s'active et Jonas qui tambourine d'impatience.

— Bébé ouvre.

Est-ce que ce sont des remords que je perçois dans sa voix ? Je reste muette, je vais le faire languir un peu, ça lui apprendra à être asocial.

— All, je ne vais quand même pas te supplier. Ouvre cette foutue porte.

Son impatience a un côté séducteur auquel je ne saurais résister.

— Ce n'est pas la peine de t'acharner de la sorte, je ne vais pas m'évaporer, je lui fais remarquer en ouvrant la porte.

Sans même un regard de ma part, je le contourne et prends ma veste dans l'entrée, il est déjà sur mes talons. Je souris.

— Bébé, s'il te plaît.

Je lui fais face et je lui offre mon plus beau sourire.

— Je suis prête.

À peine la porte fermée, il passe sa main dans mon dos. Je la retire aussitôt en me sentant obligée de me justifier.

— S'il te plaît Jonas, quelqu'un pourrait nous surprendre.

— Et alors, quoi ?

— Je ne souhaite pas être le principal sujet de conversation de l'immeuble et passer pour une marie-couche-toi-là alors que mon fiancé vient à peine de partir.

Nous marchons côte à côte en silence jusqu'à la voiture. Il fait la tête, je le sais. Une fois de plus, je me tais et je prends sur moi. Je me doute qu'il n'a pas apprécié que je le repousse, il croit sûrement que je n'assume pas mes sentiments et mes choix. Peut-être a-t-il raison ? En tout cas, une chose est sûre, c'est que je ne suis pas prête à affronter les commérages de tout le quartier. D'autant plus que la mère d'Andrew va venir d'ici la fin de semaine et que la connaissant, elle ne va pas se gêner pour faire un brunch géant à l'occasion de la fête des voisins et étaler ma vie privée sur la place publique. Donc si une personne du voisinage me voit avec un autre homme, cela pourrait arriver aux oreilles de ma belle-mère et je n'imagine même pas la suite. Elle s'empresserait d'avertir Andrew en envenimant les choses, ce qui le mettrait au plus mal. Accablé par le doute, il demanderait une autorisation de sortie et entre temps, elle voudrait me chasser de mon propre appartement. Andrew et elle se fâcheraient. Prise entre deux feux, j'avouerais tout à Andrew, il serait anéanti. Pour couronner le tout, Jonas arriverait et cerise sur le gâteau : ils en arriveraient aux mains. Il y aurait du sang partout, les passants céderaient à la panique et préviendraient la police. Jonas disparaîtrait, rappelé par Satan, Andrew serait embarqué au poste de police, du

coup, il risquerait sa place, sa mère deviendrait hystérique et le pompon elle préviendrait son mari et sa fille. Bref, tout le monde arriverait et en gros, pour synthétiser, l'apocalypse se déclencherait. Je crois que c'est ce phénomène que l'on appelle l'effet papillon. Et dire que tout serait parti d'un geste tendre. *Là, ma vieille, vise Broadway, ton imagination est débordante.*

Je monte à bord de sa 308cc cabriolet rouge carmin. Je souris naïvement en repensant à mon scénario digne des plus grands soaps américains et je romps le silence :

- Tu n'imagines pas les conséquences.
- Tu es libre, All, n'est-ce pas ?
- Oui, je réponds tout en regardant dehors.

Je ne veux pas aller sur ce terrain-là, pas maintenant. La vie nous offre quelque chose qui me semble inespéré, un bonheur qui renaît et je ne veux pas qu'il soit gâché par mon manque de courage. Il est hors de question que Jonas se mêle de mes problèmes, je dois les régler seule, il a déjà assez de soucis comme ça. Il est inutile d'en rajouter. Sa main se pose sur ma cuisse, c'est troublant et réconfortant à la fois.

- Tu as faim ?
- Si tu me proposes des marshmallows grillés, je suis preneuse.
- Désolé, bébé, ce soir, on met les pieds sous la table.
- Tu n'étais pas parti chercher un appartement ?
- Si, pourquoi ?
- Je pensais que tu avais trouvé ce que tu voulais et que tu m'y emmenais.
- Disons que les déménageurs n'ont pas fini leur travail et je ne voulais pas te payer un sandwich sur un bout de carton.
- Tu sais que tu serais presque crédible ?
- OK, tu m'as eu, rit-il.

J'allume l'auto radio et les premières notes de Marylin Manson résonnent.

— Tu n'as jamais pensé à changer de CD depuis ces trois dernières années ?

— Tu peux parler, qui écoute Maître « Pim's » à longueur de journée ?

Je lui mets un coup de poing dans l'épaule parce qu'il se moque de mon idole, mais ce scélérat continue avant que je puisse le reprendre. Il chante en essayant d'imiter de manière exagérée et ridicule « Tout donner ». J'éclate de rire.

— Tu crois que ton Brian Warner c'est mieux ?

— Tu veux quoi bébé, une battle ?

— Tout de suite les grands mots !

— On en reparlera dans quelques années.

Il monte la musique à fond, je me bouche les oreilles, c'est vraiment affreux comme son. On ne comprend rien en plus, il ne chante pas, il braille. Mais quelle horreur ! Et plus je grimace plus il monte le son. Pour couronner le tout, il décapote la voiture, génial ! *Plus discret, jamais tu ne trouveras.*

— Décoince-toi All, le monde nous appartient, regarde.

Je voudrais me faire toute petite. Tous les regards sont rivés sur nous. Nous sommes arrêtés au feu rouge, à côté d'une golf, vitres baissées, avec quatre jeunes hommes bien motivés à l'intérieur. Je redoute le pire. Jonas joue de l'accélérateur, je cramponne sa cuisse, mais je crois que je n'ai aucun pouvoir de persuasion. Je sais très bien à quoi m'en tenir. Un échange tout aussi houleux que puéril entre Jonas et l'autre conducteur couvre la musique. Joueur, il appuie sur un bouton qui active les basses, le son est tout de même plus agréable, il faut reconnaître, il est puissant maintenant. Je suis clouée au fond de mon siège, n'osant plus bouger, même pas le petit orteil. Certains passants, un peu trop curieux, se sont arrêtés sur le trottoir pour regarder le spectacle. Les plus téméraires lancent quelques encouragements de-ci, de-là. Je me cache le visage, je n'ai jamais été aussi mal à l'aise de toute ma vie. Je dois être aussi rouge que la voiture, je tente de me fondre dans le paysage. J'écarte légèrement les doigts

pour entrevoir le feu, l'adrénaline est de mise quand soudain, il passe au vert. Les vrombissements des moteurs retentissent dans la rue. Jonas est quasi pied au plancher, de façon détournée, on peut appeler ça une course illégale. La golf nous suit de près, Jonas semble s'en amuser. Il coupe la route à nos concurrents et zigzague entre les autres automobilistes. Je ne lâche pas le rétroviseur et je me prends vite au jeu, comme une gamine.

— Attention, à droite !

Jonas est un excellent pilote, vu son âge, heureusement. D'ailleurs, comment était-ce à l'époque ? Il a dû connaître les premières voitures. Il faudra que je lui pose la question à l'occasion.

— Jonas, à gauche, m'écrié-je.

Je suis pliée en deux à force de rire, ça doit être nerveux et communicatif, car Jonas rit à gorge déployée.

— Accroche-toi bébé, on prend le raccourci !

— Vite, vite, ils nous rattrapent.

Nous montons carrément sur le trottoir pour accéder à une autre artère, dans laquelle nous nous infiltrons non sans difficulté.

— Nous les avons semés !

— Félicitations coéquipière, je n'y serais jamais arrivé sans toi.

Je reprends mon souffle, exagérément, et surjoue la scène.

— Depuis le temps que nous les avons à nos trousses, j'ai cru que nous n'allions jamais nous en débarrasser.

— Ne doute jamais de mes capacités, bébé.

Je pouffe de rire quand nous descendons dans un parking souterrain. Jonas ne prend pas le temps de se garer correctement, ce qui ne m'étonne guère et descend de la voiture en venant m'ouvrir la porte.

— Suis-moi, bébé.

— Et la voiture ?

— Hahona ! crie-t-il.

Un sourire en coin et il renchérit.

— Voilà, c'est fait, Hahona va s'en occuper. Allons-y, nous allons vraiment arriver en retard.

— Mais c'est ignoble de te servir de ta sœur comme d'un pion, tu es vraiment...

— Démoniaque ? dit-il en haussant un sourcil.

Pour seule réponse, je lui tire la langue. Main dans la main, nous avançons sur les quais de la Seine. Surprise, je me laisse conduire à l'intérieur d'un bateau où l'on nous installe à la meilleure table. Je me laisse gagner par l'émotion.

* * *

Au même moment, sur un bateau dans Paris.

On a vraiment eu chaud. Allison a cru que c'était un jeu, une course ridicule sans enjeu, mais ce n'était pas si simple. Je les ai reconnus à la seconde où ils se sont arrêtés à notre hauteur. Heureusement, et sans vantardise, je suis un pilote chevronné. Personne ne peut me battre dans ce domaine, je suis le meilleur. All a pris du plaisir, ce qui m'a agréablement étonné, et c'est le principal. Je ne me lasserai jamais de son rire. Je veux la faire rire encore et encore, je veux lui faire croquer la vie à pleines dents et je veux être le seul à lui procurer tout ça. Moi et seulement moi. C'est tout, point barre. Et mon téléphone qui n'arrête pas de vibrer depuis tout à l'heure, je vais devoir décrocher sinon ils vont me les casser toute la soirée.

— Bébé je reviens, je vais me soulager.

— Je commande deux coupes de champagne.

— Parfait.

Je pars sur le pont pour répondre, mais j'ai de la visite.

— Gildas ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je suis venu te prêter main-forte, les édificateurs savent qu'on est là.

— J'ai vu, ils m'ont collé au cul dans tout Paris avec leur Golf.

— Ils savent que nous sommes tout près de Louange, ils ne vont pas hésiter une seconde.

— Je sais, ils veulent cette putain de toile autant que nous.

— Imagine les dégâts.

— Jamais ça n'arrivera. Ils se sont déjà emparés du royaume des cieux, ils ne vont pas nous prendre l'enfer, crois-moi.

— Le temps presse. Satan s'impatiente et Sacha fulmine.

— Lui, je l'emmerde. Il me faut une équipe. Je te laisse le soin de t'en occuper, j'ai des choses à faire.

— Allison ?

— Retrouve-moi d'ici trois heures au QG.

Je tourne le dos à Gildas, énervé. On ne peut pas me foutre la paix plus de cinq minutes, sérieux ?

— Hahona, j'ai vu que tu m'as téléphoné trois fois.

— J'ai du nouveau, tu as eu Gildas ?

— Oui, c'est bon.

— Parfait, à plus.

Je raccroche sans perdre une minute et rejoins Allison. Elle est mon unique, mon monde, mon univers et ce soir, c'est elle et moi. Enfin, pour les deux prochaines heures.

CHAPITRE 14

« Accepte la vie comme elle se présente, mais fait en sorte qu'elle se présente comme tu aimerais qu'elle soit. »

Proverbe allemand

Bras dessus, bras dessous, nous regagnons la terre ferme. Le champagne m'est quelque peu monté à la tête et j'ai tendance à chavirer légèrement. Je ne sais pas par quel miracle nous arrivons à la voiture, qui est garée sur un parking en plein air. Et, pour être franche, je n'ai pas envie de le savoir, j'aime bien me laisser porter et guider par Jonas. Avec lui, je lâche complètement prise et ça me fait du bien. Je ne me suis jamais sentie aussi en vie qu'en sa présence. À peine montée dans la voiture, je pose ma tête sur son épaule et je m'endors immédiatement. Je sens que l'on me porte, mais je n'ai pas la force d'ouvrir les yeux, j'enserme juste son cou de mes bras. Il sent divinement bon, un vrai régal. Les miaulements m'indiquent que nous sommes chez moi. Il me pose sur le lit et me déshabille lâchant quelques jurons contre la fermeture éclair de la robe. Je suis incapable de bouger, plongée dans un demi-sommeil et je ne peux faire aucun effort.

C'est si bon quand il s'occupe de moi que j'en profite et que je joue à la flemmarde de base. Bien installée sous la couette, j'attends avec impatience qu'il me rejoigne. Mais au lieu de se glisser à mes côtés, il s'assoit sur le bord du lit et me caresse la joue de son pouce, tout en chuchotant :

— J'ai passé une excellente soirée, bébé. Je t'appelle demain.

Quoi ? Mais il ne peut pas me faire ça, j'ai besoin de lui, de sa chaleur, de ses bras, de lui tout entier.

Je grogne dans mon oreiller, mais il ne m'entend pas. Il pose un baiser sur ma tempe.

— Je t'aime All.

Ses mots résonnent dans ma tête et dans mon cœur alors que je rejoins Morphée.

* * *

Lundi matin, le réveil me sort de mes rêves. Je cligne des yeux, le temps de m'habituer à la luminosité qui transperce mes volets. Plume ne met pas longtemps à me rejoindre et à se frotter contre moi pour que je me lève et que je lui donne ses croquettes. J'enfile mon peignoir et pars à la cuisine. Alors que je m'apprête à me faire couler un café, je vois un petit mot sur la table :

« *Ne déjeune pas, rejoins-moi au café en bas de chez toi.* »

Je souris comme une idiote à cette invitation maladroite. Ni une, ni deux, je fonce à la douche et me prépare très rapidement. J'ai réussi à dénicher au fond de mon placard une petite robe noire avec des ballerines. J'ai envie d'être plus féminine, plus jolie et de faire attention à moi quand je suis avec lui. *Allez, secoue-toi ma vieille.*

En moins de quinze minutes, je franchis les portes du café et mon cœur s'emballe en le voyant assis vulgairement sur une chaise à droite de la salle. En m'approchant de lui, je me délecte du sourire qu'il m'offre. Si cet homme ne sortait pas tout droit de l'enfer, je jurerais qu'il sort d'un magazine de mode. Ça devrait être interdit d'être si beau. Je prends la chaise en face de lui et m'installe.

— Bien dormi, bébé ?

— Oui.

— Tu as faim ?

— Oui.

— OK. Tu es branchée en version monosyllabe ou tu es comme un diesel, il te faut un temps de chauffe ?

Euh... c'est-à-dire... rien que le fait de te voir me chauffe au plus haut point.

— Déstabilisée serait plus approprié.

— Carrément ?

— C'est si soudain, si inespéré.

— Prendre ton petit-déjeuner dans un café ?

— Mais non. Ce que je veux dire, c'est que j'ai tellement espéré te revoir, que par moment, j'ai encore du mal à réaliser que tout ça est bien réel et que je ne rêve pas.

Il pose ses mains sur les miennes. Instinctivement, nos doigts s'accrochent et je m'électrise à son contact.

— Ça, c'est réel, bébé. Je suis revenu All.

— Pour combien de temps, Jonas ?

Cette question me brûle les lèvres depuis le dîner, sur le bateau, il y a quatre jours. J'ai beau regretter aussitôt, c'est trop tard. Son regard noir me foudroie sur place et ses mains se détachent des miennes pour m'attraper le haut des bras. Il se rapproche de moi, de mes lèvres qu'il effleure.

— Je t'interdis d'y penser. Je m'occuperai de ce détail en temps et en heure, souffle-t-il avant de se rasseoir correctement. Bois ton café, il va être froid, ajoute-t-il.

Soupir et tensions. Oui, il a raison, pour le café bien sûr et sans doute pour le reste aussi.

— D'accord je veux bien te croire...

— Mais ?

— Je veux que nous fassions équipe, c'est ma condition.

— Équipe ? Développe, tu m'intéresses.

— Je veux être à tes côtés pour trouver Louange. Tu m'as dit un jour « jamais toi sans moi, jamais moi sans toi ».

— Marché conclu. Je vais avoir besoin de toi, de toute façon.

— Et en quoi puis-je t'aider ?

— Louange est quelque part dans ton entrepôt.

Sa révélation est sans surprise. Il y a un nombre incalculable de tableaux et autres reliques dans les sous-sols de l'entrepôt. Toutes ces œuvres ont une valeur inestimable. Certaines viennent tout droit du Louvre, d'autres de différents musées ou encore certaines sont portées disparues depuis des siècles.

— Tu n'as pas idée du nombre de tableaux qui se cachent dans la galerie souterraine, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Parce que tu es déjà allée dans les sous-sols ?

Ses yeux s'écarquillent de joie.

— Oui, une fois avec Laetitia. Nous avons entendu du bruit au fond de la pièce alors nous sommes allées voir, mais il n'y avait personne. Nous avons ouvert la porte qui dessert un étroit couloir qui mène aux égouts et sur la gauche tu as une énorme porte en ferraille que j'ai toujours vu condamner. Titia s'est appuyée dessus et elle s'est ouverte. On a eu la trouille de notre vie, mais notre curiosité a pris le dessus et nous sommes entrées. C'est là que nous avons découvert tous les trésors cachés. Tu as les plus connus, "les noces de Cana" de CALIARI, connu sous le nom de Paul Véronèse qui est censé être au Louvre depuis 1798, nous avons trouvé "la femme au miroir" de TITIEN et accroche-toi, nous avons même fait connaissance de "la Joconde".

— C'est la caverne d'Ali Baba. Qui a les clefs ?

— Il n'y a pas de clefs, juste une poignée qui prend toute la largeur de la porte, un peu comme celle d'une issue de secours.

Jonas boit mes paroles comme si j'étais le messie, ou le diable, tout dépend de quel côté on voit les choses. Car j'imagine bien qu'il s'en fout un peu du messie.

— All, tu es merveilleuse. Ce que tu viens de me révéler est absolument génial. Avec cette information, on va pouvoir avancer.

— Tu sais, cette bataille, ce n'est pas seulement la tienne, c'est un peu la mienne aussi. Plus vite tu restitueras le tableau à son propriétaire, plus vite nous serons libres.

— C'est marrant, je n'avais pas vu les choses sous cet angle, mais, maintenant que tu le dis, c'est notre bataille.

— Et je veux la mener avec toi, main dans la main.

Jonas guette son téléphone qui vibre. Il décroche rapidement et expédie son interlocuteur.

— J'arrive.

— Tu transpires la sympathie, tu sais ?

— Je n'en ai rien à foutre des autres, bébé. Je dois y aller. Je t'appelle plus tard.

Il se lève, bois son café d'une traite, pose un baiser dans mes cheveux et s'évapore dans la rue. Je termine mon petit-déjeuner gourmand et prends la direction de l'hôpital pour aller travailler.

Une fois sur place, j'aperçois Hahona. Elle avait disparu ces derniers jours et je n'ai pas pu lui présenter mes excuses pour mon attitude. Je l'interpelle et lui demande de me suivre avant même d'avoir salué l'équipe et les enfants.

— Hahona, je voulais te présenter mes excuses pour l'autre jour. J'ignorais tout du lien qui vous unit, toi et Jonas. J'ai réagi de façon grotesque et disproportionnée.

— Allison, ta réaction est légitime. J'aurais fait la même chose. Je sais ce que c'est d'être amoureuse, ne t'en fais pas. Je suis tout de même étonnée que Jonas t'ait avoué notre lien, comme tu dis.

— Pourquoi ?

— Ce qui s'est passé entre Jonas et moi n'avait rien de très conventionnel et nous nous étions promis de ne pas en parler, alors je suis surprise qu'il t'ait mise au courant de cette période de notre vie.

Je suis complètement perdue, je sens que ce qu'elle va me dire ne va pas me plaire du tout. *Jonas, si tu m'as menti...*

— De quoi parles-tu Hahona ?

Elle me fixe, comme si elle venait de commettre la plus grosse erreur de sa vie.

— Oh merde.

Je lui fais les gros yeux en posant les mains sur mes hanches.

— Je croyais que tu parlais d'autre chose. Oublie ce que je viens de dire, il va me tuer sinon.

Ma colère s'intensifie en même temps que mon pouls s'accélère.

— J'en ai marre de vos cachotteries, je veux la vérité. Es-tu sa sœur, comme il le prétend, oui ou non ?

— Tu es prête à entendre la vérité ?

Sous le poids de mon silence et de mon visage déformé par l'impatience, elle capitule.

— Comme tu voudras. Aucun lien de parenté nous unit. Il y a environ cent cinquante ans, la pornographie n'était pas si accessible qu'aujourd'hui à l'ère de la nouvelle technologie, mais le sexe et ses dérives existaient bel et bien. Pour assouvir les pulsions sexuelles des maîtres, appelés communément démons, certains faisaient appel à des albros, autrement dit des nouveaux. Leurs rôles peuvent s'apparenter aujourd'hui à des acteurs de film porno, particulièrement sado-maso. Je te laisse deviner la suite.

J'ai un besoin machiavélique de l'entendre, c'est plus fort que moi, il faut que les mots soient posés, une bonne fois pour toutes, j'en ai ma claque de toujours devoir tout deviner.

— Je veux te l’entendre dire.

— Ce n’est pas nécessaire.

— Je. Veux. Te. L’entendre. Dire.

Elle baisse les yeux, elle faiblit.

— Jonas et moi faisons partie des albros, nous étions partenaires.

— Combien de temps ?

Elle me fixe de nouveau et mes yeux s’embrument.

— Environ cinq ans. Dès que nous avons obtenu notre titre officiel et notre place en enfer, nous ne nous sommes plus touchés. Ce qui s’est passé entre lui et moi il y a plus d’un siècle ne ressemblait en rien à une histoire d’amour, tu peux me croire.

J’ai le cœur au bord des lèvres et un goût de vomi dans la bouche. Je ne sais pas si c’est dû à ce qu’ils ont subi ou au fait qu’il ait osé me mentir. Je la regarde, elle semble si fragile en se remémorant ses souvenirs qu’elle a dû enfouir au plus profond de son inconscient. Elle qui paraît si forte, si sûre d’elle. J’ai devant moi une jeune femme abîmée par la cruauté de ces monstres, elle retient ses larmes et déglutit difficilement. Malgré la jalousie qui me transperce, comment pourrais-je lui en vouloir ?

— Merci de m’avoir dit la vérité. Je n’ose imaginer ce que tu as enduré...

— N’en parlons plus. Parlons plutôt de Chloé, les médecins sont passés au moment où j’étais avec elle. Les examens de la veille ne sont pas très bons, il va falloir qu’elle se fasse opérer de nouveau.

L’après-midi touche à sa fin quand je rentre enfin chez moi. Les aveux d’Hahona m’ont laissé un goût amer et heureusement, je n’ai pas eu le temps d’y penser. Je me vautre lamentablement dans le canapé avec une infusion quand mon téléphone sonne.

— Salut, Titia, comment vas-tu ?

— Et toi, je n'ai plus de tes nouvelles en ce moment, que se passe-t-il ?

— Nous nous sommes vues vendredi dernier, je te signale.

— Qu'est-ce que tu es chiante, je ne te parle pas de ça, je te parle d'une virée entre filles.

— OK.

— Je passe te prendre à vingt heures.

— Mais c'est que...

— Et ben... tu vois quand tu veux, ce n'est pas si compliqué.

— Titia !

— Je t'aime aussi Allison, sois prête.

Je n'ai pas le temps de répliquer qu'elle a déjà raccroché. Je ris toute seule aux souvenirs de nos escapades. J'avoue être contente de sortir avec elle. Cette soirée avec ma meilleure amie tombe bien. Sur ces pensées agréables, je m'assoupis.

Mon repos est de courte durée, le téléphone sonne déjà.

— Sophie !

— Bonsoir, ma chérie, comment vas-tu ?

— Depuis votre coup de téléphone d'hier, je vais toujours bien, ne vous inquiétez pas.

— Je te confirme que j'arriverai demain en fin d'après-midi.

— Cela fait depuis mardi que vous le confirmez, je pense l'avoir bien noté.

— Je passerai faire quelques courses avant de venir et je te préparerai des vrais repas équilibrés, il faut que tu reprennes des forces.

— Je vous ai dit que j'allais bien et que je me nourrissais correctement ! Il est inutile de vous faire du mauvais sang comme ça.

— Je connais la solitude, tu sais avec Antoine...

Et blablabla et blablabla, je connais cette histoire par cœur, je n'en peux plus. Blasée, je mets le haut-parleur, pars à la salle de bain et pose le téléphone sur l'étagère. Je pourrais réciter son histoire à la virgule près, elle me la raconte tous les jours depuis une semaine. De temps en temps, je lance un « ah oui, c'est triste » ou « mais quel courage » pour ne pas me montrer impolie. En général, ça lui prend quinze minutes. Ce que je crains le plus, c'est qu'elle continue sur sa lancée pendant toute l'absence de son fils et ça, ce n'est pas possible, je ne pourrai pas tenir, je deviendrai folle avant. Quand j'aurai Andrew tout à l'heure, je serai obligée de lui en toucher deux mots. Bien sûr, je ne parle pas de Jonas, qui n'est au courant de rien.

Enfin, trente minutes plus tard, je raccroche. Ouf, elle va finir par me tuer avec toutes ses attentions exagérées. Elle s'inquiète pour moi, elle est adorable, mais je ne supporte pas son côté mère poule, c'est trop, beaucoup trop. Pour me mettre en condition, je bois un petit verre de vin rouge avant que Laetitia arrive. J'ai tout juste le temps de finir de me servir, que le téléphone sonne de nouveau. Bon, cette fois, c'est un appel en Visio avec Andrew.

— Coucou, ma chérie, comment vas-tu ?

— Salut, toi. Ben, écoute, ça va. Je m'accommode à ton absence gentiment et toi, raconte-moi.

Nous passons dix bonnes minutes à bavarder, ce n'est pas désagréable. Au cours de notre conversation, il m'apprend qu'il rentrera un week-end sur deux. J'ai du mal à montrer ma joie, je ne sais pas comment je vais gérer. Un autre verre de vin que je descends en une seule fois au même moment que Titia arrive.

Une heure plus tard, après avoir bu quasi une bouteille de vin chacune, nous partons au club, comme deux adolescentes. Nous rions de bon cœur dans la rue.

— C'est trop loin, il nous faut une voiture.

— Ah non, Titia ! Je te préviens, on ne vole pas de voiture. La dernière fois, on s'est retrouvées au commissariat.

— Tu as peur pour ta réputation ou pour celle de ton futur mari ?

— Tais-toi, ça n'a rien à voir. On passe déjà pour des prostituées, inutile d'en rajouter. Ils vont nous enfermer avec toutes les traînées de Paris.

— Un défi est un défi ma belle, il ne fallait pas me lancer sur le sujet, hoquette-t-elle.

— Je ne pensais pas que tu oserais. Mais regarde-nous, on a des shorts à ras la salle de jeu, des tops qui servent de brassières, un maquillage outrancier et une coiffure d'une vulgarité sans nom. On ressemble plus à des poufs qu'à des femmes.

— Arrête de faire ta rabat-joie.

— Je constate, c'est tout.

— Libère la femme qui sommeille en toi.

Titia et son grain de folie...

J'ai dû m'arrêter un instant, je suis plantée sur le trottoir tandis qu'elle se presse à ouvrir la portière d'une voiture.

— Quoi ? Mais tu es folle !

— Je suis folle et alors ? Dépêche-toi avant que nous soyons repérées.

Je lève les yeux au ciel et saute dans la voiture. Laetitia roule à vive allure jusqu'au club où elle laisse la voiture en plan sur un bout de trottoir.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Au moins, elle partira à la fourrière et son propriétaire sera averti comme ça.

Je secoue la tête et ris.

— Tu n'es pas possible, tu as un grain.

— Oui, un grain de folie, mais tu le sais déjà.

À peine les portes du club franchies, nous nous dirigeons au bar.

— Tu bois quoi ?

— Comme toi.

— Tu es vraiment sûre ?

— Tu sais Titia, je ne suis plus sûre de rien, alors...

Je laisse ma phrase en suspens, au point où j'en suis.

— Ce seront deux mojitos s'il vous plaît.

Le barman n'a pas le temps de finir de les déposer sur la table que nous en recommandons un deuxième.

* * *

Au même moment au cœur de l'enfer.

Satan se montre exaspéré et Sacha le colle au cul comme une sangsue.

— Je veux des résultats, donne-moi des résultats.

— J'avance.

— NON ! hurle-t-il, le mal nous échappe, les hommes prennent le dessus, il faut renverser la tendance.

— Ce n'est pas mon problème, je suis déjà en mission.

Il ne bouge pas d'un poil et Sacha affiche un sourire de vainqueur que je n'aime pas du tout.

— Plus maintenant. Va donc me déclencher un tsunami, ça me calmera.

Il est barge ou quoi ? Je n'ai pas le temps de riposter qu'il poursuit.

— Je me fous que ça te convienne ou pas, fais ce que je te dis, ce n'est pas négociable. Pour notre accord, on verra ça plus tard.

Je ne sais pas ce qu'il a pris, mais c'est du lourd. Il est malade de croire que je vais renoncer. C'est pour ça que l'autre salaud affiche un air aussi niais, je vais le

lui faire ravalé.

— Je sais où est Louange. C'est une question de jours.

Satan en reste bouche bée. Est-ce une lueur d'espoir que je perçois dans ses yeux ?

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Adresse-toi à ton toutou qui est cramponné à tes pompes.

Sans attendre sa réponse, je repars d'où je viens. Je reprends la direction de la surface, je dois la rejoindre, elle me manque trop. Elle est pire qu'une drogue. Je la cherche partout, mais rien, ça me gonfle. Hahona est injoignable puisqu'elle est encore dans l'autre et les autres semblent avoir disparu de la planète. Putain, mais ce n'est pas possible. Je pars chez moi. Personne. Je suis au bord de l'explosion. Il me faut quelque chose pour me calmer. À deux doigts de provoquer un séisme, je suis coupé dans mon élan par Gildas qui déboile dans l'appartement.

— J'ai Allison, il faut que tu viennes.

— Elle est où ? je demande en dévalant les escaliers.

— Au club.

En moins de dix minutes, nous sommes sur place et ce que je vois me fous hors de contrôle. Dans un dernier effort pour garder la tête sur les épaules, je demande à ce que l'on me donne la patience et non la force sinon j'éclate la gueule du mec qui a les mains posées sur sa taille. Et puis merde, je fonce.

CHAPITRE 15

« Écris-moi une autre histoire, t'es le seul à me comprendre, emmène-moi quelque part je me laisserai surprendre. »

Shéryfa Luna

Pour me tortiller, je me tortille, comme dit Titia. Je repousse les deux-trois hommes qui tentent une approche. Je sais que je ne suis pas très crédible, les mojitos ont eu raison de moi. Tant pis, on fermera les yeux pour cette fois. Et c'est vrai que je ne me suis pas amusée comme ça depuis longtemps, même si l'alcool y est pour beaucoup. Je me dis que je devrais prendre un taxi et rentrer chez moi, ce serait plus sage, je me sens quand même bien ridicule, là au milieu. *Arrête de réfléchir ma vieille, tu as besoin d'évacuer et de te laisser aller, profite.* Je continue à me déhancher sur le son de « Logobi GT » et lance les bras en l'air quand un homme approche de moi sans crier gare. Délibérément, je pose le bout de mes doigts sur ses épaules et lui, pose ses mains sur mes hanches. Aucune sensation ; *Jonas, tu m'as ensorcelée royalement.*

Et voilà que je repense à lui. Quoi que je fasse, il me hante. Il me manque, en fait. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis ce matin, on ne doit pas avoir la même notion du temps.

Il est vrai qu'à son échelle, ayant déjà deux siècles, le terme « vite » ne doit pas avoir le même sens que pour nous, le commun des mortels. Soupir et désespoir. Je me concentre sur la musique et mon cavalier. Je ferme un court instant les yeux et au moment où je les rouvre, mon acolyte se retrouve éjecté au centre de la piste en se prenant un coup de poing monumental. Je reste de marbre. Les cris ne tardent pas à couvrir la musique. Laetitia m'interroge du regard, je lève les sourcils et prends un air désolé. Mon compagnon de danse, blessé dans son ego, se redresse et saute sur Jonas. Celui-ci lui assène un nouveau coup de poing au même endroit. Jonas me prend par la main et me tire

vers la sortie. J'attrape le bras de Titia au passage. Notre petit trio bouscule tout sur son passage, sans tenir compte des réprimandes des uns et des autres. Malgré la complexité de la situation, je ris à gorge déployée, tout comme mon amie. Une fois à l'extérieur, ni une ni deux, il nous précipite dans une voiture avec chauffeur, ça, c'est la grande classe. Il monte devant, je suis déçue et je vais le lui faire savoir. Je passe mes mains sur ses épaules, mais le démarrage brusque du véhicule me propulse au fond du siège. Je me renfrogne et Titia rigole toujours. Je réitère mes avances sauf que je n'ai pas le temps de m'installer correctement.

— Attachez vos ceintures.

Nous nous regardons avec Titia et nous explosons de rire. Il baragouine quelque chose d'inaudible au chauffeur et voilà que la voiture fait une embardée sur la droite. Nous roulons super vite et je n'arrive pas à retrouver mon calme, j'ai trop mal au ventre. Nous sommes parachutées un coup à droite, un coup à gauche, ce qui ne nous facilite pas les choses, au contraire. Toujours prise dans un fou rire, Titia essaie, tant bien que mal, d'aligner quelques mots.

— Si Andrew nous voyait là, il serait fou. Au moins ça m'offre un motif de chantage pour ton mariage.

D'un coup, sec, Jonas tire le frein à main et se retourne. Nous arrêtons de rire aussitôt. Je suis un peu trop ivre pour arriver à décrypter ses émotions. J'imagine qu'un mélange de colère et de tristesse trahit les traits crispés de son visage.

Qu'est-ce que tu n'as pas dit là, Titia ?

— C'est quoi ces conneries ?

Laetitia me regarde totalement perdue. C'est vrai qu'elle ne connaît pas Jonas et ses travers tous aussi tordus les uns que les autres. *Bienvenue en enfer Titia.* Jonas tape du poing sur le tableau de bord ce qui nous fait sursauter.

— Je n'ai pas toute la nuit, merde !

Ses yeux me fusillent, je suis foutue, je suis au pied du mur. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça, pas de cette manière.

— OK, je vais t'expliquer.

Comment dessoûler en une fraction de seconde ? Prendre une dose de Jonas version énervée, c'est miraculeux.

— All, ne joue pas avec mes nerfs, je fais un effort considérable pour me contenir alors dépêche-toi.

— Non, pas ici, pas maintenant, ça ne mènera à rien.

Nouveau coup de poing sur le tableau de bord et nouveau sursaut pour nous. Il ne lâchera pas, je n'ai pas le choix.

— Ce n'est pas ce que tu crois...

— All, m'assène-t-il, es-tu toujours fiancée avec ton poulet ?

Je baisse les yeux, je me triture les doigts, j'ai le cœur qui va sortir de ma poitrine tellement il bat fort. Titia s'est tassée au fond du siège et rigole. Pourtant, l'atmosphère est plus que pesante.

— Tu vas répondre oui ou merde !

J'inspire un grand coup pour me donner du courage afin d'affronter les conséquences de ma lâcheté.

— Je n'ai pas pu, pas comme ça. Je n'ai pas pu le quitter sur un bout de trottoir, il mérite mieux.

Son silence m'angoisse, mes yeux s'humidifient intensément. Il se retourne face à la route et s'adresse au chauffeur.

— Ramène Allison chez elle, je m'occupe de la copine.

Quoi ?

— Compte sur moi. Je pars en repérage après, je te tiens au courant.

Je voudrais hurler, crier, mais aucun son ne sort. Il m'ignore et c'est pire que tout. Cette sensation d'abandon me dévaste à la vitesse de l'éclair. Et s'il m'abandonnait ? *Mais ce n'est pas possible d'être aussi borné, bon sang !* Il a déjà fait le tour de la voiture et extirpé Titia de son siège. Je pleure à chaudes larmes.

Je les regarde s'éloigner tous les deux, sans un mot ni un regard. Que va-t-il se passer ensuite ?

— Cette fois accroche ta ceinture, Allison.

J'obtempère. Le reste du trajet se fait dans le plus grand silence. Arrivé en bas de mon immeuble, le chauffeur se gare et vient m'ouvrir la portière.

— Merci.

— Je te raccompagne jusqu'à chez toi.

— C'est inutile, j'habite...

Il me regarde, amusé.

— Ah, ben oui, vous savez où j'habite.

— Je suis plus jeune que Jonas, tu peux me tutoyer.

Bien que la curiosité me pique, je ne suis pas sûre de vouloir en savoir davantage. Je crois que j'ai mon quota de révélations pour la journée, voire pour la semaine.

— Allez, viens, je te reconduis jusqu'à ton salon. Ce n'est pas la peine de m'en dissuader, Jonas m'arracherait la tête sinon.

Rapidement, je pars me changer et me rafraîchir un peu. J'opte pour un legging et une blouse en coton.

— Je t'offre à boire ?

— Une bière si tu as.

— Oui, j'en ai.

Je lui tends sa canette tandis que je bois une grande gorgée de jus de fruits.

Je le regarde avaler le contenu de la bouteille d'une seule et unique traite. Il n'est pas très bavard, le coco.

— Tu connais Jonas depuis longtemps ?

— Écoute Allison, je sais que tu as une montagne de questions, mais je ne suis pas celui qui te répondra. Adresse-toi à lui directement.

— S'il revient... il me hait tant.

Il s'approche de moi et relève mon visage du bout des doigts.

— La seule chose que je peux te dire c'est qu'il reviendra.

— Pour me quitter définitivement ?

— Je ne suis pas à sa place... Je dois partir.

— Merci...

— Gildas, je m'appelle Gildas.

Je lui fais un signe de tête avant qu'il ne disparaisse dans le couloir. Je referme la porte et avale un somnifère, je ne vois pas d'autre alternative pour m'endormir.

Des lèvres au goût de cèdre me réveillent. Je découvre Jonas assis à mes côtés en train de me regarder.

— Tu es magnifique All.

— Jonas ?

— Je suis là, pour toujours. Je vais m'occuper de tout ça, dit-il en balayant la pièce de la main.

Aussitôt, je me redresse sur le canapé, sur lequel je m'étais endormi.

— S'il te plaît, laisse-moi faire à ma manière, c'est important pour moi.

Il replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille et cale le creux de sa main sur ma joue. Je sais l'effort qu'il fait et je le remercie de respecter mes

besoins.

— Je voulais seulement t'éviter du stress.

— Alors, arrête de me cacher la vérité et je serai plus sereine, dis-je sèchement.

— De quoi parles-tu bébé ?

— Demande à ta sœur. Où devrais-je plutôt dire à ta partenaire ?

Il se lève subitement, me tourne le dos et feint de regarder par la fenêtre.

— Je prends ton silence pour un aveu.

Il ne répond pas, je ne veux pas laisser la situation s'envenimer, nous avons bien d'autres soucis que son passé qui date de plus d'un siècle. Tout de même, en deux cents ans, il en a vécu des choses, il faut que je fasse avec, je n'ai pas d'autre solution. Je fais le premier pas et je m'avance vers lui.

— Hahona m'a tout dit, elle a tout de même eu la décence de m'épargner les détails. Pourquoi m'avoir menti ?

— Si je t'avais dévoilé la vérité, tu aurais réagi comment à ton avis ?

— Mal, je pense, pour être honnête.

Bien que je sois à ses côtés, il continue de m'éviter et de me fuir, j'ai l'impression qu'il me repousse. Et voilà mon estomac qui se noue de nouveau.

— Jonas, si nous voulons y arriver, tu dois me parler et me faire confiance.

— J'ai confiance en toi bébé, j'essaie seulement de te protéger.

— De quoi ?

— De moi.

À cet instant précis, le noir intense de ses yeux perfore les miens pour atteindre mon cœur et m'assener un électrochoc. Depuis le début, il ne cesse de me protéger, il pense à moi avant lui, je suis sa priorité, j'en prends conscience. Il prend mon visage en coupe et me scrute méticuleusement.

— Ne m'en veux pas bébé. C'est nouveau pour moi tout ça. À la minute où je t'ai vu sur ce parking, je t'ai aimée et je me suis juré de veiller sur toi et à cause de moi, je n'ai pas pu tenir ma promesse. Mais aujourd'hui je suis là, je suis revenu, pour toi, pour nous. Je veux passer chaque jour, chaque heure, chaque minute avec toi. Je traîne un tas de casseroles, pas très glorieuses, derrière moi, que je m'efforce de te cacher parce que si un jour tu les découvres, tu pourrais me quitter et je ne peux pas le concevoir.

La bouche entrouverte, mes pensées se bousculent, mais je reste muette. Cette déclaration est au-delà de tout ce que je n'aurais jamais pu espérer. Les yeux dans les yeux, nous restons là, quelques instants.

— Jonas, je sais que tu as fait preuve de beaucoup de courage pour m'avouer tout ce que tu m'as révélé ces derniers jours. Et regarde, je suis toujours là. Ce n'est même pas une question de choix, que de rester à tes côtés, c'est une question de vie ou de mort. Je sais que tu es un démon et je me doute que durant ces deux derniers siècles, tu as largement contribué à faire le mal. Mais je sais qu'au fond de toi, une bonne personne sommeille. Figure-toi que je connais cette partie de toi, c'est celle qui prend le dessus quand nous sommes ensemble et j'ai bien l'intention de la faire ressortir pour une durée indéterminée. J'ai confiance en toi, en nous. Je sais que le chemin sera long et parfois dur, mais je sais qu'on va y arriver, car notre amour est inconditionnel et puissant.

Pour seule réponse, il m'embrasse comme jamais auparavant. C'est un baiser rempli d'espoir, de projets, d'avenir, de bonheur, de croyance et d'amour. Je glisse mes mains autour de sa nuque et je le retiens de toutes mes forces. Je ne veux pas qu'il m'échappe, je veux étouffer sous ses baisers, manquer d'air, suffoquer, parce que c'est lui et uniquement lui. Le désir que j'éprouve pour lui revient au galop et envahit toutes les parties de mon corps. Je ne pourrai pas me contenter d'un baiser cette fois-ci, j'en veux plus. Je sais que par l'acte sexuel, il m'éternisera et qu'il ne le fera jamais, mais on pourrait gérer tout ça plus tard et vivre comme si l'on mourait demain. Au creux de sa bouche, j'ose lui suggérer.

— Fais-moi l'amour.

— All...

— J'en ai besoin.

Nos langues se délient et il s'éloigne légèrement de moi.

— Je vais voir ce que je peux faire. Il est hors de question que je t'embarque dans mes travers, tu côtoies déjà les portes de l'enfer, c'est suffisant.

Sans me quitter des yeux, il prend son portable et tape un message à toute vitesse, je souris.

— Ne me dis pas que tu demandes une dérogation pour coucher avec moi ?

— Je prends les dispositions nécessaires.

Cette vulgarité sans nom éveille en moi une certaine excitation que j'ai bien connue, il fut un temps. Je me trémousse d'un pied sur l'autre. J'ai chaud, très chaud.

— Arrête de remuer tes fesses sous mon nez, car je t'assure que dès que tout sera calé, je vais lui faire sa fête.

Le signal d'un nouveau message n'a pas le temps de bipper que Jonas a les yeux rivés dessus. Fièremment, il lève la tête et balance le téléphone en arrière. Je reconnais ce sourire au coin des lèvres.

— Bébé, un conseil, cours avant que je te chope.

Je détale comme une furie à travers l'appartement et j'atterris malencontreusement dans ma chambre. Jonas me pousse sur le lit et me monte dessus. Je ne peux pas, non, c'est impossible. Je me tétanise.

— Jonas, arrête.

— Que se passe-t-il, All ?

— Emmène-moi quelque part, mais pas ici, s'il te plaît.

— OK, d'accord.

Il se redresse pour se relever, mais je le retiens.

— All, il faut que tu me lâches pour que je puisse me lever du lit et que nous partions.

— Hum... tu n'as pas un moyen plus rapide par hasard ? demandé-je, en me mordant la lèvre inférieure.

— Je croyais que tu étais contre ?

— Disons que nous sommes dans un cas d'extrême d'urgence et que je vais prendre feu si tu ne fais rien.

— Je vois. Je vais faire de mon mieux. Je peux faire appel à un ami ?

— Jonas, je m'en fous, mais dégage-nous de là avant que j'explose de désirs, crié-je.

— C'est bon, tigresse, calme-toi. Hahona, chez moi. Accroche-toi à moi bébé.

Il ne faut pas me le dire deux fois. J'enroule mes jambes autour de sa taille et mes mains sont accrochées fermement à ses épaules. Je le veux, là, maintenant, en moi. Je veux que nos corps s'entremêlent encore et encore. J'ai à peine le temps de comprendre ce qui se passe, que je me retrouve allongée sur un lit inconnu, dans une pièce inconnue.

— Bienvenue chez nous bébé.

Quoi ?

* * *

Au même moment, sur un lit, quelque part dans Paris.

La lumière tamisée éclaire sa silhouette à la perfection. Je vais enfin la posséder, mais ce qu'elle ignore, c'est que le week-end nous appartient, rien qu'elle et moi. Je la dévore des yeux alors que mon érection me fait un mal de chien. Elle est sublime. Elle arbore un sourire timide. Je glisse ma main sur sa peau brûlante et attrape un de ses seins. C'est salvateur. Je ne vais pas pouvoir

me contenter de la toucher, il faut que je la voie, que je me délecte de ses formes. Je saisis son haut que je fais rouler jusqu'au-dessus de sa tête et le balance à terre. Je fais de même avec son pantalon. Elle ondule du bassin, son corps m'appelle. De mes mains habiles, je la caresse et je l'envisage dans toutes les positions possibles. All se contorsionne sous mes baisers, elle va me rendre dingue. Il faut que je freine mes pulsions, je ne veux pas l'effrayer avec ma fièvre perverse. Elle gémit lorsque ma langue frôle la dentelle de sa culotte trempée. Je ne tiendrai jamais, je vais devenir fou. J'ai besoin de cet état sexuel primitif, c'est bien plus qu'un désir envers elle que j'éprouve, c'est plus puissant, j'ai un besoin d'être en elle, de la posséder, de la marquer dans tous les sens du terme. Je veux qu'elle sache qu'elle est à moi et uniquement à moi. Ses hanches vont et viennent dans tous les sens, son corps me réclame, elle couine. Elle m'attrape les épaules et enfonce ses ongles dans ma chair ce qui me fait serrer les dents, mais je m'en fous, elle peut bien faire ce qu'elle veut de moi. Je remonte le long de son ventre, puis de ses seins que je déguste, puis son cou pour enfin atteindre ses lèvres pulpeuses que je ne peux m'empêcher de mordre. Elle bascule la tête en arrière dans un puissant râle en sifflant mon prénom.

À ce moment, je sais que j'ai carte blanche, et je compte bien en user et en abuser afin d'assouvir nos désirs charnels.

CHAPITRE 16

« En enfer, au paradis, n'importe où, mais ensemble. »

Demis Roussos

La sonnerie insistante de l'interphone me tire de mon sommeil. J'ouvre un œil, puis deux, je ne suis vraiment pas du matin. J'enfile un peignoir et pars répondre. La voix stridente de ma mère est bien plus efficace que n'importe quel réveil. D'un coup, je sors de mon brouillard matinal. Mais que fait-elle là ? En entendant le bruit de l'ascenseur, j'anticipe son accueil et ouvre grand la porte. Son expression hautaine ne présage rien de bon. Je lui fais mon plus beau sourire hypocrite.

— Maman ?

— Mais bon sang, à quoi sert ton téléphone ? crie-t-elle me passant devant et entrant dans l'appartement.

— Moi aussi je suis contente de te voir. Entre, je t'en prie.

— Oh, épargne-moi ton sarcasme. Et que fais-tu encore dans cette tenue à cette heure-ci ?

— Je me réveille.

— Il est quatorze heures, Allison.

— Ravie de l'apprendre. Que me vaut l'honneur de ta visite ?

— J'ai reçu un coup de téléphone de la mère d'Andrew.

Les bras croisés sur la poitrine, les traits du visage tirés, elle me snobe et c'est insupportable. Je pars dans la cuisine me préparer un café bien serré. En plus, il est deux heures de l'après-midi et j'ai un milliard de choses à faire aujourd'hui. Autant dire que la journée commence bien. En plus, pourquoi la mère d'Andrew aurait-elle appelé ma mère ? Ça, je ne vais pas tarder à le savoir.

— Comment as-tu osé me faire ça ?

— Quoi encore ? fais-je, agacée.

— Tu allais me prévenir quand pour le mariage ?

Face à la fureur de ma mère, Satan peut aller se rhabiller. Et, la connaissant, elle ne va pas me lâcher, surtout si elle et la mère d'Andrew se sont alliées.

— Rassure-moi, maman, tu n'as pas fait tout ce trajet pour ça ?

— Je suis en séminaire pour trois jours sur Paris et comme tu ne réponds pas à mes appels, j'ai bien été obligée de venir jusqu'ici.

— Je vois, mais...

— Il n'y a pas de mais. Je me suis mise d'accord avec Sophie et...

— Tu appelles la mère d'Andrew par son prénom ?

— Je t'interdis de me couper la parole. Je ne t'ai pas élevée comme ça, sois polie.

— ...

J'enrage, je n'ai qu'une envie, celle de la mettre dehors et si elle continue sur sa lancée, je ne vais pas me gêner. Je n'en peux plus d'elle. Il me faudrait un vrai miracle pour sortir de ce cauchemar.

— Bon, il est prévu que Sophie et moi, nous nous rencontrions pour les préparatifs du mariage, d'ici un mois environ. La cérémonie se fera dans le sud bien entendu et...

Et je ne l'écoute plus. Je m'évade dans mes pensées. Pensées charnelles : à Jonas, à ses bras qui me serrent, à ses lèvres sur les miennes, à ses yeux qui me caressent. À notre week-end, enfermés tous les deux dans notre appartement, dans notre bulle, notre cocon. Je voulais arrêter le temps. Juste lui et moi enroulés dans nos draps et nos étreintes, plus acrobatiques les unes que les autres. Celle que j'ai préférée, c'est celle de la douche. Il m'avait suspendue par les poignets à une barre de fer sous le pommeau d'où coulait l'eau bouillante.

D'une main ferme, il me maintenait la tête en arrière et de l'autre, il jouait avec des glaçons sur mon secret de vénus. La sensation de l'eau chaude qui coulait le long de mon corps en même temps que la froideur de la glace sur ma partie intime était divine. Je n'ai pas mis longtemps à partir au septième ciel. Il m'a fait subir cette douce torture un long moment avant de me baiser, oui, c'est le terme exact, c'était d'une puissance hors normes. À ces souvenirs, je me dis que je n'ai pas eu de nouvelles aujourd'hui, en même temps, je crois que mon portable est en mode silencieux. Il faut que je vérifie s'il a essayé de me joindre. Une vague d'inquiétude me submerge en un rien de temps. Et s'il était reparti, si on l'avait ramené en enfer pour lui faire subir les mêmes sévices que la dernière fois. Oh non, je n'ose pas y penser. J'ai si peur, soudainement. Peur qu'il m'échappe encore une fois, qu'on me prive de lui, de nous. Mais est-ce qu'un jour nous aurons droit au bonheur ? Vais-je vivre avec la boule au ventre tout le reste de ma vie ? Apeurée et paniquée, je regarde ma mère s'agiter dans tous les sens et faire de grands gestes avec ses bras. Je ne comprends strictement rien à ce qu'elle raconte, en fait, je m'en tamponne royalement. Je quitte la pièce pour aller récupérer mon portable dans ma chambre. Je ne suis qu'à moitié étonnée de la voir derrière moi, à me suivre comme mon ombre. Ses mots se bousculent et je ne fais aucun effort pour les comprendre. Aucun appel manqué de Jonas. Mon cœur s'emballa et manque un battement. Ce n'est pas normal, il s'est passé quelque chose. Je me concentre, à la recherche d'un indice qui pourrait m'aider, mais avec ma mère qui piaille à mes côtés, c'est compliqué.

— Allison !

— Quoi ?

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

Pour la première fois depuis ma naissance, je suis dotée d'un pouvoir surhumain.

— Non, pas le moindre mot. J'ai d'autres soucis pour l'instant. Et comme tu as su le dire, c'est mon mariage, donc mes affaires et non les tiennes. Et crois-

moi sur parole, tu vas rester à l'écart de tout ça et tu pourras t'estimer heureuse si tu es conviée à l'apéritif. Maintenant, dehors.

J'ai parlé plus fort que je ne l'aurai pensé. Elle reste là, debout devant moi, sans bouger. Bon, j'y suis peut-être allé un peu fort, mais je me sens soulagée d'avoir réussi à lui dire les choses comme je les pensais. Si je ne suis pas parvenue à libérer mon angoisse, j'ai extériorisé une partie de ma colère. Je la dévisage. Oui, je dévisage cette femme qui m'a mise au monde, que j'idolâtrais étant petite, que j'aimais plus que tout quand je n'étais qu'une enfant. Cette même femme qui fut douce, gentille et qui est devenue aigrie et hautaine, qui au fil des années, n'a jamais su me reconnaître telle que j'étais. Elle aurait tellement voulu que je lui ressemble. Jamais elle n'a pris en considération, mes envies, mes passions, mes choix. J'ai souvent cru qu'une relation plus saine serait possible, mais je me suis trompée. Et la voilà ici, chez moi, en train d'organiser un mariage qui n'aura sans doute jamais lieu ; son audace me fait sortir de mes gonds et me pousse à la mettre à la porte comme une malpropre. Un tas d'émotions se percutent et les larmes me montent aux yeux. Sa bouche grimace, mais le claquement de la porte d'entrée nous fait sursauter toutes les deux. J'accours et à l'instant où je le vois, j'inspire un grand coup pour me maîtriser. Je pose un doigt sur ma bouche pour lui faire signe de se taire.

— Bonjour, Jonas.

— Bonjour, Allison. La porte était ouverte, je me suis permis d'entrer.

Ma mère vient me faire face, furieuse comme jamais. *Tu vas en prendre pour ton grade, ma vieille !*

— Je vais te laisser une seconde et dernière chance, ma fille. Dès que nous aurons convenu d'un rendez-vous, Sophie et moi, je t'appellerai pour que tu te joignes à nous. C'est à prendre ou à laisser.

Je ne peux retenir mes larmes plus longtemps, les premières roulent sur mes joues. Il m'est difficile de me contenir. Jonas est devant moi, il hausse les

sourcils d'un air interrogateur et inquiet. Mais grâce à lui, je me sens forte et je campe sur mes positions.

— Sors de chez moi, maman.

J'imagine qu'elle n'a que faire de mes dires, car elle va au-devant de Jonas, les bras croisés sur la poitrine. Dites-moi que c'est un rêve, un mauvais rêve, un cauchemar et que je vais me réveiller. Le face à face le plus redoutable qui puisse exister : Jonas et ma mère.

— Qui êtes-vous ?

Il affiche son sourire aux coins des lèvres, il est en mode démoniaque et qui sait de quoi il est capable.

— Le diable et croyez-moi vous n'avez nullement envie de le côtoyer alors cassez-vous.

Dire que je suis sidérée, le mot est faible. Jonas ne laisse pas le temps à ma mère de répondre. Il l'empoigne par le bras. Ma mère se débat, il la relâche. Sèchement, sans un regard, sans un mot, elle disparaît laissant la porte ouverte. Jonas la referme et je m'effondre en larmes.

* * *

Assis sur notre banc dans le jardin de Montmartre, à l'aube du crépuscule, nous repassons au crible les derniers détails de notre opération. Ça y est, nous y sommes, dans trois jours, Jonas restituera Louange à Satan et nous pourrons enfin vivre librement, sans retenue. Depuis la visite de la tornade maternelle, quelques semaines se sont écoulées. En parfaite menteuse, je dirai que je ne sais pas par quel miracle Sophie est tombée en panne le fameux samedi où elle devait débarquer chez moi, pour une durée indéfinie. Je ne sais pas comment, mais grâce à cet imprévu, les deux génitrices se sont mises en relation et semblent être devenues les meilleures amies du monde. Sophie a renoncé à m'envahir, je

remercie Andrew sur ce coup. Quand j’y pense, je suis vraiment mal à l’aise, il n’a pas pu rentrer parce qu’il avait un test en situation réelle. Il doit revenir vendredi soir et son retour m’angoisse au plus haut point. Oui, c’est vendredi que tout se joue, le vol du tableau, pour parler grossièrement et la rupture de mes fiançailles. Je suis sincèrement attristée de devoir lui annoncer pendant son week-end de permission, j’aurais voulu qu’il finisse son stage, mais Jonas est on ne peut plus clair, si ce n’est pas moi qui mets un terme à notre relation, il s’en chargera personnellement. Je dois reconnaître qu’il a été très patient et très respectueux envers ma situation. Tous les deux jours, j’ai Andrew en FaceTime et Jonas contient sa colère et sa jalousie. Et je dois reconnaître que ce que j’éprouve pour mon fiancé relève plus de l’affection que de l’amour. Je ne suis pas amoureuse. En fait, je ne l’ai jamais vraiment aimé, ou je n’ai pas su le faire. Celui pour qui mon cœur bat, depuis que le destin l’a mis sur mon chemin, est assis à mes côtés. C’est tout et c’est comme ça.

— All, tu m’entends ?

— Oui... non... pas vraiment.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, ça va, ne t’inquiète pas.

— Bébé arrête de mentir.

— OK, j’angoisse pour vendredi. Entre Louange et Andrew, c’est beaucoup. En plus, tu ne seras pas là les jours suivants, c’est difficile.

— Viens là, bébé.

Il m’attrape par la taille et me fait glisser au plus près de lui. Je hume son odeur de cèdre et me laisse bercer par les battements de son cœur. Je le serre très fort contre moi. Il est mon repère, ma force et mon courage, il est toute ma vie et sans lui, je ne serais qu’une carcasse vide, ma vie n’aurait aucun sens, autant mourir que vivre sans qu’il soit à mes côtés.

— Bébé, suis-moi.

Il se lève précipitamment et prend ma main pour dévaler les escaliers du parc. Il chevauche sa moto et, d'un geste précis, je l'imites. Je gère maintenant, la ZX10R est devenue notre carrosse depuis quelque temps. Je me cramponne à sa taille fermement et d'une main habile, il essore la poignée de gaz, comme il dit.
Les motards et leurs jargons !

Une fois garés, il m'entraîne à l'intérieur d'une patinoire.

— Jonas, c'est interdit, nous ne devrions pas être là.

— Décoince-toi, bébé et enfile les patins.

Quoi ?

Arrivés dans ce qui ressemble être un vestiaire, je vois, posée en évidence sur le comptoir, la paire de patins qu'il m'avait laissée un jour, à l'atelier. Soupir et sourire à ce souvenir. Sans un mot, je m'exécute. Chaussés, main dans la main, nous rejoignons la glace. D'étranges sensations m'envahissent, des sensations de bien-être, de légèreté, de paix et de folie. Plus rien ne compte, juste lui et moi, ce qui me comble de bonheur. Nous effectuons quelques tours pour nous échauffer puis je me lance un peu hésitante dans deux-trois fantaisies artistiques. Je me sens bien, très bien, j'ai l'impression d'être intouchable, que le monde m'appartient. Je m'abandonne, complètement ficelée dans mes patins. Le contact avec la glace, le bruit du crissement des lames, le vertige quand je saute et tourne sur moi-même, c'est magique. Je ris et souris, je suis heureuse, je suis le maître du monde à l'image de Jack dans Titanic. C'est exaltant. Jonas emboîte chacun de mes mouvements, il est un excellent patineur. Il se place au centre de la piste et la lumière l'éclaire lui, et uniquement lui, il est d'une beauté sans nom et diaboliquement sexy, cela devrait être interdit. Non... il est fou, il n'a pas osé... « Ma beauté » de Maître Gims en version karaoké résonne dans le bâtiment et Jonas commence à chanter tout en venant à ma rencontre.

Je n't'ai pas donné tout mon amour (je m'enfuis)

Je n't'ai pas fait mon plus beau discours
J'ai encore envie de te faire la cour (il s'agenouille, je le regarde)
Tu me verras sous un autre jour (il se relève et je fuis)
Je suis devenu mon propre fantôme
Face à moi-même, je pleure comme un môme
Je me sens délaissé, ouais (il se laisse glisser)
Je l'ai bien mérité, ouais

Ma beauté, ne t'en vas pas (je patine à l'envers et lui à l'endroit)
Beauté, ne t'en vas pas
Pourquoi tu me fais ça ?
Ma beauté, ne me laisse pas
J'ai tout gâché, maintenant tu m'abandonnes (main dans la main)
J'l'ai mérité, dans les rues, je vagabonde
J'ai tout gâché, cette fois sera la bonne
Fais-moi confiance, je changerai la donne (il me fait tourner)
J'ai tout gâché, maintenant tu m'abandonnes
J'l'ai mérité ; dans les rues, je vagabonde (nous nous arrêtons)

À mon tour de chanter :

Oui, ton retour est une délivrance (il tourne autour de moi)
Oui, toi et moi, c'est une évidence
Je sais, ce n'est pas gagné d'avance
Mais rien ne m'effraie plus que ton absence
À présent, tu peux compter sur moi (Jonas reprend le karaoké)
Tu n'm'en voudras pas une seconde fois

Je t'offrirai la Lune (il me soulève)

À l'ombre de ma plume

Ma beauté, repose-toi (il me porte et me place sur ses épaules)

Ma beauté, repose-toi

J'ai les épaules pour ça (à bout de bras au-dessus de sa tête)

J'ai les épaules pour ça

Ma beauté, repose-toi

J'ai les épaules pour ça (il me glisse le long de son corps)

J'ai tout gâché, maintenant tu m'abandonnes (il me lance)

J'ai tout gâché, maintenant tu m'abandonnes (atterrissage parfait)

J'l'ai mérité, dans les rues, je vagabonde

J'l'ai mérité, dans les rues, je vagabonde (je fuis, il me suit)

J'ai tout gâché, cette fois sera la bonne

Fais-moi confiance, je changerai la donne

J'ai tout gâché, maintenant tu m'abandonnes

J'l'ai mérité, dans les rues, je vagabonde (nous nous arrêtons)

Laisse-moi devenir meilleur (il me caresse les cheveux)

Laisse-moi réparer mes erreurs (il me frôle la joue)

Pince-moi, pince-moi, oui, pince-moi, je rêve

Pince-moi, pince-moi, oui, pince-moi, je rêve

Laisse-moi devenir meilleur (il pose ses lèvres sur les miennes)

Plus complices que jamais, nous continuons d'improviser une chorégraphie.

Debout, haletants, main dans la main, yeux dans les yeux, nous restons quelques secondes avant que chacun se jette sur les lèvres de l'autre. Je passe mes mains autour de son cou tandis que les siennes se glissent sous mes fesses pour me soulever et nous faire tourner sur nous-mêmes. Bonheur suprême...

— Eh, vous deux !

... vite avorté.

— Suis-moi, me crie-t-il.

Je n'ai pas le temps de comprendre, je suis sur mes guibolles et je peine à tenir le rythme de la course imposée par Jonas. Il va trop vite ou j'ai de trop petites jambes, mais je manque de trébucher tous les deux pas. Il faut dire que courir en patins à glace ne facilite pas notre tentative de fuite.

— Jonas, s'il te plaît, je n'y arrive pas.

— Accroche-toi bébé, souffle-t-il, Hahona !

Ça manquait ça ! En moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour prononcer son prénom, me voilà chaussée de mes converses blanches et lui de ses mustangs. Arrivant en vrac sur le parvis, nous marquons un temps d'arrêt aussi petit que Paris est grand. Sans plus attendre, nous revoilà sur la moto, essorant la poignée de gaz. Et dans mon casque, je ris encore et encore.

* * *

Au même moment sur une moto devant une patinoire.

Voir Allison aussi heureuse n'a pas de prix. Je me nourris de ses sourires et de ses rires. Cette femme représente tout pour moi, sans elle la vie n'a pas de sens. Les négociations avec Satan, en ce qui concerne mon avenir, ne sont pas gagnées. Elle fait ressortir ce que j'ai de meilleur en moi, je vais me battre pour elle, pour nous. Je ne peux pas l'imaginer faire sa vie sans être à ses côtés et peu

importe le prix du sacrifice. Je suis prêt à tout pour elle, absolument tout. Il me faut à peine dix minutes pour regagner les sous-sols de notre appartement et ranger la bécane. Allison a du mal à se remettre de ses émotions et je la rejoins dans son fou rire.

— Après toi bébé.

— Merci, répond-elle en entrant chez nous.

— Une bière.

— Volontiers.

Je lui tends la sienne et elle se cale au creux de mes bras, en reprenant ses esprits.

— Je te veux ici, tous les jours.

— Je sais, mais...

— Fais-toi à l'idée. Dès que toute cette histoire sera finie, je fais tes cartons et je t'installe définitivement chez nous.

All a toujours refusé de quitter, et de rendre les clefs, de son appartement à cause de l'autre poulet. Quand je bosse avec l'équipe le soir, elle préfère rentrer chez elle qu'être entourée de forces démoniaques. En plus, il y a son greffier dont il faut s'occuper et pour qui elle voue un amour incompréhensible. De ce fait, nous passons très peu de nuits ensemble. Je n'ai pas voulu la brusquer, mais là, je perds patience, vraiment.

V

Délivre-moi de toi

*« Un amour perdu est toujours une partie de soi qui ne nous appartient
plus. »*

Frédéric Havard

CHAPITRE 17

« J'aimerais tellement te dire que je n'ai plus peur, mais ces mots sonnent faux. »

Jena Lee

Jonas est anxieux. Même s'il fait tout pour le cacher, je le connais par cœur et sa gestuelle parle pour lui. Il ne cesse de passer ses mains sur sa nuque et de jeter sa tête en arrière. Depuis notre sortie patinoire, nous sommes restés enfermés à l'appartement. Je me suis contentée de quelques allers-retours jusqu'à chez moi pour m'occuper de Plume. Je ne suis toujours pas décidée à emménager avec Jonas parce que je suis pétrifiée à l'idée de me retrouver seule, ici, chez lui, enfin chez nous comme il dit, si la mission tournait au vinaigre. Je ne pourrai jamais vivre dans cet endroit sans lui, en fait, je ne pourrai, tout simplement, pas vivre sans lui. Il est mon oxygène et sans oxygène l'Homme meurt, donc sans lui, je meurs.

Gildas et Hahona ne devraient plus tarder à arriver. J'ai appris au cours de cette dernière quinzaine à la connaître. Hahona est très présente pour nous, enfin pour les caprices de Jonas. Bien que je me sois excusée maintes et maintes fois du comportement de Jonas à son égard, elle m'a certifié qu'elle était là pour ça. C'est une femme dont le diable a abusé de la fragilité pour passer un pacte, tout comme Jonas. Aujourd'hui, elle n'attend qu'une chose, restituer Louange pour libérer Yvris, l'amour de sa vie qui est détenu au cœur de l'enfer. Yvris est un descendant de la lignée des Mayas. Satan avait vu juste en croyant qu'Yvris savait où était cachée Louange. Je ne sais trop comment, la team satanique, comme je les appelle, a eu confirmation que parmi toutes les œuvres cachées dans les sous-sols de l'entrepôt se trouve Louange. Cela fait deux jours que nous répétons minutieusement chaque geste, chaque scénario avec le rôle propre à chacun. Je me croirais au cinéma, ils ne lésinent pas sur les moyens en tout cas.

Nos répétitions se font la nuit dans une usine désaffectée où ils ont réussi à reproduire quasi à l'identique la configuration de l'entrepôt. Ça a un côté effrayant, je dois le reconnaître, mais ils sont forts, très forts. Rien n'est laissé au hasard, tout y est, du moment où j'arrive à celui où l'on repart avec la toile. Je suis partagée entre l'excitation et la peur.

L'adrénaline coule dans mes veines comme un poison, j'ai besoin d'un remède, même si c'est une chimère. J'ai une envie subite de voir mes amis que j'ai délaissés ces derniers temps. Je suis allée à l'essentiel, métro, boulot, dodo. Je voudrais leur envoyer un message ou les joindre, mais voyant Jonas tourner comme un lion en cage, je me ravise.

— Jonas, de quoi as-tu peur ?

— Pourquoi veux-tu que j'aie peur ?

— Je vois bien que quelque chose te préoccupe, parle-moi, s'il te plaît, c'est insupportable.

Je me positionne face à lui, essayant de l'intimider.

— Bébé, si tu essayes de m'impressionner avec ta posture superwoman, c'est mort.

— Ne change pas de sujet, campé-je sur ma position.

— C'est un jour très important All, je vais enfin pouvoir rompre ce putain de pacte avec Satan.

— Et ensuite, demandé-je hésitante.

— Viens par ici, bébé.

Je me blottis dans ses bras. Je respire l'odeur de cèdre que j'aime tant et le serre de toutes mes forces. J'ai si peur de le perdre. Nous venons à peine de nous retrouver. Il ne peut pas m'échapper une seconde fois. Nous avons eu si peu de temps ensemble. Je veux emménager avec lui. Je veux qu'il m'éternise.

— C'est d'accord.

Il relève mon menton du bout des doigts.

— Je ne t’aurai pas laissé le choix de toute façon. Après cette opération, ce soir tu feras tes cartons, Gildas t’aidera pour l’emménagement.

— Éternise-moi, maintenant.

— Non.

— Je t’en prie Jonas, je ne veux plus être séparée de toi et j’ai si peur de te perdre une deuxième fois.

Son air est grave, ses yeux noirs enveloppent les miens, il prend mon visage en coupe, je craque.

— Jamais. Moi. Sans. Toi. Jamais. Toi. Sans. Moi.

— Mais...

— Chut, bébé, quoi qu’il arrive, je reviendrai.

Je m’écroule dans ses bras, libérant la peur, l’angoisse, la colère et toutes sortes d’émotions que je ne saurais décrire. Je l’aime tellement fort. Il faut un peu de tout pour faire un monde, mais moi, il me faut Jonas pour faire le mien.

J’essuie grossièrement mes larmes quand quelqu’un frappe à la porte. Ça y est, nous y sommes, c’est parti. Hahona et Gildas arrivent. J’ai à peine le temps de les saluer que Clovis, Charles, Hugues et Fernand sont dans l’entrée. Je les scrute de la tête aux pieds, je ne suis pas à l’aise avec tous ces démons autour de moi. À les voir comme ça, ils n’ont pas l’air très méchants, mais quand on sait que deux d’entre eux font partie de l’équipe qui s’occupe de déclencher les catastrophes naturelles qui provoquent autant de morts, ça fiche la chair de poule. Il y en a un qui est responsable du pôle lieu hanté au nord du globe et l’autre gère les défaillances des transports en commun. Il faut avouer que ce n’est pas très rassurant. J’ai appris au cours de ces dernières semaines que Jonas faisait partie de la table du diable tout comme Hahona. Gildas, lui, est sous les ordres de Jonas. Pour faire partie de la table du diable, c’est tout un parcours dont Jonas m’a épargné les détails. J’ai refusé de savoir en quoi cela consistait,

je ne suis pas prête à l'entendre. Jonas donne les derniers ordres à chacun avant de partir. Au moment de claquer la porte, je regarde une dernière fois l'appartement comme si je n'allais jamais y revenir. Je ferme la porte sur des souvenirs et des projections qui m'ont pour un temps, donné l'espoir d'une nouvelle vie. J'en ai gros sur le cœur.

— Bébé, on y va.

Jonas me prend par la main et m'emmène dans sa voiture. Le trajet se fait dans le plus grand silence. Hugues, Fernand et Clovis passent par les égouts. Hahona, Gildas et Charles nous suivent en voiture, mais se garent dans l'autre rue où débouche une porte de sortie, accessible uniquement par l'intérieur. Arrivés devant le bâtiment, Henri me salue et nous ouvre la porte. Premier obstacle passé. Nous accédons à l'entrepôt sans difficulté. Maintenant que la porte est ouverte, le champ magnétique l'est également. Nos trois explorateurs devraient arriver d'ici quelques minutes par les égouts qui débouchent dans le couloir.

— Ne bouge pas d'ici All, je vais ouvrir à Hahona.

— Je t'attends.

J'ai une énorme boule au ventre, j'ai la gorge serrée, j'ai envie de vomir. Le temps me paraît long, extrêmement long.

— Allison !

Je sursaute en entendant quelqu'un à la porte de l'entrepôt.

— Henri, vous m'avez fait peur. Je ne m'attendais pas à vous voir. Il y a un problème ?

— Non, non aucun. Vous allez bien Allison ? Vous me paraissez sur les nerfs ?

Détends-toi ma vieille, tout va bien se passer.

— Tout va bien, j'étais perdue dans mes pensées.

— C'est à votre ami, cette belle voiture ?

— Oui, la mienne est en panne.

— Votre ami n'est pas avec vous ?

— All, combien de sucre dans ton café ?

Oh mon Dieu !

— Heu... Deux, bafouillé-je.

Jonas arrive vers moi avec deux tasses de café et ne manque pas de saluer Henri.

— Je me présente, je suis Alex, un ami.

— Bonjour, Alex, répond-il en lui octroyant une poignée de main, je vais y aller. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, prévenez-moi Allison.

— Oui, bien sûr, je n'y manquerai pas. Merci pour tout, Henri.

Une fois seuls, je regarde Jonas dont la peur se lit sur le visage. Là ça ne va pas le faire, il s'est passé quelque chose.

— Faut y aller bébé, on est grillés.

Quoi ?

— Que se passe-t-il ? Où sont les autres ? Pourquoi Alex ?

Il pose ses mains sur mes épaules, me secoue légèrement me forçant à le regarder, je suis totalement paniquée. Au même moment, je les vois arrivés.

— All, calme-toi, il faut que tu restes concentrée sinon tu vas nous mettre en danger. Henri n'est pas celui qu'il prétend, ça doit être un édificateur ou un de leur sujet. Enfin, peu importe, il ne va pas tarder à comprendre qui je suis et il va alerter ses autorités. Nous devons nous dépêcher avant que les édificateurs débarquent. Je suis trop près du but, on est trop près de notre liberté, alors ne perdons pas de temps.

Je suis en pleine science-fiction. Il dépose un baiser sur le bout mes lèvres, mais ça ne me suffit pas, je dois lui dire avant que...

— Jonas ?

— ...

— Je t’ai toujours aimé. Depuis le jour où tu as posé les yeux sur moi, mon cœur n’a jamais cessé de battre pour toi, dans l’unique but de passer le restant de ma vie à tes côtés.

Il se précipite sur moi et m’embrasse avec passion et douleur.

— Je t’aime plus que ma propre vie, bébé. Samedi prochain, je t’épouse.

— Cool, réponds-je automatiquement.

Je le suis dans les couloirs de l’entrepôt. Nos explorateurs souterrains sont déjà là et s’attellent à ouvrir la porte blindée. Un soupçon d’irréel mélangé à des paroles incompréhensibles et voilà la porte qui s’ouvre. Nous pénétrons dans les galeries souterraines où sont enfermés de précieux trésors. Tout y est méticuleusement rangé, rien n’a bougé depuis la dernière fois où j’y ai eu accès. Comme convenu, Charles et Fernand sont devant moi et Jonas, et Hahona derrière moi. Je suis bien entourée. Autant de gardes du corps, même dans mes rêves les plus fous, je ne l’ai jamais imaginé, c’est pour dire. Clovis, Hugues et Gildas sont restés en planque pour assurer nos arrières au cas où des personnes mal intentionnées auraient envie de visiter les sous-sols, en même temps que nous. Je ris de la situation, je me demande s’ils n’en font pas un peu trop, c’est assez loufoque tout de même. Quand je raconterai tout ça à Titia et Loïc, ils ne vont pas en revenir.

— Droite ou gauche All ?

— Tu l’appelles encore une fois comme ça, je t’explose la tête, Charles, t’entends.

OK, Jonas déborde de stress. Il faut que je reste calme et que je ravale mon euphorie, qui est surtout là pour masquer mon angoisse.

— C gauche, je réponds d’un ton neutre, retenant mon fou rire naissant.

Arrivés dans le pavillon, nous découvrons les tableaux. Certains sont pendus et les autres sont posés le long des murs, mais il y en a tellement.

Soigneusement, nous les empoignons un à un. Dix minutes plus tard, toujours rien. Jonas peste.

— Bordel, mais ce n'est pas possible, elle est où ?

— Tais-toi et cherche, elle est forcément ici, se renfrogne Hahona.

Dans le plus grand silence, nous poursuivons notre quête. Quand soudain...

— Oh, la vache, dis-je vivement.

Je soulève la toile, j'ai les poils tout hérissés. Alors c'est vrai... Elle existe vraiment. Je n'en ai jamais douté, mais la voir et l'avoir entre mes mains, c'est tout autre chose, une autre histoire. Elle est magnifique. Il n'y a pas de mots pour décrire la beauté que j'ai entre les mains.

— Putain de merde, souffle Jonas.

— Oh bordel ! s'écrie en chœur le reste des acolytes.

Nous sommes cinq andouilles en train de nous extasier devant une toile qui représente une femme enfermée dans une cage à oiseaux.

— Il ne faut pas traîner, l'aube du crépuscule va bientôt être là et nous devons vérifier que les lettres apparaissent bel et bien, dépêchons-nous.

— Tu crois qu'il y a moyen de ramener des trucs ? demande Fernand, surexcité.

— Tu t'es cru dans un supermarché ou quoi ? répond Jonas, agacé.

— C'est bon mec, détends-toi, on va lui rendre sa belle. Depuis le temps qu'il attend, il n'est pas à cinq minutes près. Regarde un peu tous les trésors cachés, tout ce que l'on pourrait faire avec.

C'est quoi son délire à celui-ci ? Non, mais, il est sérieux ? C'est hors de question que la moindre pièce sorte d'ici. Jonas vire au rouge instantanément. Mon estomac est noué par cette ambiance pesante et être au beau milieu des forces de l'enfer dans des sous-sols interdits ne m'aide guère. La team satanique, avec leurs prénoms d'époque, ne m'inspire absolument pas confiance. Je reste

collée à Jonas tandis que mes yeux vagabondent, de part et d'autre. Je peux ressentir toute la tension qui gagne le corps de Jonas. Ses muscles roulent sous sa peau, les veines de son cou sont gonflées, sa poitrine se soulève rapidement, il ne cesse de déglutir tout en passant ses mains dans ses cheveux. Il fait preuve d'un effort qui défie l'entendement : il reste calme. Mais je mettrais ma main à couper que si le client, face à lui, continue de vouloir jouer à Ali Baba et les quarante voleurs, il va vite se retrouver diminué.

— On prend Louange et on se casse. C'est ça le deal et rien d'autre.

— Oh mec, réveille-toi ! Imagine ce que l'on pourrait faire avec toutes ces merveilles, on pourrait s'associer et...

Fernand n'a pas le temps de finir sa phrase que Jonas lui assène un violent coup de poing dans la mâchoire.

— Quelque chose à rajouter ? hurle Jonas en regardant tour à tour ceux qui nous entourent.

L'assistance se fait silencieuse. Il est hors de lui et hors d'haleine, si je ne le connaissais pas, je serais déjà morte de trouille. C'est le genre de personne qui peut vous détruire en une fraction de seconde.

— Maintenant on dégage, ordonne-t-il.

Sans piper mots, chacun lui emboîte le pas. Le retour se fait comme à l'aller. Nos trois explorateurs doivent repartir par les égouts, Hahona et ses complices en voiture avec Louange et, Jonas et moi, par la grande porte. De toute ma vie, je n'ai jamais vécu un truc aussi fort. J'ai l'impression d'être dans l'illégalité la plus totale. Pour me sentir en vie, je me sens en vie. Je suis consciente de tout mon corps. Le poids de l'angoisse qui pèse sur moi ne facilite pas mon avancée. Mes jambes sont en coton, mon ventre est un sac de nœuds, mais, Bon Dieu, que c'est bon toute cette adrénaline. Le fonctionnement humain dans toute sa complexité et son paradoxe. Je me demande si les démons ressentent les mêmes sensations que moi. *Arrête de divaguer ma vieille !*

— Bon, tout le monde, écoutez-moi, ordonne Jonas.

Sa demande ne laisse place à aucune hésitation.

— Dans vingt minutes sur les marches de Montmartre. On vérifie et on s'arrache dans l'antre. Soyez super méfiants, les édificateurs ne devraient pas tarder à débarquer. Hahona, si ça foire, descends sans réfléchir, c'est compris ?

— Oui, répond-elle docilement.

Clovis ouvre la lourde porte qui nous sépare du couloir où chacun reprend son chemin. C'est fini, c'est bientôt fini. Dans trente minutes, tout ça sera bel et bien terminé et ma vie prendra un autre tournant, un nouveau départ. Éloignés le temps d'un week-end pour régler nos affaires et nous serons réunis et libres, enfin libres de nous aimer et de nous consommer comme ça nous chante. J'en ai tellement rêvé. Mais qu'allons-nous devenir ? Restera-t-il immortel ? Les doutes m'assaillent à grande vitesse, mes plus grandes peurs se glissent dans tout mon être. Comme s'il lisait en moi, Jonas me serre la main et me glisse à l'oreille :

— Je vais gérer notre avenir bébé.

Je cligne des yeux en signe d'approbation et le suis. Mais la porte franchie, nous sommes cueillis par une dizaine de personnes armées jusqu'aux dents. Bordel de merde ! Les canons pointés sur nous, nous avançons vers mon atelier. J'en ai le souffle coupé, je suffoque, c'est affreux. Un silence de mort règne. *Ils ne peuvent pas dire quelque chose ces cons ?* Ils vont faire de nous qu'une bouchée, enfin de moi surtout, pauvre mortelle. Un éclair me traverse l'esprit ; pourquoi ne ripostent-ils pas puisqu'ils sont immortels ? C'est quoi encore ce délire ? *Calme-toi.*

— Jonas.

— Étienne.

— Ça faisait longtemps, tu ne trouves pas.

— Tu veux quoi ?

L'Étienne en question rit à gorge déployée tandis que nous sommes appuyés contre le mur, mains et jambes écartées. Des larmes coulent sur mes joues et j'ai de grandes difficultés à les retenir, j'ai si peur. Nous avons si peu de temps ensemble, nous avons encore tellement de choses à partager, je ne veux pas être séparée de lui. Je pince fort mes lèvres pour me contenir.

— Je te croyais plus intelligent que ça.

— Casse-toi, toi et tes fidèles toutous.

— Sinon, quoi ? Regarde la situation en face. Ils sont tous étalés comme des mouches à merde derrière toi. Tu crois vraiment qu'ils vont risquer leur vie pour deux coups de pinceau ?

Je ne comprends strictement rien, de quoi parle-t-il ? De Louange ?

— C'est ça d'être amoureux Jonas. Tu choisis qui ? Satan ou Allison ?

— Étienne, dégage. Tu n'auras ni Louange ni ma femme. Un conseil, un putain de conseil, barre-toi ! Un seul geste de ma part et ma horde ne répond plus de rien, attaquant femmes et enfants après vous avoir muselés. Impuissant, vous regarderez vos proches souffrir et agoniser lentement, très lentement. Je veillerai personnellement à ce que ce soit douloureux, insupportable et atroce.

C'est juste un mauvais rêve ma vieille, tu vas te réveiller.

— Une douleur aussi intolérable qu'une plaque corrosive dans le dos ?

Tous les regards se tournent vers cette voix qui vient de l'embrasement de la porte. C'est Henri. Oh, la vache, qu'est-ce qu'il fait là, celui-ci ?

— Sacha ? demande Jonas tout surpris.

Henri porte ses mains à son visage, qu'il arrache comme une mue ; c'est surréaliste. On se croirait dans volte-face avec Travolta et Cage.

— Jonas, mon frère.

— Pourquoi ?

Le face à face est redoutable. Nos mains s'abaissent, mais leurs armes se braquent toutes sur moi. OK, toute l'opération repose sur moi. Lourde responsabilité.

— Le pouvoir. C'est simple, tu me donnes Louange et je laisse ta petite amie en vie.

— Sinon ?

— Je la descends.

Je ne peux pas voir le visage de Jonas puisqu'il est dos à moi, mais je vois très bien le sourire machiavélique de Sacha que je prenais pour Henri pendant tout ce temps. Je peux deviner l'état de Jonas, son regard noir et assassin, les traits de son visage tendus, sa mâchoire crispée, les battements démesurés de son cœur qui font écho en moi. Je ne gère absolument pas la situation et encore moins ses pulsions soudaines et mes folies. Je me décolle du mur, j'avance d'un pas certain vers celui qui a brûlé la peau de mon homme, trois ans auparavant.

— Tirez !

Tout le monde me regarde, je m'en fiche.

— Tirez ! réitéré-je.

Jonas se tourne rapidement dans ma direction, le regard mauvais, mais je n'ai plus peur. Je n'ai pas peur de mourir, si c'est pour le sauver. Mieux vaut mourir que de le savoir loin de moi entre les mains de ce Sacha.

— All, recule.

— Non.

J'arrive à sa hauteur, mais il lève un bras pour me stopper et tourne légèrement la tête.

— Putain, pour une fois dans ta vie, tu vas faire ce que je te dis. Recule !

— C'est vrai, quand on y pense, elle n'est pas très docile cette petite, ricane Sacha.

Quoi ?

— Ta gueule !

— De quoi as-tu peur, Jonas ? Que je révèle que tu n'as pas su protéger ta petite amie ?

Hein ?

— Casse. Toi.

— Elle n'est pas au courant ?

C'est quoi ce cirque encore ?

— Jonas ?

— All, tu vas écouter, merde ! Recule.

Mais non, je n'ai pas envie de reculer, je veux que tout ça se termine. Même si ça me coûte la vie. Je préfère mourir plutôt que de vivre une seconde sans être à ses côtés.

— Ton agression, c'était une tentative de viol et il en a manqué de peu pour que ces messieurs te baisent.

Sans savoir si sa phrase est finie, Jonas me balance le tableau et lui saute à la gorge. Hahona m'arrache Louange des mains, tandis que des coups de feu sont échangés. Charles se précipite vers moi pour me protéger. Des sirènes hurlent dans la cour. Quelqu'un ouvre la porte de mon atelier et s'enfuit à toute vitesse suivi de certains. Jonas m'attrape par la manche et m'embarque dans ce qui pourrait ressembler à une course folle avant que nous soyons stoppés par une armée de bouclier.

— Police ! Le premier qui bouge, je tire. Les mains en l'air.

Mon cœur me lâche, il déraille complètement. C'est quoi ça encore ? Jonas me prend en otage et pose le canon d'une arme sur ma tempe. L'acier froid me glace jusqu'à l'os, je suis pétrifiée. Le silence reprend le dessus d'un coup.

— Je vous préviens, je la bute, un pas et je lui éclate la cervelle.

Mes yeux sortent de leurs orbites. Je ne sens plus mes muscles, mes nerfs ne sont plus que des pelotes mal organisées, mon cerveau est hors service et mon cœur vient d'exploser en plein vol. Tout tourne au ralenti comme dans les films. Je n'entends plus rien, si ce n'est des bruits sourds ; je ne vois plus rien, si ce n'est des gestes lents et flous. Ma vie est sur pause. Les gens semblent s'activer autour de moi, paraissent hurler, mais, moi, je suis absente, hors du temps. Quelque chose me brûle la nuque et me ramène sur Terre, je jette ma tête en arrière et, au même moment, il murmure, je n'entends que lui, que son souffle chaud et saccader me dire « c'est la clef de mon cœur, bébé ».

* * *

Au même moment, dans un entrepôt de Paris.

La tenir contre moi, une dernière fois, la serrer dans mes bras avant de l'abandonner encore une fois, pourquoi est-ce si douloureux ?

Cette pourriture de Sacha a voulu me doubler, mais il a dû oublier un détail pour que la cavalerie se soit ramenée. Mais quel con. Résultat, on est dans la merde. La moitié des édificateurs se sont cassés, et nous, on est là, à se défendre comme des imbéciles contre des poulets qui sont chauds bouillants. Mais ce que je crains le plus, c'est qu'au cœur de cette basse-cour, se cachent les édificateurs et eux ont une arme redoutable pour nous tuer. Je n'ai plus le choix, je dois provoquer une explosion, pour sauver notre peau. Le seul moyen de gagner du temps, c'était de prendre un otage. Et comme il n'y a pas de hasard, j'avais All sous la main. Je vais pouvoir lui dire au revoir une dernière fois et lui prouver combien je l'aime. Je suis lucide, je sais que quand je reviendrai, il sera trop tard. Car vu le merdier de la situation, il va falloir faire un grand nettoyage et ça risque de prendre des semaines, des mois, voire même des années.

Le sifflement d'Hahona me donne le signal, je tire un coup en l'air et pousse violemment l'unique femme que je n'ai jamais aimée en arrière. Les premières balles se logent dans mon torse avant que Charles lance un explosif et un fumigène. À ce moment-là, quand tout explose, nous nous retrouvons téléportés au cœur de l'enfer. Face à moi-même, je comprends que l'amour n'est qu'un mot jusqu'à ce qu'une personne lui donne un sens et cette personne s'appelle Allison.

CHAPITRE 18

« Je passe ma vie à trinquer à la peine, je titube dans les rues en criant que je t'aime... J'envoie valser la vie et toutes ses promesses, puisque tu ne réponds plus à tous mes SOS. »

Slimane

J'ai mal partout, je suis sonnée et j'ai la tête prise dans un étau. Allongée sur l'asphalte, je peine à me relever. La bouche pâteuse et la vision trouble, je tente de reprendre mes esprits et de remettre dans l'ordre ces deux dernières heures cauchemardesques.

Jonas ? Où est Jonas ?

Je m'affole et je m'épouvante imaginant tout un tas de scénarios. Les pompiers sont déjà sur place et accourent vers moi. Sans perdre de temps et faisant abstraction de toutes les formalités administratives, ils me placent un masque à oxygène et m'allongent par la même occasion sur un brancard. Je suis guidée jusqu'au camion. Je m'efforce de prononcer le nom de Jonas, mais j'ai la bouche bien trop sèche. Je lutte de toutes mes forces pour ne pas sombrer, mais je n'y arrive pas. Je suis aspirée dans le néant, le néant de ma vie, ma vie sans lui. C'est le black-out.

Courbaturée, je peine à ouvrir les yeux. Où suis-je ? Il me faut quelques instants pour remettre mes idées dans le bon sens. C'est en voyant Andrew, assis à mes côtés, que les souvenirs reviennent. Oh non, s'il vous plaît, ne me dites pas que...

— Hé, salut chérie, comment tu te sens ?

Je bouge la tête en clignant des yeux pour lui dire que tout va bien. Mais non, tout ne va pas bien, où est Jonas ? Très fort, je ferme les paupières pour oublier,

oublier tout ce que je viens de vivre. Et je grimace, mon visage se contorsionne de douleur. L'ignorance est la pire des souffrances. Je veux savoir où il est.

— Tu n'as pas l'air bien chérie, je vais chercher un médecin.

Je me fiche du médecin, je veux Jonas, rien ne pourra panser la blessure causée par son absence. Où est Jonas ? Tout un tas d'autres questions me vient, mais l'unique qui tourne en boucle, c'est de savoir où il est. Quelques instants plus tard, Andrew revient, accompagné du médecin au visage connu et familier.

— Regarde chérie, c'est le docteur Sulivane aujourd'hui. Tu te rappelles ? C'est elle qui s'était occupée de toi après ton agression.

Hahona, miracle ! L'espoir renaît. Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je suis ravie de la revoir.

— Bonjour, Allison, comment vous sentez-vous ?

Les larmes, que je retiens prisonnières depuis tout à l'heure, s'évadent. Je craque. Où est Jonas ?

— Monsieur Mackester, pouvez-vous nous laisser un moment, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Je suis dans le couloir, chérie.

Il prend soin de poser un baiser sur mes cheveux en me caressant le front. La porte à peine fermée, je laisse la panique prendre le dessus.

— Où est Jonas ?

— En enfer, soupire-t-elle.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? S'il te plaît, Hahona.

— On a fait ce que l'on a pu, mais ça n'a pas suffi à calmer Satan.

— Ne me parle pas en morse, sifflé-je entre mes dents.

— Jonas est condamné à l'exil.

— Hein ?

— Mais arrête de m'interrompre toutes les deux secondes et laisse-moi parler, je n'ai pas toute la vie.

— OK, OK, je me tais.

Je suis à demi assise dans le lit prête à boire chacun de ses mots.

— Après l'explosion, nous avons restitué Louange, mais pour le moment elle est toujours coincée dans sa cage. Entre Jonas et Sacha, les choses ont mal tourné, ce dernier est mort et Satan a condamné Jonas à l'exil. Je suis désolée, ma belle.

— Où est Jonas ? sangloté-je.

— Je t'assure que je n'en ai aucune idée. Mais, tiens, il m'a laissé ça pour toi.

Hahona me tend une enveloppe à mon nom. Je la prends et la place contre mon cœur. Je pleure.

— Il me faut des réponses, Hahona.

— Je sais.

— Sacha a parlé de viol, je veux savoir.

— D'accord, je vais inverser le sort. Je suis désolée, Allison, sincèrement.

— Merci. Tu reviens demain ? demandé-je la voix chargée d'espoir.

— Non, je ne reviendrai pas. Ma place n'est plus ici, tu le sais bien, repose-toi.

— Et Jonas ? Quand va-t-il revenir ?

— Je ne sais pas, c'est la pagaille pour le moment. Il faut que tu sois patiente, c'est tout ce que je peux te dire.

Je la regarde interdite face à ses aveux et j'ai le sentiment que ma vie est en train de m'échapper une seconde fois. Je regarde cette femme aussi élancée qu'élégante, cette femme dont j'ai été jalouse, il n'y a pas si longtemps encore, cette femme qui, malgré tout, va me manquer. Juste à temps, je l'interpelle.

— Hahona ?

— ...

— Bonne chance avec Yvris.

— Prends soin de toi.

La porte se referme, tout comme moi.

Une carcasse vide, voilà ce que je suis, un corps sans âme ni vie. Je me rappelle de tout, de ces deux détraqués sexuels, j'ai juste le temps de tourner la tête pour ne pas me vomir dessus. J'aurais préféré ne pas me souvenir, je crois.

Andrew a annulé sa formation pour être à mes côtés. Il a dû s'absenter deux jours, le temps de faire l'aller-retour au centre pour récupérer ses affaires. J'aurais cru que j'allais pouvoir respirer un peu, mais non, sa mère et la mienne sont venues me tenir compagnie. Et elles n'ont rien trouvé de mieux à faire, que de me parler mariage. Cela, à longueur de journée. Même si ma mère est un peu moins blessante et cinglante à mon égard, elle n'en reste pas moins une femme hautaine que je hais chaque jour un peu plus. Du coup, je suis contente quand elles repartent alors qu'Andrew rentre.

Depuis une semaine, il est retourné travailler et pendant ses absences, ce sont mes amis, Titia et Loïc qui, à tour de rôle, sont à mes côtés. Ils font du mieux qu'ils peuvent pour me remonter le moral, mais la seule chose dont je suis capable, c'est de parler de lui. Quand c'est Loïc, il m'installe dans un fauteuil, me force à sortir et m'emmène à l'extérieur. Je m'enfonce dans un mutisme qui est pire de jour en jour. Je passe mes journées alternant des phases canapé à regarder en boucle « very bad trip », uniquement pour le voir par procuration à travers l'acteur, Bradley Cooper, et des phases où je suis au lit en écoutant en boucle « Ma beauté » de Maître Gims.

Je ne suis pas retournée travailler depuis l'explosion, je n'ai ni la force ni le droit avec mon pied dans le plâtre. Quand je suis sortie de l'hôpital, je suis retournée sur les lieux du drame, mais tout a été détruit, comme chez moi, il ne reste plus rien. Certaines personnes sont mortes ce soir-là et je les envie presque, j'aurais voulu mourir à leurs places. Andrew se doute de quelque chose, il voit bien que je m'éloigne et que je creuse un fossé entre nous. Mais aucun des deux ne veut aborder le sujet, préférant se voiler la face sur notre couple. Il s'accroche

à l'espoir que je puisse aller mieux, qu'avec le temps, ça ira. Je n'en suis pas convaincue, mais je choisis la solution de facilité, c'est lâche, je sais.

Ce soir je suis toute seule, Andrew est de permanence. Déjà une heure que je suis dans mon lit à dorloter mon chat, quand j'entends Titia frapper à la porte de ma chambre.

— Allison, c'est moi.

— Entre.

Comme d'habitude depuis un mois que je suis rentrée, elle vient tous les deux jours, s'allonge auprès de moi et me serre dans ses bras.

— Titia, tu m'étouffes.

— Arrête de faire ta rabat-joie.

— Je n'ai pas la force de tenir. Il me manque trop, c'est insupportable.

— Tu as ouvert la lettre ?

— Je n'en ai pas le courage.

— Ouvre-la, c'est vraiment important. Si tu veux, je peux rester le temps que tu la lises.

Je me renfrogne, je sais que je dois l'ouvrir, mais j'ai trop peur de ce que je pourrais découvrir. Je fais face à Titia difficilement.

— D'accord, je vais la lire.

Je sors la lettre de ma petite boîte secrète et déchiquette l'enveloppe à l'odeur de cèdre. Je pleure déjà.

« *All,*

Quand tu ouvriras cette lettre, je serai bien loin de toi, j'en suis désolé. Je ne pourrai jamais oublier ton doux sourire, tes yeux qui se figent de joie et la magie que tu mets dans ta voix. Je t'ai tout donné de moi, tu es mon unique, ma faiblesse, mon bonheur, mon soleil au milieu des ténèbres. Tu m'as offert ton

cœur et, chaque jour, je le serre contre moi pour en sentir les battements. Tu es mon monde All. Ça valait le coup d'attendre deux cents ans pour te rencontrer, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, avec toi, j'ai envie d'être celui que je ne sais pas être. Tu sais faire ressortir le meilleur de moi et j'aime ça. Bébé, nous sommes peut-être loin l'un de l'autre, mais sache que tu es l'unique femme que j'ai aimée. J'ai fait de toi mon essentiel, mon oxygène et je t'aimerai pour le restant de ma vie. Mais All, tu dois te lever et avancer. Ne lève pas les yeux au ciel bébé, écoute-moi. Fais-le pour nous. En restant coincée dans tes draps, tu tues notre amour. Tu dois vivre et avancer. Tu vas me prendre pour un fou, mais je vais te demander d'épouser ton poulet, c'est un chic type. Il ne pourra jamais prendre ton cœur puisque je te l'ai volé, je n'ai rien à craindre. Épouse-le et fais de beaux enfants, All. Fais-le pour nous, pour tout ce que l'on n'a pas pu vivre ensemble. Ne m'attends pas, ne m'attends plus, je ne reviendrai pas, je suis désolé. Tu n'as rien à craindre, bébé, car tu es la seule à avoir la clef de mon cœur. Tu sais, ce fameux soir à l'entrepôt, ta nuque a dû te brûler, c'est parce que j'y ai déposé la clef de mon cœur, regarde dans un miroir et elle apparaîtra. Tu vois All, nous faisons partie de ces personnes qui ne cesseront jamais de s'aimer, car ce qui nous lie est bien plus fort que ce qui nous divise. Alors, pour toi, pour moi, pour nous, lève-toi et avance, va de l'avant et épouse Andrew. Malgré la distance, qui nous sépare, souviens-toi : jamais toi sans moi, jamais moi sans toi. Mon amour pour toi est éternel, je t'aime pour toujours. Ne m'attends pas, ne m'attends plus.

Jonas. »

Dire que je suis en pleurs est un euphémisme. Je mords mon oreiller pour étouffer mes cris. Je relis sa lettre encore une fois et je la tends à Laetitia.

— Allison, je suis navrée. Je suis là, je ne te laisserai pas tomber, compte sur moi. C'est quoi cette histoire de clef ?

— C'est la clef de son cœur, pleuré-je.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

— C'est ça, dis-je en redressant la tête, c'était ça la brûlure, la clef de son cœur. Aide-moi à aller jusqu'à la salle de bain, je dois vérifier un truc.

Je prends soin de fermer la porte derrière nous.

— Donne-moi le petit miroir, dis-je prestement.

— Tu vas m'expliquer, oui.

— OK, tu vas me prendre pour une folle, mais tu dois me promettre de garder le secret, il en va de ta sécurité, crois-moi.

— Tu as perdu la tête ou quoi ?

— Je suis sérieuse, tu dois me faire la promesse de ne rien répéter à personne. Jamais.

— OK, tu as ma parole, mais là, tu me fais peur.

Je dégage ma nuque en m'attachant les cheveux, je prends le petit miroir et j'inspire un grand coup en fermant les yeux. Face au grand miroir, je place le petit derrière la nuque pour voir la magie opérer. En ouvrant les yeux sur une profonde expiration, le tatouage d'une clef ancienne se dessine sur ma peau en commençant par les contours. Le bout de la clef est en forme de cœur, elle est magnifique. Des symboles remplissent cette clef, mais je n'ai aucune idée de leurs significations. Je suis subjuguée par le spectacle tandis que Titia reste sans voix, les yeux tout ronds. Le tatouage prend deux petites minutes à apparaître, mais je garde la position un bon moment. Je passe une main sur la clef en fermant les yeux. Il est fou, il a mis la clef de son cœur au creux de ma nuque. Je ne retiens plus rien, je craque et je pleure une fois de plus. Laetitia me demande silencieusement pour toucher, j'acquiesce.

— Mais... mais... Allison ?

— C'est impressionnant, mais avec le temps tu vas te faire à toutes ces choses.

— Qu... qu...quelles choses ? bégaie-t-elle.

— Un café, il te faut un grand café. Non, un mojito, il te faut un mojito. Emmène-moi au club.

J'enfile un jean, un polo et une seule converse. Je prends mes béquilles et je me précipite dans le couloir.

— Pourquoi faut-il aller au club pour comprendre ?

— Parce que je n'ai pas de mojito sous la main et c'est là-bas que tout a commencé.

Quinze minutes après, nous arrivons au club. Je commande illico deux mojitos, que nous buvons quasi cul sec, et je l'entraîne aux w.c..

— Je te préviens, dès que tu as fini, je veux des explications sur ce que j'ai vu.

— Pas besoin d'attendre, je n'ai pas envie de faire pipi. C'est ici, dans ces toilettes que j'y ai cru.

— Hein ?

— Jonas.

— Ben quoi, Jonas ?

— C'est ici même qu'il m'a avoué qu'il était un démon, un envoyé de Satan. Hahona avait condamné la porte pour que personne ne nous dérange. C'est là que tout a pris sens et que j'y ai cru. Malgré son aveu surréaliste, je n'ai pas douté une seconde de toute son histoire et je l'ai suivi dans ces plus sombres folies.

— T'as pris quoi Allison ? Je vais te conduire à l'hôpital.

— Montmartre, emmène-moi là-bas.

Cinq mojitos plus tard, je surplombe Paris depuis le parvis de Montmartre sous une pluie torrentielle. L'endroit est désert, la pluie redouble d'intensité. Je n'entends pas les sommations de mon amie, je m'en fiche. Alors je monte, je ne sais pas comment, sur la balustrade et j'écarte les bras en laissant ma tête tomber en arrière. L'orage éclate, le tonnerre gronde et les éclairs illuminent le ciel, c'est

époustouflant. Je me sens libre, je me sens en vie, je me sens si près de *lui*. Mon cœur vole en éclats comme l'écho de ma voix qui hurle :

— DELIVRE-MOI de toi. Si tu m'aimes, DELIVRE-MOI de toi.

Et je ris, encore et encore. Et je pleure, encore et encore. Et j'ai mal, encore et encore.

Ce n'est qu'au petit matin que l'on a réussi à s'endormir. Andrew a dû partir en intervention et Laetitia a passé la nuit avec moi. Je lui ai tout raconté. Pour la première fois depuis le drame, il y a environ un bon mois, je commence à entrevoir un peu d'espoir et perds l'envie de me foutre en l'air.

* * *

Déjà trois semaines depuis que l'on m'a enlevé mon plâtre. J'ai des séances de kinésithérapie et je progresse bien. Je suis presque au bout de ma rééducation. Je m'applique à faire mes exercices tous les jours, je n'ai qu'un but : avancer. Oui, j'ai décidé d'aller de l'avant, pour lui, pour nous, pour tout ce que l'on n'a pas pu vivre. Je suis très bien entourée, ça m'aide énormément. Le soir où j'ai tout raconté à Laetitia, nous nous sommes juré de ne plus en reparler. J'ai toujours la clef de son cœur tatouée sur ma nuque, j'ai prétexté un coup de folie auprès d'Andrew, ce qui l'a fait rire.

— Tu es prête chérie, nous allons être en retard.

— J'arrive.

Les rapports se sont améliorés entre nous, même si le problème de fond n'a jamais été évoqué. Il ne me pose aucune question, mais je sais qu'il n'est pas stupide non plus. Ne pas verbaliser le malaise entre nous n'est pas sain et, lui comme moi, nous nous enfonçons chacun dans notre bulle un peu plus chaque jour. Nous faisons semblant que tout va bien, c'est tellement plus confortable que d'affronter la réalité.

Je finis de me préparer pour notre soirée. Nous sommes invités chez Mika qui veut nous présenter sa petite amie. Apparemment, il flirte depuis un petit moment, mais il voulait attendre un peu avant que ça devienne officiel, attendre d'être sûr. Ça me rappelle Loïc et Justine. Aujourd'hui, ils s'affichent ouvertement ensemble et ils vont même emménager bientôt sous le même toit. Je suis ravie pour eux. J'enfile mon manteau quand mon téléphone sonne.

— Maman ?

— J'ai pensé à quelque chose pour le mariage.

— Maman, je suis désolée, je n'ai pas le temps, nous devons partir. Nous sommes attendus chez des amis. Je peux te rappeler demain ?

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Ma mère et son entêtement !

— Je t'écoute, je réponds en faisant un geste de désolation vers Andrew.

— Je vais mettre quelques roses blanches avec les roses rouges dans ton bouquet.

— Comme tu veux maman, tu fais comme tu veux, je te rappelle demain. Sans attendre sa réponse, je raccroche sous l'air amusé d'Andrew.

Arrivés à la porte d'entrée de Mika, c'est Titia qui ouvre. Étrange.

— Tu ne m'avais pas dit que tu venais ce soir.

— Ça s'est fait un peu à la dernière minute, en fait.

Andrew et moi suivons Laetitia dans le salon quand soudain la lumière m'éblouit et des « félicitations » résonnent.

C'est quoi ce délire ?

Andrew se colle à moi en me tenant par la taille. Je regarde un peu partout et je vois des pancartes marquées : « enterrements de vie de garçon et de vie de jeune fille ». *Respire ma vieille, respire.* Je n'ai aucune envie d'être enterrée.

Tour à tour, je dévisage Loïc, Mika, Justine et Laetitia. Ils sont devenus cinglés ma parole. Mais c'est comme ça que je les aime. Ce sont mes amis, mes amis pour la vie. Soupir et nostalgie. Oui, il est partout avec moi, dans les moindres pensées, dans les moindres recoins de ma vie. Mais je souris, oui, je souris pour masquer ma tristesse et le manque parce que son absence a pris une place immense. Chaque jour est un jour de plus à lutter, à tenir bon et je souris. Mes amis me croient guérie de *lui*, mais c'est faux, jamais je ne pourrai guérir. Alors je fais semblant et le soir, enfouie dans mon oreiller, je pleure, je me souviens et je *l'*aime encore plus. J'ai beau renier le sentiment de désespoir, la douleur est si forte et si réelle qu'il faut bien l'admettre, il y a des choses que le temps ne pourra jamais effacer. Je ravale mes larmes, me racle la gorge, souris et lève mon verre en trinquant à l'amour... à toi... Jonas, où que tu sois... tu resteras à jamais dans mon cœur...

* * *

Au même moment, quelque part en enfer.

— Tu es sûr de toi ?

— Je n'ai jamais été aussi sûr.

— Très bien, je vais voir ce que je peux faire.

— Non, ce n'est pas assez. Il doit me laisser partir, je dois partir.

— D'accord, fais-moi confiance.

Elle reste plantée devant moi et elle m'agace, elle devrait déjà être partie au lieu de prendre racine.

— Tu attends quoi ?

— Tu me fais rire, tu lui ressembles tellement. Le jour viendra où tu devras prendre sa place, tu sais.

Je ne vais quand même pas lui sauter à la gorge pour la faire taire. J'ai pris ma décision, et ce depuis bien longtemps et, pour rien au monde, je ne reviendrai dessus. Je me fous de posséder l'enfer, la seule chose que je veux posséder, c'est *elle*.

— Louange, lâche l'affaire.

— Je vais lui parler, c'est d'accord. En attendant, tiens-toi tranquille.

— Tu veux que j'aïlle où ? Tu as vu où je suis enfermé ?

Dans un nuage de fumée, elle disparaît de ma vue. J'attends en ne pensant qu'à *elle*. Elle est mon unique, mon monde et mon univers. Je ne regrette rien et tout comme elle, je vais aller de l'avant moi aussi, il est grand temps.

CHAPITRE 19

*« Les souvenirs, c'est quelque chose qui vous chauffe de l'intérieur. Et
qui vous déchire le cœur en même temps. »*

Haruki Marakami

Samedi 25 décembre

Ficelée dans ma robe immaculée, Lise termine de me maquiller. Je suis nerveuse à l'idée de me marier, mais tout le monde me dit que c'est normal. Je leur fais confiance alors, je n'ai guère le choix. Mais là, tout de suite, j'aimerais bien que Titia arrive. J'ai grand besoin d'elle. Elle est la seule à savoir ce que je vis et j'ai vraiment besoin de sa présence, elle m'apaise et canalise mes peurs. Quelqu'un ouvre la porte un peu trop brutalement, ma mère.

— Allison ?

Que lui arrive-t-il ? Elle est bien trop douce.

— Maman.

— Lise, pouvez-vous me laisser un instant avec ma fille, s'il vous plaît.

Elle est possédée pour parler comme ça, ce n'est pas possible autrement. Elle se place derrière moi et pose ses mains sur mes épaules. C'est à travers le miroir que nos regards s'accrochent.

— Je suis désolée, Allison. Oui, tu n'es pas la fille que je rêvais d'avoir, contrairement à ta sœur. Mais j'ai appris à te connaître et je sais que j'ai fait des erreurs. Je suis loin d'être une mère exemplaire, j'en ai conscience, mais si tu veux bien me faire une place dans ta vie, je pourrais essayer de me rattraper.

Quoi ?

— Je n'aurais jamais pensé dire ça un jour, mais je suis fière de toi, ma fille.

Mais c'est une larme qui roule sur sa joue ? Sans que je puisse ajouter quoi que ce soit, elle quitte la pièce en posant un baiser dans ma coiffure. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui vient de se passer, que Loïc arrive suivi de sa demi-sœur.

— C'est l'heure, minette.

— Allez la belle, tout le monde t'attend.

Je me lève et je prends mes amis dans mes bras, une larme à l'œil.

— Je vous aime fort.

— Ah non, pas de pleurnicherie tout de suite, on chouinera après. On va faire couler notre maquillage.

C'est au bras de Loïc que je fais mon entrée dans une des églises de Nice. Ma mère a tenu à célébrer le mariage dans ma ville natale. Sur les notes de la célèbre marche nuptiale, j'avance. Mais plus je remonte l'allée, plus j'ai mal au ventre. Des décharges me parcourent l'échine, mes jambes tremblent. *Reprends-toi ma vieille !*

Je rejoins mon futur époux, mais sans aucune étincelle. Je le regarde, gênée. Son sourire lui sied à ravir, mais je ne suis plus conquise. Son air joyeux et son regard amoureux ne me séduisent plus. Pourquoi suis-je ici ? Ce n'est pas ma place. *Ai-je peur ?* Ça doit sans doute être ça. Je dois dire qu'avec les événements de cette année, j'ai été assez chamboulée et ma vie a été remise en question plus d'une fois. Mais là, c'est mon mariage, le jour qui est censé être le plus beau de ma vie. Pourquoi je n'ai pas des papillons dans le ventre ? Pourquoi ne suis pas en admiration devant Andrew ? Pourquoi ne suis-je pas tout simplement émue ? Perdue dans mes pensées, je n'entends pas le prêtre commencer l'office. Je regarde l'homme qui se tient à mes côtés, celui avec qui je vais me marier. D'une certaine façon, je l'admire. Il est resté près de moi tout ce temps. Je sais qu'il s'est battu pour notre couple et qu'il se bat encore.

Je reviens parmi les vivants au moment où il demande si quelqu'un dans la

salle s'oppose à cette union, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise à jamais. Je regarde l'assistance, tout le monde semble ravi, coincé dans leur costume ignorant la douleur qui me transperce le cœur. Chaque jour, *il* me manque un peu plus. Celui qui a dit qu'après le manque vient l'oubli, j'aimerais bien lui dire deux mots. Je regarde cet homme à mes côtés, mais rien ne se passe. J'ai beau me forcer, me raisonner, c'est peine perdue. Me voilà sur le point d'unir ma destinée à celle d'Andrew, je ne peux plus reculer, il est trop tard. C'est à ce moment que la porte de l'église s'ouvre et qu'une odeur de cèdre arrive jusqu'à moi. L'assistance se tourne vers l'entrée et je peux d'ores et déjà distinguer des chuchotements. Oh mon Dieu ! Je ferme les yeux un court instant avant de pivoter et de *le* distinguer dans le contre-jour. Il s'avance d'un pas certain, vêtu d'un trois-pièces aussi noir que son regard. Mais quand je réalise qu'il est dans une église et que ce geste peut le tuer, je ne réponds plus de moi, je suis hors contrôle.

— Non ! hurlé-je, sors, je t'en prie, sors.

Mon cœur s'est mis sur pause, tout comme ma vie. Il va mourir s'il reste dans cette église, il va brûler et... et il continue d'avancer...

— All.

Son appel sonne comme une délivrance, mais je refuse qu'il meure, je reste statufiée devant l'hôtel. Andrew me parle, mais je ne l'entends pas, j'occulte toutes les messes basses des convives. Lui seul compte.

— Non, Jonas, étouffé-je dans un sanglot.

J'ai le souffle coupé, j'ai la tête qui tourne et j'ai le visage trempé de larmes. Je ne veux pas qu'il meure. Pourtant, il continue d'avancer encore et encore, il a ce sourire en coin. Un flash... une déduction... c'est impossible... il ne peut pas... non... comment... Je porte mes mains à ma bouche pour retenir mon cri. Il a compris et continue d'avancer jusqu'à la hauteur des premiers bancs. Tous les regards sont braqués tantôt sur lui, tantôt sur moi, mais je m'en fiche, je suis

dans ma bulle. Andrew tente par tous les moyens de me faire redescendre de mon univers, mais je suis ancrée dans *ses yeux*.

— Je reviens te chercher, bébé.

— Mais...

— All, jamais toi sans moi, jamais moi sans toi. Je ne me suis jamais senti aussi vivant.

C'est à peine croyable, il est devenu mortel. C'était tellement inespéré, je dois être dans un rêve éveillé. Mais lorsque Andrew me tire par le bras et me force à lui faire face, je comprends que mon vœu le plus cher vient de se réaliser. Jonas ne fait plus partie de l'enfer, il n'est plus immortel. Et ce sont des larmes de joie qui roulent sur mes joues.

— Chérie, que se passe-t-il ?

Je regarde Andrew avec toute la tendresse du monde, mon cœur vient de se remettre à battre et ma vie vient de prendre tout son sens.

— Je suis sincèrement désolée, Andrew. Tu es un homme...

— Je ne comprends pas, Allison.

— Vraiment Andrew, je suis désolée, je...

— Alors c'était vrai, tu as bel et bien rencontré quelqu'un d'autre. Comment tu as pu me faire ça, à moi ?

— Andrew, je...

— Pars et vite avant que je ne puisse plus me retenir, siffle-t-il entre ses dents tout en retenant ses larmes.

Je voudrais tant lui dire à quel point je suis confuse et navrée, à quel point c'est un homme extraordinaire, mais c'est inutile, là, maintenant. Sans envenimer les choses plus longtemps, je tourne les talons et cours auprès de Jonas. Main dans la main, nous nous enfuyons de ce lieu sacré sous l'incompréhension de tous et les aboiements de ma mère, mais je m'en balance.

Dehors, nous bravons le froid de Noël pour monter à bord de la 308cc rouge carmin. Elle m'avait manquée cette voiture. Mes larmes laissent place à l'euphorie.

— Et maintenant ? demandé-je des étoiles pleins les yeux.

À suivre...

Je dis merci :

- À mon mari et mes filles, qui sont ma force première.
- À mes amies et bêta qui contribuent sans relâche à faire de mon rêve une réalité.
- À ma Nonce et son acolyte, vous déchirez les filles.
- À toute l'équipe d'Identité éditions.
- À vous, mes lecteurs. Sans vous cette aventure serait impossible. Vous êtes ma lumière dans l'ombre.
- À tous ceux qui croient en moi et qui me soutiennent à leur manière. Vous êtes ma mine d'or.

Identité éditions... à chacun sa romance

Couverture : Shutterstock®

Conception graphique : Camille R.

Toutes reproductions sont interdites ©

ISBN : 978-2-490279-05-0